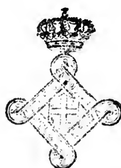
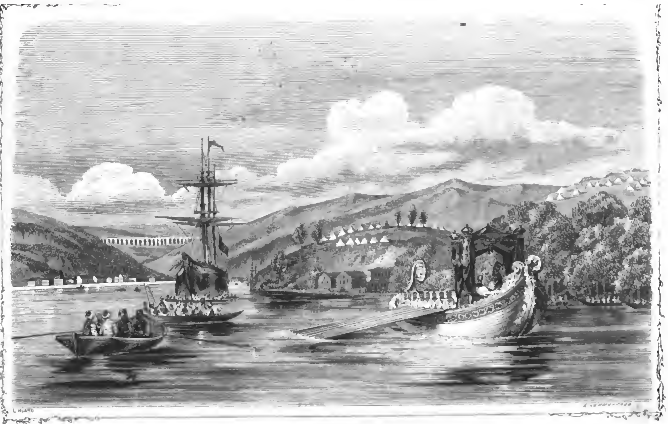
DU RHIN AU NIL.

Imprimerie de Delevingne et Callewaert.





Vue du Bosphore

DU RHIN AU NIL.

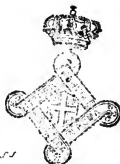


Tyrol. — Hongrie.
Provinces danubiennes. — Syrie.
Palestine. — Égypte.



SOUVENIRS DE VOYAGE.

PAR X. MARMIER.



TOME DEUXIÈME.



IXELLES LEZ BRUXELLES.
Delevingne et Callewaert, imprimeurs-éditeurs,
Chaussée d'Ixelles, 90.

1852

DU RHIN AU NIL.

CHAPITRE PREMIER.

Villes valaques et moldaves. — Embouchure de Sulina. — La comédie ambulante. — Déception de deux lions. — Le pays bulgare. — Widdin. — Braïla. — Galacz. — Accroissement du commerce. — Les bouches du Danube. — Sulina. — Action coupable de la Russie. — Le passage dangereux. — Warna. — Souffrances des rayas. — Promesses trompeuses. — Entrée du Bosphore.

Il y a encore en Valachie de vastes espaces de terrain inculte, inoccupé, qui, en France, en Allemagne, produirait d'abondantes récoltes, et qui ici reste désert comme des steppes, ou livré au parcours des bestiaux. La population de cette contrée est trop indolente et surtout trop peu nombreuse pour porter le soc de la charrue partout où il féconderait le sol. On ne compte guère qu'un million deux cent mille habitants dans la principauté entière ; elle pourrait aisément en nour-

rir six fois plus. C'est pitié de voir une si bonne terre ainsi abandonnée, tandis que dans d'autres pays le laboureur nécessiteux défriche et cultive avec tant de soin le plus étroit espace. Pourquoi ces malheureuses familles de l'Allemagne, qui s'en vont avec une fatale illusion chercher en Amérique un refuge trompeur, ne cherchent-elles pas à s'établir en Hongrie, en Valachie, en Moldavie? Ces trois États et les deux derniers surtout ont autant besoin d'agriculteurs intelligents et de bons ouvriers que l'Amérique, et quiconque apportera dans ces principautés une industrie utile est sûr, j'ose l'affirmer, de s'y faire une très-bonne position, je pourrais même dire une fortune.

Après avoir erré pendant plusieurs jours à travers les plaines désertes et les tristes villages et quelques villes non moins tristes de la Valachie, après nous être résignés à toute l'amertume culinaire des khans, et avoir affronté les cloportes et autres animalcules qui, la nuit, venaient nous rendre sur notre natte des visites beaucoup trop assidues et trop familières, nous regagnâmes le bateau à vapeur avec la joie qu'on éprouverait à quitter une région barbare pour rentrer dans les domaines de la civilisation.

La civilisation se manifestait cependant à bord de ce bâtiment d'une singulière façon. Le pont était encombré de calèches, de coupés, de malles et de cartons. Les calèches, fraîchement fabriquées à Vienne, s'en allaient à Bucharest réjouir les regards de quelque belle dame. Il se fait dans la capitale de la Valachie une étonnante consommation de ces élégantes voitures viennoises. Les bateaux à vapeur ne peuvent suffire à leur transport. Quand ces voitures sont arrivées à

leur destination, les boyards qui les ont commandées et qui les payent fort cher, se hâtent de les montrer dans toutes les rues de Bucharest. On les traîne dans la boue et dans la fange. On ne les lave et on ne les répare jamais. Après quelques mois d'un pareil exercice, c'en est fait de tout ce que le carrossier avait mis d'art et de coquetterie dans la confection de ces aristocratiques équipages. C'est un impôt d'un million que les ouvriers de Vienne prélèvent chaque année sur la vanité et les habitudes de désordre des boyards.

Les malles d'une dimension extraordinaire et les cartons appartenaient à une société de comédiens appelés à faire jouir le public de Bucharest de la musique de Rossini et des vaudevilles de nos boulevards. Il faudrait à Bucharest des ingénieurs, des mécaniciens, des artisans; mais pour se mettre immédiatement au niveau des grandes villes de l'Europe, on commence par faire venir des acteurs.

Quiconque a lu le roman comique de Scarron peut se figurer le spectacle que présentaient gratuitement aux passagers les membres de cette troupe ambulante sautillant, roucoulant comme s'ils avaient été dans les coulisses. De temps à autre, une vieille duègne qui avait été les recruter en Italie, en Allemagne, en Hongrie, venait pour les entretenir dans leurs bonnes dispositions, sourire à l'un, dire quelques mots à l'autre, promettre à tous la faveur d'un public généreux.

La *prima donna* et la *comprimaria* ne se mêlaient point à ces entretiens de l'officieuse duègne. Deux hommes absorbaient leur attention : un prince valaque

et un autre personnage dont on ne savait ni le nom ni la position sociale, mais qui, à en juger, disait la galerie, par les nuances délicates de son gilet et la coupe de ses vêtements, devait être un gentlemen de premier ordre. Le prince portait des escarpins vernis, des bas de soie, un habit noir, une vraie toilette de bal. L'inconnu se pavanait dans les larges plis d'un magnifique paletot.

Le prince vit qu'il avait là un concurrent redoutable. Pour faire pencher la balance de son côté, il se mit à parler de ses chevaux, de ses équipages, du nouveau palais qu'il allait construire, des serres où il avait mis les fleurs les plus rares, et cette petite dissertation lui gagna le cœur de la *prima donna*. L'inconnu posa la main sur une de ses hanches, se cambra comme un des héros classiques du peintre des *Sabines*, et enchanta la *comprimaria*. Les deux couples étant ainsi constitués se retirèrent à l'écart et engagèrent une conversation intime que tous les assistants se firent un devoir de respecter, personne n'ayant l'audace de lutter contre ces deux lions à tous crins. La *scena amorosa* se prolongea jusqu'au soir et paraissait devoir se continuer encore longtemps, lorsqu'une catastrophe inattendue éclata tout à coup au milieu de ce doux *aparté*. Un jeune négociant français qui avait fait à son détriment une étude des brillantes maisons de la Valachie, et qui regardait dès le matin d'un air sardonique nos deux magnifiques personnages, va s'asseoir sur le banc où nous contemplions dans une romantique rêverie les rayons de la lune argentant les flots du Danube, et nous révèle son secret. Le prince valaque n'était qu'un pauvre prince

ruiné qui devait tout ce qu'il portait sur lui et auquel pas un marchand de Bucharest ne voulait plus accorder le moindre crédit. L'inconnu était un coupeur d'habits de Paris qui allait exercer ses talents en Russie, et qui ne stationnait aux premières places que par supercherie; car il devait être, en vertu de son billet, relégué aux secondes.

Pendant que le négociant nous faisait cette confidence, un acteur était là qui n'en perdit pas un mot, et qui n'eût rien de plus pressé, dans sa générosité de comédien, que d'aller raconter de point en point ce qu'il venait d'apprendre à la *prima donna* et à la *comprimaria*. A cette terrible découverte, la *prima donna* se jeta sur une de ses caisses et jugea à propos de s'évanouir. Le prince se hâta d'accourir près d'elle avec un flacon de vinaigre; mais elle le renvoya d'un geste dédaigneux et déclara qu'elle voulait être seule. Quand à la *comprimaria*, elle accepta plus philosophiquement sa déconvenue. « Tiens, dit-elle en riant, c'est dommage que cet estimable tailleur ne vienne pas à Bucharest; je dois jouer le rôle du page dans *Jean de Paris*, il aurait pu réparer et embellir mon costume qui est en assez mauvais état. » Le lendemain, la position des deux groupes qui nous avaient donné une si intéressante comédie était bien changée. La *prima donna* se tenait fièrement à l'écart, enveloppée dans sa mantille comme une Corinne désenchantée. Le prince tâchait d'oublier l'affront de son bannissement dans la muette contemplation de ses souliers vernis. La *comprimaria* coquetait à droite et à gauche avec le capitaine et avec les passagers, et le coupeur d'habits rejeté, par une funeste indiscrétion, aux se-

condes places, faisait, comme un simple mortel, la cour à une bonne d'enfant. Nous regrettâmes que le roman en double partie, qui nous avait occupés la veille, fût si inopinément arrivé à sa dernière péripétie. Il faisait une agréable diversion à la monotonie du pays qui se déroulait à nos yeux.

A partir des cascades, des pointes de rocs qui s'élèvent sur le Danube, entre Orsova et Skala Gladova et qu'on appelle les portes de fer, le fleuve coule entre deux rives plates et inanimées; à gauche, la côte valaque sur laquelle on n'entrevoit que de loin en loin quelques cabanes; à droite le pays des Bulgares, doux et brave peuple, industrieux et honnête, mais malheureux, soumis sans restriction au gouvernement turc, aux exactions des pachas, à la justice des cadis. Quelle justice! Beaucoup de paysans bulgares, hors d'état de supporter le cruel régime administratif qui pèse sur eux, ont émigré dans ces dernières années et se sont retirés en Moldavie, en Valachie où l'empire des Turcs n'existe plus que le nom, où son despotisme est à jamais anéanti [1].

Le pays bulgare, très-bien cultivé, et très-fécond

[1] « Le caractère des Bulgares, dit M. Blanqui, ressemble peu à celui des Grecs. La race grecque est plus belle, plus spirituelle, plus fine, plus classique, mais moins honnête et moins religieuse que celle des Bulgares. Les Bulgares sont généralement doux, paisibles, patients, laborieux et hospitaliers. Ils ont des mœurs plus pures que les Grecs; ils sont plus sobres, plus francs, plus sûrs en toute chose. Les Grecs aiment le bruit, la guerre, le mouvement et les intrigues; les Bulgares sont modestes, prudents, économes, sensés. Les Bulgares sont les Allemands de la Turquie, les Grecs en sont les Italiens. » *Voyage en Bulgarie*, p. 210.

dans certains districts, présente aux bords du Danube un sombre aspect; le plus souvent on n'aperçoit là aucune trace d'agriculture, seulement des collines sablonneuses, arides et sèches au-dessus desquelles flottent de distance en distance des nuages de fumée. On se demande d'où vient cette fumée, on approche et l'on découvre des habitations humaines creusées dans le sable même comme des terriers, et revêtues d'un toit en treillage incliné qui leur donne l'apparence d'un tumulus. C'est plus triste que les campagnes de la Valachie, car en Valachie, autour des chétives cabanes enfouies dans le sol, il y a, du moins, de la verdure, des champs ensemencés et des arbres, mais ici, on ne voit ni vestiges de moissons, ni arbres, ni broussailles; du sable, rien que du sable[1].

Quelques villes assez considérables s'élèvent cependant sur cette côte : Widdin, ville antique, dont Procope a vanté les édifices, aujourd'hui siége d'un pachalik, et occupée par une population d'environ vingt-cinq mille âmes; Nicopolis, la ville de la victoire fondée par Trajan en mémoire d'une de ses heureuses campagnes et inscrite depuis dans une des pages les plus déplorables de l'histoire européenne. Vingt mille hommes parmi lesquels on comptait une quantité de nobles français, de chevaliers de l'ordre teutonique et de l'ordre de Saint-Jean, restèrent là sur le champ de bataille. Les Turcs, assaillis par tant de guerriers

[1] Voy. dans l'ouvrage de M. C. Robert, *les Slaves en Turquie*, t. II, quelques pages charmantes sur la Bulgarie. L'auteur a très-vivement senti la beauté de ce pays et les mœurs de ses habitants.

intrépides, avaient fait aussi des pertes énormes. Bajazet, furieux de voir que la victoire lui coûtait si cher, ordonna d'assembler tous les prisonniers, s'assit sur son trône, et les fit égorger sous ses yeux jusqu'à ce que les pachas, touchés de compassion, se jetassent à ses genoux pour le conjurer de mettre fin à cet horrible spectacle.

Plus loin est Sistow, petite ville où fut signé, en 1791, le traité de paix entre la Porte et l'Autriche. Puis Rustchuck, la ville la plus importante que la Turquie possède sur les bords du Danube; on y compte trente mille âmes, Bulgares, Arméniens, Grecs, Juifs, Turcs, neuf mosquées, et plusieurs églises chrétiennes.

En face de Rustchuck est Giurgevo, l'une des principales cités de la Valachie. Le bateau s'y arrêtait assez longtemps pour qu'il nous fût permis de la visiter; mais il n'y a rien là du caractère d'une ville. C'est un grand village dont toutes les maisons, construites en terre ou en bois, sont dispersées de côté et d'autre sans la moindre velléité d'alignement et sans ordre. Il pleuvait, et les rues ressemblaient à des marécages; le soir nous allâmes chercher un asile dans un khan que les bons habitants de Giurgevo nous indiquaient comme la meilleure auberge de la ville. On nous fit coucher dix-huit, ni plus ni moins, sur des nattes dans une vaste salle dont les vitres, à demi brisées, ouvraient un libre passage à des nuées de cousins. Le lendemain, le maître de cette agréable hôtellerie nous demanda à chacun un franc; c'était dix-huit francs qu'il recevait pour la location d'une chambre pendant une nuit et d'une douzaine et demie de nattes. Nous

n'avions fatigué ni matelas ni oreiller, et il n'avait point de blanchissage à payer.

A quelques milles de Rustchuck est Silistria qu'un fonctionnaire russe, qui voyage avec nous, regarde à la dérobée sans mot dire. Dans la campagne de 1828 à 1829, les Russes, malgré les quelques victoires qu'ils finirent par remporter, se sont fait un renom peu glorieux. Une armée de cinquante mille hommes assiégea Silistria : cette ville, mal fortifiée et défendue par douze mille hommes seulement, arrêta pendant neuf mois les cohortes du czar et ne céda qu'à la dernière contrainte, quand ses provisions furent épuisées. A Warna, qui est encore plus mal fortifiée, les Russes subirent la même humiliation. L'empereur, irrité de tant de retards, arriva lui-même sur les lieux pour stimuler le zèle de ses généraux et l'ardeur de ses soldats. Malgré la vive action qu'il exerçait sur ses troupes, elles ne seraient peut-être jamais entrées dans cette faible ville entourée d'un fragile rempart. si la trahison ne lui en avait ouvert les portes. Éclairée par ces deux événements, la Russie a pris ses précautions pour l'avenir; en remettant, sept ans après s'en être emparée, Silistria entre les mains des Turcs, elle a laissé, dans la ville même et aux environs, une colonie de Russes qui lui rendraient un autre siége plus facile. C'est ainsi qu'elle supplée, par l'habileté de ses combinaisons, à l'inexpérience de ses généraux et à la faiblesse de ses troupes. Ses meilleurs soldats ne sont pas dans les régiments, ils sont dans les cercles diplomatiques, dans les salons, dans les communautés grecques où ils préparent mystérieusement, peu à peu, par toutes sortes de séductions, des ron-

quêtes qui ne peuvent pas être encore entreprises ouvertement à main armée.

Trois jours après notre départ de Skala Gladova, nous arrivâmes à la ville de Braïla, située à l'extrême frontière de la Valachie, dévastée en 1460 par les Turcs, prise et reprise par les Russes en 1711 et 1770, incendiée par eux en 1828 et relevée de tous ses désastres par son commerce. On ne voit là encore que de chétives maisons en bois, disséminées sur un vaste espace; mais les rues sont sillonnées par une quantité de lourdes voitures attelées de plusieurs bœufs, chargées de froment, de peaux de vaches pleines de graisse fondue et d'autres productions. Les hangars qui avoisinent le port sont remplis de denrées indigènes et de denrées étrangères, et le port est très-animé. C'est par là que s'écoulent les principaux produits agricoles de la Valachie et par là que lui arrivent les marchandises de France, d'Italie et du Levant. Braïla ne renferme que douze mille habitants; mais cette ville prend d'année en année un plus grand développement. Les bateaux à vapeur qui passent là une fois par semaine lui sont d'un grand secours par la célérité qu'ils impriment à toutes ses relations commerciales.

A trois lieues de Braïla est Galacz, unique port de la Moldavie, mais un port considérable. Galacz se divise en deux parties : le long du fleuve, de vieilles maisons, mal bâties, des hangars, des magasins composent l'ancienne ville; plus haut, sur une colline sablonneuse, s'élève la nouvelle ville, construite avec plus de goût et d'élégance. De là on jouit d'un point de vue superbe; le regard plane sur le vaste bassin du

Danube, sur les vertes plaines qu'il borde, sur le port couvert de bâtiments turcs, grecs, italiens. A gauche est le lac Bratich; à droite le Pruth, qui rappelle une des mémorables journées de la vie de Pierre le Grand. Dans le fond, les cimes bleuâtres et échancrées des Balkans; mais dès qu'on rentre dans l'intérieur de la ville, adieu tout ce tableau si riant et si pittoresque et les poétiques impressions que donne l'aspect d'une belle nature.

Galacz, qui a au moins une lieue de longueur, ressemble à un vaste campement plutôt qu'à une cité de commerce; ses rues ne portent point de nom et ses maisons point de numéros. Impossible à un étranger d'y trouver l'habitation qu'il cherche s'il n'est accompagné d'un *cicerone*. Des monticules de sable s'élèvent çà et là entre les différents quartiers; des immondices, des cadavres d'animaux infectent les places publiques; des nuées de corbeaux viennent s'abattre sur ces cadavres en putréfaction, les déchirent et en dispersent les lambeaux. Il y a à Galacz un établissement sévère de quarantaine. A quoi sert la quarantaine, si l'on ne commence par prendre, au sein de la ville même, des mesures hygiéniques de première nécessité, par nettoyer ses places, ses quais, des ordures qui y sont entassées, et par paver les rues où, dans les jours de sécheresse, le vent soulève des tourbillons de sable et que la moindre pluie convertit en marais fangeux.

Le prince régnant de Moldavie porte cependant, dit-on, un grand intérêt à la prospérité de Galacz, et avec raison, car c'est bien l'un des joyaux les plus précieux de sa principauté. Malheureusement la plus grande partie de son temps est absorbée par ses pro-

pres spéculations commerciales ; il lui en reste trop peu pour travailler à l'amélioration matérielle de ses villes, de ses bourgades, et les riches négociants de Galacz, avec l'insouciance naturelle des gens de cette contrée, ne cherchent point à remédier au mal dont ils souffrent chaque jour. Puis, ce qui est plus fâcheux, c'est qu'il existe, malgré leur réunion dans la même enceinte, une séparation marquée entre ces hommes de différentes races et de différentes religions. On ne voit point ici se former ces utiles associations de bourgeois, de fonctionnaires, de marchands, qui, en France, au moyen d'une contribution volontaire, accomplissent parfois d'excellents travaux. L'amour de la cité, l'intérêt commun ne suffisent pas pour rallier à une même idée et attacher à une même entreprise le Turc et le Grec, le Juif et le Moldave. Chacun travaille ici à l'écart pour son propre compte, avec un sentiment de défiance plutôt que de sympathie envers son voisin. Chacun semble n'être établi dans les régions de l'empire turc qu'en passant, et n'avoir qu'un souci : vivre à l'abri des persécutions et faire sa fortune.

Je dois pourtant signaler à Galacz une œuvre d'association qui m'a causé une agréable surprise, c'est un casino assez bien organisé, où l'on reçoit les journaux du midi de la France et plusieurs journaux de Paris. Les armateurs de Galacz ont besoin d'être au courant de ce qui se passe dans notre pays, car ils font avec la France un important commerce d'exportation et d'importation. Ils expédient à Marseille de nombreuses cargaisons de grains et tirent de là, avec de grandes chances de succès, un assortiment considéra-

ble de denrées coloniales. Un négociant remarquable par son intelligente activité, M. Mendl, m'a dit qu'à son dernier voyage à Marseille, il avait acheté cent tonnes de sucre, et qu'avant même de les avoir reçues il les avait revendues, en Moldavie, à trente pour cent de bénéfice.

L'année dernière, quinze cents bâtiments de commerce sont entrés dans le port de Galacz; cinq cents dans celui de Braïla. Ces deux villes font une redoutable concurrence au commerce d'Odessa; de là le mécontentement de la Russie et les obstacles qu'elle leur suscite avec la plus indigne audace, à l'embouchure du Danube.

C'est ici le cas d'expliquer la position que la Russie s'est faite, malgré ses conventions et au mépris du droit des gens, à l'extrémité de ce fleuve dont la navigation intéresse à présent à un si haut degré l'Europe entière.

Le Danube se jette dans la mer Noire par quatre embouchures principales : l'embouchure de Kilia, de Sulina, de Saint Georges et de Dunawecz qui tombe dans le lac de Razalin, et de là arrive à la mer par quatre embranchements secondaires. Ces embouchures forment un delta entrecoupé de plusieurs îles et embrassent un espace de soixante milles carrés. La Russie, par le traité d'Andrinople, a acquis les deux tiers environ de cette étendue d'eau et de terrain. Elle a acquis les îles Tschetal et Leti qui sont d'excellents pâturages, et l'île Saint-Georges qui, par sa nature marécageuse, ne présente aucune espérance agricole, mais qui a de la valeur comme position. La Turquie n'a conservé que l'île de Portitza, dont la

rive septentrionale doit former la ligne de séparation entre elle et la Russie.

Ce que la Russie a acquis de plus important par ce même traité d'Andrinople, c'est l'embouchure de Sulina, la seule qui soit accessible aux navires d'une certaine dimension, l'unique porte actuelle du Danube, la clef de la mer Noire. Il suffit de barrer ce passage pour arrêter toute la navigation du fleuve, et la Russie, avec un déplorable sentiment d'égoïsme, travaille peu à peu et constamment à l'entraver, à le fermer.

A l'époque où les Turcs étaient en possession de ce passage, on y trouvait encore quinze pieds d'eau; maintenant il n'y en a déjà plus que neuf. A la même époque, le fond de l'embouchure était sablonneux et mouvant. Si un navire venait à s'y engraver, il pouvait aisément, à l'aide de quelques alléges, se remettre à flot. Maintenant ce fond est dur; si un bâtiment le heurte, il court risque d'y briser sa quille.

D'après ses conventions, la Russie ne devait avoir, à la pointe de Sulina, qu'une maison de quarantaine et un phare. Le phare a été construit dans des proportions grandioses. Il est, au dire des marins, très-bien éclairé; mais la Russie en fait largement payer les frais. Elle impose à chaque navire de commerce un tribut de dix francs. Elle a même essayé de soumettre à cette contribution les bateaux à vapeur autrichiens. Mais ces bateaux ont fait valoir leur titre de bâtiments de guerre et se sont refusés à payer. La Russie, avec son habileté diplomatique, a cédé sur ce point pour l'emporter plus aisément sur d'autres. Sa quarantaine a été établie, ainsi qu'il était convenu, sur la rive

gauche de Sulina; mais, sur la rive droite, il est arrivé successivement toute une colonie de marchands, d'ouvriers qui se sont construit, le long du fleuve, des habitations et ont ouvert des magasins, des ateliers. Il y a là une église grecque, un petit bâtiment de guerre, un commandant, des officiers, des auberges, des cafés. Sulina n'est plus un simple établissement de quarantaine, c'est une bourgade régulière, bien bâtie, qui, dans quelques années, sera une vraie ville.

Nous arrivions là avec *le Ferdinand*, le seul bateau de la compagnie autrichienne qui puisse franchir le canal de Sulina, car il ne tire que huit pieds trois quarts d'eau, juste la quantité rigoureuse. Lorsque la mer est agitée, il ne peut plus se hasarder dans l'embouchure de Sulina, car les vagues soulevées par les vents le livreraient à des secousses violentes dans lesquelles il s'exposerait à se briser sur les bas-fonds. Au moment où nous entrions dans la rade de Sulina, le vent était contraire, et nous fûmes obligés de jeter l'ancre. Plus de cent navires de commerce étaient là arrêtés par le même accident. La plupart de ces navires ne peuvent en aucun temps, avec leur cargaison entière, entrer dans la mer Noire, car leur manœuvre est difficile et ils tirent, en général, plus de neuf pieds d'eau. Ils sont donc obligés de louer des bateaux auxquels ils livrent une partie de leur chargement. Ces bateaux les suivent de l'autre côté de l'embouchure, et il faut reprendre en pleine mer les denrées qui leur ont été confiées. C'est un rude et dangereux travail, et souvent il arrive que le navire, surpris par un vent impétueux, est obligé de

gagner le large et d'abandonner la cargaison dont il s'était allégé. Cet emploi des bateaux, ces frais de transbordement constituent un des revenus de la colonie russe de Sulina. En certains temps fâcheux, lorsqu'il y a un grand nombre de bâtiments arrêtés dans la rade, ces frais s'élèvent très-haut. Nous avons vu un capitaine de Galacz qui se rendait à Trieste et qui, pour ce seul transbordement, devait sacrifier tout le bénéfice qu'il attendait de son expédition. De plus, les périls auxquels ces transports partiels exposent les navires, augmentent considérablement les droits d'assurance. Et c'est là précisément ce que veut la Russie; elle veut paralyser le mouvement commercial de Braïla, de Galacz, forcer la Moldavie et la Valachie à se diriger sur Odessa. Déjà elle a en partie atteint son but. Cette année, les négociants de Galacz, fatigués de tant d'obstacles, effrayés de tant de dépenses et de périls, ont changé le cours de leurs opérations, et l'on a compté, dans le mouvement du port de Galacz, trois cents bâtiments de moins que l'année dernière.

En vain les armateurs de Valachie et de Moldavie adressent à leur prince de perpétuelles réclamations au sujet des perfides manœuvres de la Russie. En vain les capitaines des bateaux à vapeur autrichiens supplient leur gouvernement d'agir avec énergie dans cette grave occurrence. La chancellerie de Vienne rédige lentement, méthodiquement, selon ses habitudes bureaucratiques, une note officielle et la transmet avec toute sorte de politesses diplomatiques au gouvernement russe. La chancellerie de Pétersbourg annonce qu'elle va répondre à cette note. Des mois entiers

s'écoulent dans cet échange de réclamations et de protestations et, pendant ce temps, le passage de Sulina se rétrécit de plus en plus. Cet été, cependant, la Russie, pour mettre de son côté une apparence de raison, a fait grand bruit d'une machine qu'elle installait sur le canal de Sulina, et qui devait considérablement le déblayer. Mais, au dire des gens du métier, cette machine n'était qu'une ignoble supercherie. Elle n'agitait que la surface de l'eau et ne touchait pas au fond du fleuve.

Quelques instants après avoir jeté l'ancre, le capitaine de notre bateau fit armer son canot pour s'en aller juger par lui-même de l'état de la mer que nous voyions moutonner, écumer devant nous, et il eut la bonté de me prendre avec lui. Au moment où nous abordions à l'extrémité du canal, nous aperçûmes un navire qui essayait d'entrer dans le Danube; il s'en revenait simplement sur son lest et ne tirait que quelques pieds d'eau. Cependant, lorsqu'il fut arrivé à l'endroit difficile, nous le vîmes vaciller. Deux fois il toucha le fond, puis il se releva, et c'était pitié vraiment de regarder les gens de l'équipage si inquiets de leur manœuvre, et travaillant avec tant de peine pour éviter une catastrophe.

Après avoir observé les pénibles efforts de ce bâtiment et le péril auquel il avait été exposé, il était évident que nous ne pouvions songer à partir et qu'il fallait attendre jusqu'au lendemain. En nous en revenant, nous nous arrêtâmes à l'entrée de Sulina. Il y avait là un petit homme au nez bourgeonné, à la figure ignoble, portant de grosses épaulettes sur une sale redingote; c'était le commandant du bâtiment de



guerre russe qui stationne à l'embouchure du Danube. « Eh bien! capitaine, » s'écria-t-il d'un air niaisement sournois, « pensez-vous que vous puissiez aujourd'hui entrer dans la mer Noire? »

Le capitaine détourna la tête et s'éloigna.

Nous visitâmes de long en large toute la colonie de Sulina : il y a là de très-jolies maisons en bois fort bien alignées. Je n'ai pas vu en Valachie, une petite ville d'une apparence plus agréable. Jusqu'à présent, elle a encore une physionomie pacifique et fort débonnaire; mais je ne doute pas que, sous un prétexte ou sous un autre, la Russie n'y établisse bientôt des fortifications, des batteries. Que le gouvernement turc s'avise alors de réclamer, les canons de bronze du czar lui apprendront la morale d'une des fables de La Fontaine :

> Laissez-leur prendre un pied chez vous,
> Ils en auront bientôt pris quatre.

Le lendemain, le pilote de Sulina, qui tout en gémissant sur le rétrécissement du canal, en tire bon profit et sert avec ardeur les intérêts russes, vint à bord de notre bateau et annonça au capitaine, d'un ton de regret hypocrite, qu'il ne pensait pas que nous pussions quitter le Danube ce jour-là. Le capitaine, qui avait de bonnes raisons pour ne pas le croire sur parole, alla de nouveau observer la mer, et quoiqu'il la trouvât encore assez agitée, il résolut de lever l'ancre et de se mettre en route. Ses prévisions étaient justes. Nous ressentîmes de rudes secousses en franchissant le passage. Une fois même la quille du bateau toucha le fond; mais enfin nous entrâmes dans la mer

Noire, tandis que sept à huit cents hommes d'équipage des navires rangés dans la rade nous regardaient d'un air d'envie.

Le commerce, lassé d'un tel état de choses, a formé deux projets pour échapper aux entraves de la Russie, le premier serait de déblayer le canal Saint-Georges et de lui donner plus de profondeur en resserrant son lit; le second, de reprendre la route que les bateaux à vapeur suivaient en 1840. Ils s'arrêtaient alors à Czernadova, expédiaient par terre les passagers et les marchandises à Kustangi. Il s'agirait, pour rendre ce projet plus facile, d'établir soit un canal, soit un chemin de fer de Czernadova à Kustangi, et l'on aurait, en suivant cette voie, l'avantage de gagner deux jours de marche sur celle de Sulina; mais alors on ne passerait plus par Braïla ni par Galacz, et ce serait une perte considérable. D'un autre côté, ceux mêmes qui ont le plus grand intérêt à jouir d'une libre et facile communication avec la mer Noire, sont effrayés des dépenses qu'occasionnerait le déblayement du canal Saint-Georges, ou des travaux à exécuter entre Czernadova et Kustangi, et l'on continue à souffrir les cruels embarras de Sulina, et la Russie, qui trouve que le fatal passage est encore trop commode, continue à y jeter des pierres et du sable.

C'est un fait ignominieux qui rappelle les mœurs barbares du moyen âge, que cet envahissement d'un fleuve qui, par sa source et son cours, ne peut, en aucune façon, appartenir à la Russie. C'est un scandale dont l'Europe entière devrait être révoltée, que cette barrière élevée par le seul vouloir d'un despote, entre les relations de vingt peuples différents, et cette espèce

de droit d'épave imposé à tant de navires, ces naufrages auxquels on les expose, ces retards funestes, ces dépenses ruineuses qu'on leur fait subir, le tout pour augmenter le mouvement commercial et les recettes du port d'Odessa.

L'Autriche a, dans cette affaire comme dans beaucoup d'autres, agi avec une incroyable mollesse; elle se laisse flatter, bercer, tromper par la Russie; un jour elle verra comme elle a été jouée et se repentira de sa crédulité. Puisse ce jour ne pas arriver trop tard!

Quinze heures après notre départ de Sulina, nous doublâmes le cap Kalargi, l'unique refuge qui, dans ces parages, s'offre aux navires par un fort vent de nord-est ou d'est-nord-est, les deux vents les plus redoutables sur la mer Noire. A deux heures nous nous arrêtions dans la rade de Warna, vaste rade, dont une simple jetée ferait un port excellent, mais qui, dans son état actuel, ne présente point une sécurité complète aux bâtiments qui y stationnent.

La ville, avec ses fortifications nouvellement réparées et blanchies, ses flèches de minarets et ses toits rouges a de loin l'air d'une belle et grande ville. A l'intérieur, c'est le même aspect que celui de toutes les villes turques : les mêmes rues étroites et tortueuses, les mêmes impasses sales et sombres. Les fortifications qui ont épuisé les efforts de l'armée russe se composent seulement de quelques batteries rasantes et d'un mur d'enceinte d'une médiocre épaisseur. Au dire de tous ceux qui les ont bien observées, elles n'arrêteraient pas vingt-quatre heures un bon régiment d'artillerie, et l'on ne comprend pas que la Russie y ait

perdu tant d'hommes et tant de temps. Tout est ici du reste maintenu sévèrement sur le pied de guerre : les portes se ferment au coucher du soleil, et des soldats circulent dans les rues d'un air qui indique assez qu'ils sont les maîtres du pays. Ce qui est pire que les soldats, c'est une douzaine de grands et vigoureux gaillards, mauvais garnements si jamais il en fut, que le pacha a recrutés dans les prisons pour leur donner de plus faibles gages, et dont il s'est fait une espèce de garde servile. Ces hommes-là commettent impunément toutes sortes de brutalités.

En dépit des dernières ordonnances du divan, le pacha, vieux et faible, et guidé par de mauvais conseils, continue à tondre de fort près l'inoffensif troupeau soumis à son autorité, en prenant à tâche seulement de ne pas le laisser crier trop haut. En Europe, il y a des gens qui croient bonnement à l'efficacité de ces ordonnances que le journal musulman de Constantinople enregistre avec d'enthousiastes commentaires, et la diplomatie s'applaudit d'avoir amené le divan à proclamer ces principes d'équité. Mais lorsqu'on pénètre dans l'intérieur des provinces turques, on s'aperçoit que ces belles ordonnances n'ont encore apporté aucune amélioration réelle à l'inique et oppressive administration des pachas. Les hauts fonctionnaires s'en servent seulement pour effrayer les petits et se réserver le monopole des injustices, des exactions, et les pauvres raïas n'en sont, après tout, ni moins pillés ni moins maltraités. Voici un fait qui s'était passé aux environs de Warna, quelques jours avant mon arrivée, et qui montre de quelle façon les Turcs se jouent encore de l'honneur et du repos des

raïas. Deux soldats turcs pénètrent dans un champ où un honnête paysan bulgare travaillait avec sa fille; ils jettent cet homme par terre, l'accablent de coups, enlèvent la fille, exercent sur elle de honteuses violences, puis l'emmènent dans une maison écartée et déclarent qu'elle veut se faire musulmane. Quelques jours après, la malheureuse créature parvient à échapper à ses bourreaux et disparaît si bien qu'on ne peut retrouver ses traces. Que pense-t-on qu'il arrive à la suite d'un tel événement? il arrive que les soldats se plaignent qu'on ait soustrait à leur garde une fille grecque qui voulait se convertir à la religion mahométane, que le pacha somme le patriarche grec d'avoir à retrouver la fugitive et à la lui livrer. Le patriarche a beau protester qu'il n'a jamais vu cette fille, qu'il ne sait où elle est, ni ce qu'elle est devenue; le pacha n'entend point raison, et il faut que le chef de l'église grecque de Warna s'en aille à Constantinople, pour expliquer lui-même toute cette affaire à l'autorité supérieure, et obtenir, s'il se peut, une sauvegarde contre les persécutions de l'impitoyable pacha.

Ce qui prouve l'état de sujétion douloureux auquel sont encore condamnés les raïas, c'est l'extrême anxiété avec laquelle ils répondent aux questions qu'on leur adresse; il semble qu'ils aient toujours devant les yeux le bâton du cadi ou le cimeterre du soldat. « Ah! monsieur, » se sont écriés plusieurs hommes importants de Warna que j'ai été voir, « dites à vos compatriotes que les enfants, ici, n'appartiennent point à leurs parents, que le droit de propriété est sans cesse violé et le principe de justice foulé aux pieds. Dites que nous sommes aussi opprimés, aussi

malheureux que jamais; mais, au nom du ciel, ne dites pas que vous vous êtes assis dans notre maison, que vous avez fumé le chibouk avec nous, ne prononcez pas notre nom. »

Dieu me garde d'oublier cette défense! cependant elle m'empêche d'entrer dans des détails qui donneraient plus de poids à ces tristes confidences.

Malgré les entraves de toutes sortes dont ils sont entourés, les Grecs de Warna ont pourtant fondé, avec le produit d'une souscription volontaire, deux utiles établissements que j'ai visités avec intérêt; le premier est une école lancastrienne, fréquentée par plus de deux cents enfants; le second, une école d'un ordre plus élevé, où l'on enseigne l'histoire, la géographie, les mathématiques élémentaires, le grec ancien et moderne et le français. Cette chère langue française, qu'il est doux de la retrouver ainsi partout où il y a un désir de progrès! qu'il est doux de la voir servant de mobile et d'instrument à toutes les idées de civilisation! La plupart des livres employés dans cette école sont traduits du français, et le maître, jeune homme instruit et intelligent, met entre les mains de ses élèves une chrestomathie française imprimée à Athènes.

De Warna au Bosphore nous n'avions rien à voir autour de nous que les vagues de la mer, mais il y avait sur le bateau même un spectacle qui attirait souvent mes regards. C'était toute une colonie de Juifs de la Gallicie, hommes, femmes, enfants, qui allaient s'établir à Jérusalem; les uns, par un sentiment de piété; d'autres, pour échapper à l'oppression cruelle qui pèse sur la race juive dans certains districts de

l'empire russe et autrichien, et surtout en Gallicie. Moyennant une rétribution assez minime, ils pouvaient se rendre à Beirout avec le bateau à vapeur autrichien, mais, à la condition de rester, quel que fût l'état de la température, nuit et jour sur le pont. Ils avaient apporté là, leur couverture, leur oreiller, leurs provisions, et chaque famille, et chaque individu isolé avait, en quelques instants, établi son camp ment de façon à laisser à droite et à gauche, le long du bâtiment, le passage libre. Jamais je ne vis une troupe de voyageurs plus pacifique et plus résignée. Tandis que les passagers des premières places étaient appelés à s'asseoir à une table copieusement servie, les pauvres gens tiraient de leur bissac un morceau de pain, un pot de beurre, buvaient un verre d'eau, et quelquefois seulement se faisaient servir pour quelques *paras* une tasse de café dans une petite guinguette, établie pour leur usage près de la cheminée du bateau. Le soir, ils s'endormaient paisiblement en plein air. Le matin, au lever du soleil, les hommes s'enveloppaient d'un long manteau en laine blanc rayé de noir après avoir posé sur leur front une petite boîte renfermant les commandements de Moïse, et récitaient leur prière debout en se balançant de côté et d'autre et en s'inclinant du côté de l'orient. Les femmes s'asseyaient, posaient la Bible sur leurs genoux, en récitaient de longs passages et enseignaient aux enfants à les réciter à leur tour. Le voyage que j'ai fait en Pologne m'a laissé un fâcheux souvenir des Juifs et de leur caractère, mais, à la vue de cette communauté, si timide, si réservée, mes préventions s'effaçaient. Je me sentais attiré vers ces humbles voya-

geurs par un sentiment de pitié, et je regardais comme une leçon qu'ils nous donnaient, à nous autres chrétiens, cette fidélité à remplir publiquement leurs devoirs religieux au milieu d'une réunion qui ne partageait pas leurs croyances, et qui peut-être pouvait tourner en dérison leurs cérémonies.

Nous étions partis de Warna de façon à n'arriver à Constantinople que le lendemain matin, car un édit du divan interdisait à tous les bâtiments l'entrée du Bosphore avant le lever du soleil; cet édit vient d'être révoqué sur les vives représentations des ambassadeurs et ministres étrangers. C'était une de ces bizarres idées qui traversent parfois la tête des conseillers du Grand Seigneur, et qui, en obligeant les navires à arriver le soir à l'entrée du Bosphore, à rester toute la nuit en mer, les exposait aux plus graves dangers. Mais, comme il n'y a si grand mal qui ne profite à quelqu'un, je dois à cette absurde mesure d'être entré de plein jour dans le Bosphore, et de l'avoir contemplé, du haut de la dunette de notre bateau, dans toute son étendue.

CHAPITRE II.

CONSTANTINOPLE. — Les rives du Bosphore. — Souvenirs historiques et scènes admirables. — Entrée de la ville. — Les troupeaux de chiens. — Les rues et les places. — Péra — Les cimetières. — Les caïques. — Diverses populations. — Les Francs. — Les lazaristes et leurs établissements religieux. — Les Juifs. — Les Arméniens. — Coutumes traditionnelles. — Cérémonies du mariage. — Culte des morts. — Les Grecs. — Leur caractère. — Les Fanariotes. — Influence de la Russie. — Les Turcs. — Caractère invariable. — Superstitions. — Le mauvais œil. — Le calendrier. — Décadence continuelle de la Turquie. — Le bairam et le cortége du sultan. — Triste perspective.

A MON AMI ÉD. BOISSARD.

Un épais brouillard s'étendait autour de nous au moment où nous arrivions à l'embouchure du Bosphore, et je tremblais qu'il ne restât appesanti sur les lieux que nous allions parcourir. Mais le soleil d'orient n'est point cette pâle et faible clarté que j'avais vue dans le nord, luttant parfois si péniblement contre les brumes du matin ou l'obscurité du soir. C'est l'Apollon au front radieux conduisant dans les airs ses chevaux enflammés et son char rayonnant. C'est le dieu toujours jeune et toujours beau, qui ne s'endort que sur une couche de pourpre et ne se lève

que sur un horizon splendide. Il parut, et le brouillard s'enfuit comme une ombre, et nous vîmes se dessiner les deux phares qui éclairent cette extrémité de la mer Noire, les forteresses qui la dominent, les chaînes de coteaux de deux grandes contrées qui la bordent : à notre droite l'Europe, à notre gauche l'Asie, et devant nous le canal, ruban de soie et d'or, qui de ses bouts flottants relie l'une à l'autre tant de régions lointaines, tant de races diverses, la mer d'Azof à la Méditerranée, Trébizonde à Venise, les Tartares du Don aux Arabes d'Alger.

Dès notre entrée dans le Bosphore, la fable et l'histoire se réunissent pour ajouter au pittoresque aspect de ses rives l'attrait des fictions poétiques et du souvenir des anciens temps. Sur ce promontoire de Karibdsche demeurait le roi Phineas qui reçut les Argonautes. Plus loin sont les sept platanes au pied desquels, dit-on, se reposa l'un des plus nobles chefs des croisades, le magnanime Godefroi de Bouillon; plus loin est l'étroit passage du Bosphore, où Darius fit jeter un pont quand il marchait contre les Scythes. Près de ce passage est le château de Roumélie, premièrecitadelle des Turcs sur la côte d'Europe, premier anneau de la chaîne sanglante qui devait deux ans après écraser le dernier des Constantin et asservir sa capitale, son empire, au joug des musulmans.

Du côté de l'Asie, nous retrouvons encore les traditions de Jason; c'est près du cap de Jum-Burum qu'il leva son ancre; c'est près du lieu où s'élève le phare d'Anatolie, qu'à son retour de la Colchide il éleva des autels aux douze grands dieux. Dans ce même lieu apparurent les Russes au IXe siècle. Il y a longtemps,

comme on le voit, que les Russes ont les yeux tournés vers le Bosphore. Un siècle après, ils revenaient avec une flotte nombreuse attaquer Byzance; cette fois ils furent battus et dispersés. A quelque distance du port, témoin de leur audace et de leur désastre, est la vallée d'Unkiar Skelessi, où leurs diplomates ont assez bien vengé les défaites de leurs anciens soldats. Un palais impérial s'élevait autrefois dans cette vallée. La négligence des sultans le laissa tomber en ruines, et Selim III construisit sur ses débris une fabrique de papier. Si c'est de là qu'on a tiré le papier sur lequel fut écrit en 1833 le traité d'Unkiar Skelessi, périsse à jamais pour l'honneur des Turcs l'édifice où il fut façonné, l'atelier d'où il est sorti!

Mais laissons les mythes antiques et les faits malheureusement trop réels des temps modernes. La poésie de la nature est là plus grande et plus suave que jamais; aucun peuple ne peut la représenter dans un symbole mythologique, et l'histoire de l'homme s'efface devant cette œuvre de Dieu. Le moyen de songer aux toisons de la Colchide, aux coups de sabre terribles de Mahomet et aux coups de plume non moins terribles des ambassades russes, quand on voit ces deux rives de l'Europe et d'Asie s'épanouir au soleil, se mirer dans les flots comme deux corbeilles de fleurs.

C'est à Buyukdéré que commencent les belles scènes du Bosphore; de là elles se déroulent comme un immense panorama avec une variété de tons, de sites et d'effets de lumière, dont nul peintre ne peut rendre l'ensemble harmonieux, dont nul écrivain ne peut dire le charme infini. Ce sont des vallées fraîches et

riantes comme celles de la Suisse, des collines dont un rapide hiver jaunit à peine le vert gazon, des baies arrondies où l'onde argentée de la mer s'en va avec de doux soupirs baiser les herbes odorantes qui la parfument et les arbres superbes qui l'ombragent, des jardins qui s'élèvent de terrasse en terrasse, voilés par les orangers et arrosés par des bassins de marbre, et dans les contours de ces vallées, au bord de ces baies, partout des habitations pittoresques. Les quais du canal en sont inondés. Nulle place n'est vacante sur ce sol attrayant. Chacun veut y avoir sa demeure, sa villa d'été ou sa maison de famille, petite ou grande, n'importe, pourvu qu'il soit près du Bosphore, pourvu qu'il puisse jouir de ce ciel sans tache, de cet arome des fleurs et de cette fraîcheur des eaux. Quand la nature est si féconde et si riante, pour goûter le charme de ses dons, est-il besoin d'être si riche? Une petite maison en bois, posée comme une tente au pied de l'Hémus, ne vaut-elle pas mieux qu'un palais dans les sombres rues d'une capitale? et ceux qui sont venus là choisir leur retraite, ont en général été fort peu préoccupés de l'effet architectural. Ne cherchez point dans cette quantité de maisons la régularité symétrique à laquelle on attache tant de prix en Europe; c'est assez qu'elles soient rangées tant bien que mal le long du canal, qu'elles suivent ses circuits. Il en est, et beaucoup, qui protestent même contre cette soumission, qui, à l'aide d'un léger pilotis, s'avancent fièrement sur le Bosphore, sans égard pour leurs voisins. Quiconque a pu se bâtir là un gîte, n'a consulté que son propre goût, n'a obéi qu'à son caprice. Celui-ci a voulu avoir un chalet du Jura, celui-

là une villa napolitaine, cet autre un kiosque chinois. Toutes ces constructions diffèrent de forme, de hauteur, d'étendue. Toutes sont badigeonnées de diverses couleurs. On croirait voir, dit Byron, un écran fraîchement peint ou une décoration d'opéra. Près des salons d'un ambassadeur est l'humble demeure d'un batelier; près des fenêtres grillées d'un pacha, près du palais mystérieux du Grand Seigneur est la chambre d'un ouvrier gaiement ouverte aux brises de la mer et à la clarté du jour. A l'aspect de ces immenses lignes d'habitations, de ces harems impériaux et de ces maisons du peuple, de tant de places publiques avec leurs magasins de marchands et leurs cafés, de tant de mosquées avec leurs minarets, de tant d'édifices de toute sorte, brillant comme les ailes diaprées d'une nuée de papillons aux rayons du soleil, on se demande si ce n'est point là la superbe Byzance, la voluptueuse Rome du Bas-Empire, l'orgueilleuse cité des sultanes. Non, ce n'est qu'un collier de perles et d'émeraudes qu'elle a jeté le long du Bosphore, comme une de ces belles filles d'Orient qui, dans leurs jours de fête, laissent flotter derrière elles leurs nattes de cheveux parsemés de fleurs et de sequins d'or.

Le capitaine du bateau, pour satisfaire à notre ardente curiosité de voyageurs, avait eu la bonté de faire ralentir la marche de son bâtiment, et nous pouvions tout à notre aise contempler ce magnifique spectacle. Nous passons au pied de la montagne du Géant, où repose un tombeau de vingt pieds de longueur que le peuple appelle le tombeau de Josué, devant les jardins de Sultania ornés, dans les temps de gloire de la Turquie, des trophées de la Perse; à droite, devant

Thérapia, où un drapeau tricolore m'annonce la maison de France, puis devant la délicieuse baie de Bebek. Bientôt nous voyons se dessiner, se découper sur l'azur des flots trois villes distinctes : Péra, la ville franque, Scutari, la ville asiatique, et Constantinople leur reine. Peu à peu nous distinguons les ondulations du terrain qu'elles occupent, l'onde qui les sépare, les forêts de cyprès qui dans la cité des vivants voilent la cité des morts. Puis nous voilà dans la rade, entre la tour de Galata et le dôme de Sainte-Sophie, en face de ce port sans pareil qu'on n'a pu mieux dépeindre qu'en lui donnant son nom de Corne d'or : à gauche, la mer de Marmara qui va se briser au pied des Sept-Tours; à droite, le Bosphore que nous venons de sillonner; derrière nous les vastes quartiers de Scutari, et de chaque côté, des casernes, des mosquées, des amas de maisons, de palais serrés l'un contre l'autre, étagés sur les collines, entassés dans la plaine. Une foule innombrable circule sur les quais. Des bâtiments de tous les pays stationnent autour de nous; d'autres arrivent encore des régions du sud et du nord; d'autres ont levé leur ancre et voguent à pleines voiles; des milliers de caïques glissent, volent à la surface de l'onde avec tant de légèreté, qu'à peine y tracent-elles un rapide sillon. Au milieu de ces navires étrangers, de ces gondoles byzantines, s'élève un vaisseau à trois ponts, pavoisé à tous ses mâts, couvert jusqu'à sa cime des hommes de son équipage en pantalon blanc, en veste blanche, perchés comme des goëlands dans ses huniers, sur ses vergues, sur ses barres de perroquet. C'était *le Mahmoudieh,* le plus grand vaisseau de la marine tur-

que. En ce moment, le sultan sortait du vieux sérail pour se rendre à l'un de ses palais d'Asie. Il s'assit dans sa gondole dorée. Vingt rameurs l'entraînèrent avec la rapidité d'une flèche; et quand il se trouva en face du *Mahmoudieh*, les matelots firent retentir l'air de leurs acclamations, les trois batteries le saluèrent de cent coups de canon, et cent coups de canon partirent des batteries de Funduklu. Le jeune sultan passait mollement couché sous un dais de velours écarlate, et la rade et la ville un instant voilées par les tourbillons de fumée reparaissaient avec un nouvel éclat sur leur onde limpide, sous leur ciel éblouissant. Et c'était un grand, un merveilleux tableau, un tableau d'une splendeur et d'une solennité uniques peut-être dans le monde. Mais si quelqu'un a eu le bonheur de le contempler et s'il veut en conserver le souvenir intact, qu'il n'aille pas plus loin, qu'il monte sur un de ces navires dont le vent enfle les voiles, et dise adieu aux rues de Constantinople, car s'il y pénètre, c'en est fait du prestige qu'il vient d'éprouver. Les fériques images qui ont charmé ses regards, enchanté son esprit, vont se perdre dans la plus triste des réalités.

Nulle part il ne peut y avoir un plus pénible contraste entre les admirables beautés de la nature et les œuvres de l'homme; des rues sales, étroites, tortueuses, la plupart non pavées; des marchés de comestibles malpropres et puants; des cafés auprès desquels les guinguettes de nos barrières paraîtraient élégantes; des maisons basses, petites, construites en planches et badigeonnées comme des boutiques pour une foire de quelques semaines; des troupeaux de

chiens au poil fauve comme des renards, couchés sur le sol ou se ruant sur des immondices. On dirait que ces chiens sont les maîtres des rues et des carrefours. Ils sont divisés par clans, et chaque clan campe nuit et jour dans son quartier. La paix règne entre eux, à la condition qu'ils restent dans les limites de leurs voisins. J'ai plus d'une fois vainement tenté leur voracité. J'en prenais un au hasard, je l'alléchais avec un gâteau acheté chez le pâtissier du coin; je marchais lentement devant lui, en lui montrant toujours le séduisant appât. Il me suivait le nez au vent; mais dès que nous arrivions sur les confins d'une autre tribu, il s'arrêtait, me regardait d'un air inquiet et s'en retournait. Il n'y a qu'une seule circonstance où toutes ces peuplades de chiens sortent sans crainte de leurs différents domaines et se réunissent en un commun accord. C'est lorsqu'ils sont attirés par un banquet extraordinaire, lorsque leurs naseaux aspirent l'odeur de quelque cheval qui vient de périr. La bonne nouvelle se répand en un instant de district en district. On les voit alors se rassembler près de la maison qui leur promet cette riche pâture. Ils se groupent deux à deux derrière l'animal que l'on conduit à la voirie, le suivent en silence, pas à pas, avec une sorte de tristesse hypocrite; puis, dès que le cadavre est abandonné, ils se précipitent sur lui et restent attachés à cette curée tant qu'il y reste un os à ronger, après quoi chacun d'eux s'en retourne dans son quartier. Pendant le jour, ces chiens ne sont qu'incommodes; ils encombrent le passage, et il ne serait pas prudent de les maltraiter. Les Turcs prendraient bien vite fait et cause pour eux. Mais la nuit on ne peut, sans un

réel danger, passer à travers ces bandes voraces. Si l'on a le malheur d'en heurter un, s'il s'irrite, s'il aboie, à l'instant même les autres se lèvent, accourent en frémissant et se jettent, comme une troupe de chacals, sur le pauvre passant isolé. Toutes les rues alors sont désertes, toutes les portes closes; pas un réverbère ne luit dans le sombre espace. A moins d'un secours inattendu, d'une rencontre providentielle, on peut être lacéré, dévoré là, au milieu de la capitale de l'empire turc comme au milieu d'un bois peuplé de bêtes sauvages. Plus d'une fois le sol de Constantinople a été ensanglanté par une de ces catastrophes, et le danger menace surtout les Européens. C'est un fait positif, qu'il y a, dans cette innombrable quantité de chiens dispersés de tous côtés, une certaine classe de chiens plus redoutables encore que les autres, et qu'on appelle les vieux turcs. Ceux-ci ont juré une haine éternelle aux Européens; ils les flairent de loin, les reconnaissent dans les ténèbres et s'élancent sur eux avec l'ardeur de leur antipathie musulmane. Dans un temps où les sectateurs de Mahomet dévient peu à peu des préceptes du maître, et ne craignent plus de hanter les infidèles, on dirait que ces chiens sont chargés de maintenir jusqu'à la dernière extrémité les prohibitions du Coran.

Toutes les tentatives faites par les Européens pour se délivrer de cette race hideuse sont jusqu'à présent restées sans résultat. Les Turcs ne veulent point sacrifier leurs chiens, ils les protégent contre toute attaque, les alimentent avec soin, leur donnent de l'eau, quand même l'eau est rare et chère. Il faut remarquer, du reste, que ces animaux, si incommodes

qu'ils soient, sont dans l'état de Constantinople un mal à peu près nécessaire. Ils remédient à l'imprévoyance de la police urbaine, purgent les rues d'une quantité de matières dont la corruption répandrait dans l'air des germes pestilentiels. Ils font, en un mot, l'office de la grande voirie. Et, chose étonnante, avec cette nourriture composée de tant d'éléments malsains, sous ce ciel si chaud, ils échappent, on ne sait comment, à l'hydrophobie.

Pas un des quartiers de Constantinople ne répond à l'idée que l'on se fait d'une grande ville. Partout les mêmes rues rétrécies, les mêmes habitations légèrement bâties, facilement inflammables, et la même saleté. Les bazars ne sont qu'un immense réseau de galeries tortueuses et sombres, qui s'enlacent l'une à l'autre, de telle sorte qu'un étranger ne peut en suivre les nombreuses sinuosités sans risquer de s'égarer; et pour en avoir une idée exacte il faut les parcourir dans toute leur étendue; car chaque genre de marchandises a sa place spéciale, depuis les riches tapis de Perse, les soyeuses étoffes de Brousse jusqu'aux plus simples ustensiles de ménage. C'est une exposition symétrique de toutes les professions commerciales, une ville de marchands et d'ouvriers au milieu de la ville des fonctionnaires, des bourgeois et des soldats. Mais il ne faudrait point s'attendre à trouver dans cette ville les élégantes dispositions de nos magasins. Il n'y a là ni devanture de marbre, ni arabesques dorées, ni enseignes fastueuses. Chaque magasin est ouvert aux regards comme une échoppe, et les marchandises étalées sur les comptoirs n'ont pas besoin d'enseignes. D'un coup d'œil on les voit à

peu près toutes, et sans entrer dans la boutique on fait son emplette. Les marchands d'Orient ne se donnent point tant de soucis que leurs confrères de Paris. Le matin, vers les huit heures, ils ouvrent leurs volets, s'asseyent sur leur comptoir et attendent patiemment la pratique en fumant leur pipe. Au coucher du soleil, ils ferment leur porte et s'en vont rejoindre leur famille. Le vendredi et les jours de bairam pas un Turc ne paraît à sa boutique; les Juifs ferment la leur le samedi, et les Grecs le dimanche. Les Turcs se distinguent entre tous par le flegme qu'ils apportent dans leur négoce, par l'impassible résignation avec laquelle ils voient s'éloigner sans bourse délier le chaland qui, d'abord, s'était arrêté près d'eux. « Juch Allah! Dieu le veut, » disent-ils quand ils ont ainsi perdu une occasion de bénéfice, et ils se remettent paisiblement à fumer leur chibouk. On les cite aussi comme les plus honnêtes. Il est vrai qu'ils ont l'habitude de surfaire considérablement leurs denrées, mais, à part cette ruse générale dont on doit se défier, on peut en toute assurance compter sur leur probité. C'est un témoignage que tous les étrangers s'accordent à leur rendre, et des négociants d'Europe établis depuis longtemps dans le Levant m'ont dit qu'ils préféraient la parole d'un Turc à la signature d'un Grec ou d'un Israélite.

La Sublime Porte, dont le nom rappelle à l'esprit tant de négociations mémorables, tant d'arrêts sanglants, n'est qu'un édifice assez ordinaire, décoré seulement à l'extérieur d'un portail qui me semble fort peu sublime. C'est là que les ministres traitent les affaires de leur département et donnent des au-

diences. Le luxe oriental des épithètes pompeuses est resté attaché à cette demeure, mais c'en est fait de son terrible renom.

La Sublime Porte n'a plus de foudres à lancer sur les contrées chrétiennes, et il n'y a plus que les solliciteurs qui, en passant, la regardent avec une crainte respectueuse.

L'Atméïdan, la plus grande place de Constantinople, est un vaste carré oblong bordé, d'un côté, par une très-belle mosquée, la mosquée d'Achmet, et de l'autre, par de chétives habitations. Cette place, commencée par Sévère et achevée par Constantin, sur le modèle du cirque de Rome, a été le théâtre des jeux frivoles, des luttes puériles qui occupaient, dans ces derniers temps de décadence, les peuples dégénérés du Bas-Empire. Elle était autrefois entourée de portiques et ornée de statues; aujourd'hui on n'y trouve plus que trois monuments dégradés et tombant en ruines : l'obélisque de Théodose, qu'un tremblement de terre a déjà renversé et qu'un coup de vent pourrait renverser à présent; la Pyramide en briques qui ne présente plus que l'aspect d'un squelette difforme depuis qu'une indigne cupidité l'a dépouillée des plaques de bronze dont Constantin Porphyrogénète l'avait fait revêtir, et la colonne Serpentine qui portait jadis le trépied d'or consacré à Apollon par les Grecs, après leur victoire de Platée. On dit que les Turcs ont, pour ce monument, une superstitieuse vénération, qu'ils le regardent comme une espèce de talisman auquel est attachée la destinée de leur capitale. S'il en est ainsi, ils doivent croire cette destinée déjà fort compromise. Les trois têtes

de serpents qui surmontaient la colonne ont été abattues, il ne reste, de ce trophée antique, que trois tronçons mutilés. Ne semble-t-il pas voir une image de cette vieille ville de Constantinople qui avait conquis en Asie, en Europe, en Afrique, une triple couronne? Ses trois couronnes sont à demi brisées, et son empire, lacéré, ébranlé, ne repose plus, comme le trépied d'Apollon, que sur une base chancelante.

Près de là est une autre ruine toute récente encore, mais d'une grandeur terrible : c'est la caserne des janissaires où, dans l'espace de quelques heures, Mahmoud extermina cette milice effrénée qui, depuis si longtemps, tyrannisait le peuple et épouvantait les sultans. Les fenêtres brisées de cet édifice portent encore les traces de la mitraille dont elles furent criblées, et ses larges murailles, noircies par la poudre, crevassées par les flammes, renversées à demi par le canon, sont comme une page d'histoire écrite en caractères sanglants par le sabre d'un sultan, à la lueur d'un incendie.

Près de là encore est le vieux sérail, sombre et mystérieux séjour, témoin de tant de molles voluptés et de tant de drames épouvantables. Ce n'est pas un simple palais, c'est tout une cité, l'ancienne cité de Byzance, fermée de chaque côté comme une forteresse. Ses remparts, ses cours, ses jardins, occupent toute la pointe de la presqu'île sur laquelle se déroulent, dans leurs immenses contours, les rues de Constantinople. C'est là que les descendants de Mahomet, distributeurs des couronnes, frères du soleil, recevaient autrefois, avec un insolent orgueil, les ambassadeurs étrangers. On sait que lorsqu'un envoyé de quelque

puissance européenne était admis à l'audience du Grand Seigneur, on le faisait stationner avec sa suite, pendant une heure, à l'entrée du palais; des officiers du sérail allaient dire au sultan : « Il y a là un pauvre chien de chrétien, nu et mourant de faim, qui demande à paraître devant Votre Hautesse. » A quoi le magnanime souverain répondait : « Qu'on l'habille et qu'on le fasse manger. » On apportait alors une pelisse au pauvre chrétien, on le conduisait devant une table richement servie. Mais avant d'arriver jusqu'à la salle du trône, il fallait qu'il assistât encore au repas de quelques centaines de janissaires, auxquels le sultan faisait ce jour-là distribuer d'énormes plats de pilau pour montrer sa générosité; il fallait encore qu'il stationnât dans la salle du divan, assis sur un siége incommode, en face du grand vizir et du capitan-pacha, qui jugeaient lentement, gravement devant lui plusieurs causes pour lui faire admirer l'impartiale justice du sultan. Enfin, il était conduit devant le Grand Seigneur qui affectait de ne pas le regarder, et qui ne lui adressait la parole que par l'entremise du grand vizir. L'ambassadeur de la république française, Régnier, fut le premier qui osa rejeter loin de lui ce honteux cérémonial. « Un envoyé de la France, dit-il à ceux qui voulaient lui imposer les dons injurieux du sultan, n'a pas besoin de votre table ni de vos habits. » Depuis ce temps les rôles sont bien changés. Le prince des croyants est tombé sous le patronage des infidèles; le luxe oriental dont il s'entoure n'est plus qu'un vain simulacre de grandeur, et les titres pompeux qu'il ajoute encore à son nom font sourire de pitié ceux qui connaissent son état d'abaissement.

On se figure peut-être que Péra, le quartier franc, le siége du commerce européen, la résidence des diplomates, offre un plus agréable aspect que Constantinople. C'est encore pis. Le faubourg de Péra, situé au sommet d'un colline escarpée, ne se compose, à vrai dire, que d'une longue rue tortueuse, coupée par des ruelles si étroites, qu'en certains endroits il n'y a pas trois pieds de distance entre les saillies des maisons qui, de chaque côté, s'élèvent au premier étage. La situation est telle, que les hôtels des ambassadeurs, au lieu de l'embellir par leurs riches structures, n'y forment qu'un désagréable contraste. Celui d'Angleterre est d'une physionomie sévère et voilée comme la politique dont il renferme les exigeantes et astucieuses combinaisons. Celui de France, nouvellement construit, est une jolie maison de plaisance, qui, avec sa légère galerie ouverte en vue du Bosphore, semble n'avoir d'autre souci que d'aspirer gaiement les douces brises de la mer et le parfum des orangers. Celui de Russie, posé sur d'épaisses murailles, s'étale orgueilleusement sur une large crête, domine de la hauteur de ses chapiteaux tous ses voisins, et de loin apparaît aux regards comme le maître du pays. Les Grecs disent qu'il a été bâti pour le czar lui-même, et s'attendent bien à l'y voir trôner un jour. La construction grandiose de cet édifice doit aisément entretenir cette idée dans leur esprit. C'est une citadelle de guerre; c'est un palais d'empereur.

Les autres habitations de Péra sont, pour la plupart, construites comme celles de Constantinople, en planches et en poutrelles, et par leur éloignement de la mer, elles sont encore plus que celles de Constanti-

nople, exposées aux ravages des incendies. C'est là un de ces fléaux qui, sans cesse, menacent la capitale de l'empire ottoman, et qui la dévastent sans la corriger de son aveugle imprévoyance. En 1729, vingt mille maisons de cette ville furent dévorées dans un incendie, et sept mille hommes périrent dans les flammes. Vingt mille maisons encore furent brûlées en 1782; six mille à Péra en 1826, et pas une semaine ne se passe sans que d'un côté ou de l'autre on n'entende crier au feu. L'usage général de la pipe, l'usage des tandours, c'est-à-dire des brasiers que l'on place en hiver sous des tables couvertes et entourées de tapis de laine, et par-dessus tout la molle négligence des Turcs, nous expliquent les causes d'incendie. Les maisons en bois verni s'enflamment comme des allumettes. Dans certains quartiers, on ne renouvelle que très-difficilement les provisions d'eau; le service des pompes est mal organisé, et, chose horrible à penser, il arrive parfois que les pompiers, les chefs de la police eux-mêmes, spéculant sur la terreur que cause la première apparence d'un de ces désastres, vendent, séance tenante, leur office au plus offrant, et abandonnent le point le plus important à défendre pour se diriger vers celui qui leur promet le plus grand lucre.

Au bas de la colline de Péra s'étend un vaste cimetière où des mausolées brisés, des sépulcres en ruines gisent en désordre au pied des noirs cyprès. En suivant jusqu'à son extrémité la grande rue de ce faubourg, on arrive encore à d'autres cimetières. C'est par là que passent les ânes et les mulets qui transportent les denrées d'un quartier à l'autre; c'est là que la foule oisive va se promener, au risque de recueillir

les émanations pestilentielles de ce sol jonché de cadavres. On dit, et c'est même une opinion généralement répandue, que les Turcs ont un tendre respect pour leurs morts. L'aspect de leurs cimetières ne m'a point donné cette idée. Je n'y ai vu que les signes d'un désolant oubli, ou d'une honteuse profanation. On a grand soin, il est vrai, d'élever sur la fosse qui vient d'être creusée une tombe en pierre blanche ou en marbre; on y grave des légendes dorées qui racontent pompeusement les titres et les vertus du défunt; mais bientôt ces tombes s'écroulent, et nulle main pieuse ne vient les relever. La ville des morts n'est pas mieux entretenue que celle des vivants. Les femmes turques viennent chaque vendredi s'asseoir près de quelques sépulcres, et j'incline à penser que ces visites funéraires sont, pour ces recluses des harems, plutôt une distraction mondaine qu'un acte de religieuse commémoration. Comment croire d'ailleurs à ce prétendu respect pour les morts, quand on voit ces cimetières servant de sentiers à tout le monde, traversés du matin au soir par les bêtes de somme, sillonnés, dévastés la nuit par les chiens. Quelle différence avec nos humbles cimetières de village, abrités sous leur haie d'aubépine, près de l'église qui les a bénis. On n'y voit point de monuments splendides, tout au plus une simple pierre consacrée par la reconnaissance des fidèles à la mémoire d'un prêtre vénérable. Mais, chaque année, le printemps les revêt d'un gazon fleuri, et sur chaque fosse s'élève la croix qui console et qui rassure le cœur chrétien. Quand une femme ouvre la barrière de cet asile de deuil, ah ! ce n'est point pour y promener son importune oisiveté, c'est pour tomber

à deux genoux au bord du cercueil, joindre les mains avec un profond sentiment d'espérance et de douleur, et prier et pleurer.

Il y a pourtant un caractère d'austère et mélancolique moralité dans l'aspect de ces cimetières turcs établis au sein même des villes. Cette image constante de la mort au milieu du mouvement de la vie, ces générations ensevelies sous terre près des générations qui ont repris leur place dans le monde; cette dernière demeure de l'homme érigée au pied des autres demeures où l'homme poursuit le cours de sa destinée éphémère, doivent éveiller dans l'esprit ou une émotion religieuse, ou de philosophiques pensées. Mais je crois qu'elles sont de nature à frapper, surtout l'étranger, et qu'elles échappent à celui qui, dès son enfance, a eu ce spectacle sous les yeux.

Des cimetières qui s'agrandissent sans cesse et menacent d'envahir l'espace occupé par les vivants; des ruines à chaque pas; des cabanes en bois fermées par une jalouse défiance à l'air et à la lumière. Ici le faubourg de Galata où l'on n'arrive que par des sentiers de rocs escarpés, pareils à des gradins brisés, où l'on porte péniblement, à dos d'âne et de mulet, le bois, la pierre, l'eau, toutes les provisions de première nécessité; plus haut, les ruelles de Péra où trois hommes ne pourraient passer de front; le long de la Corne d'or, le hideux quartier des Juifs avec ses misérables réduits serrés l'un contre l'autre, ses haillons pendus aux fenêtres, ses habitants plus sales encore que ses haillons; et le quartier des Grecs, le Fanar, où s'ourdissent les intrigues qui, pendant un siècle, ont donné à la Valachie, à la Moldavie tant de maîtres cruels, et

qui maintenant prêtent un redoutable appui à l'ambition moscovite; partout une apparence de gêne, de crainte, de décrépitude, et un témoignage vrai ou faux de pauvreté; çà et là seulement quelques belles mosquées et quelques fontaines en marbre, construites pour les besoins du peuple par la munificence des sultans, voilà ce qui étonne, ce qui afflige les regards du voyageur qui pénètre dans l'enceinte de Constantinople avec le rêve fabuleux d'une grande ville d'Orient.

Mais si, au lieu de visiter cette ville en détail, on la regarde à quelque distance dans son ensemble, l'enchantement recommence. Alors tout ce qu'il y a de chétif dans ses constructions, de ruines dans son enceinte et de délabrement dans ses rues, s'efface, disparaît. Alors on ne voit plus que ces immenses masses d'édifices dont les vives couleurs se marient à la verdure des arbres, ces collines pittoresques couvertes de jardins et d'habitations, et les élégants minarets qui les dominent, et le ciel bleu qui les entoure, et l'onde limpide où elles se reflètent. Vous qu'une heureuse fantaisie conduit en Orient, montez au haut de la tour de Galata, contemplez cette cité des sultans, ces faubourgs, ces palais et ces temples qui s'élèvent à vos pieds; derrière vous un port superbe rempli de navires, devant vous cette mer de Marmara, miroir céleste encadré dans les rives fleuries de deux continents; là les teintes brillantes de Scutari, la ville asiatique; ici les remparts du vieux sérail, et, au milieu de cette mer, les îles des princes, et le château solitaire, auquel une fausse tradition a donné le nom de tour de Léandre. Quand vous aurez ainsi contemplé de tout

côté ce magique horizon, vous remercierez à jamais le sort qui a mis un tel tableau sous vos yeux, et imprimé une telle image dans votre mémoire. Un autre point d'observation non moins désirable est celui dont on jouit du haut de la montagne de Boulgourlou, à une demi-lieue environ de Scutari. De là, on distingue moins nettement, il est vrai, le panorama de Constantinople; mais on voit dans toute sa majestueuse grandeur la Propontide et la rive azurée du mont Olympe, l'antique séjour des dieux.

On ne se promène point à Constantinople comme dans nos grandes villes d'Europe. Il n'y a là ni fiacres ni cabriolets et pas le plus petit omnibus, seulement quelques voitures ornées de draperies de pourpre, traînées pas à pas par des bœufs, comme les voitures des rois fainéants. On conçoit que ceux qui sont pressés d'arriver ne se soucient point de prendre un tel moyen de locomotion; aussi n'est-il guère employé que par les femmes turques, qui s'asseyent sur les coussins de soie de ces jolis équipages, comme sur un divan, et ne s'inquiètent point du temps qu'elles y passent. Dans la plupart des quartiers de Constantinople on ne peut circuler qu'à pied ou à cheval, encore faut-il que le cheval ait le jarret solide, car ce n'est pas une petite affaire que de gravir au sommet de certaines rues; autant vaudrait s'aventurer dans les ravins des Pyrénées. Mais ce qui est très-agréable, c'est de s'en aller d'un lieu à un autre, le long de la Corne d'or, ou sur les rives du Bosphore, dans une de ces légères caïques qui, tout le jour, voltigent autour de Constantinople, comme des nuées d'oiseaux de mer. On se place au milieu de la nacelle, les jambes éten-

dues sur un tapis, le dos mollement appuyé sur un coussin ; trois ou quatre rameurs aux jambes nues, aux bras vigoureux, frappent à la fois les flots de leurs avirons, et pour quelques piastres, on s'en va ainsi, dans une douce indolence, aborder sur la côte d'Asie, ou sur le quai de Thérapia. Ces bateliers sont d'une force et d'une adresse remarquables ; je les ai vus ramer pendant des heures entières, à l'ardeur du soleil, lutter contre les courants sans se reposer, et glisser avec une étonnante prestesse entre les amas de barques et de navires qui souvent encombrent la rade. Ceux qui professent la religion mahométane ont, chaque année, un rude mois à passer, le mois du Ramazan. Comme ils ne peuvent rien boire et rien manger du matin au soir, ils tombent quelquefois, à la fin du jour, exténués de besoin et de fatigue ; à la seconde semaine de ce dur régime, ils pâlissent et maigrissent à vue d'œil, cependant on ne les entend point se plaindre. Ils continuent avec une muette résignation leur service, et si un étranger, touché de leur souffrance, ajoute une légère gratification à la taxe ordinaire, ils oublient leur lassitude pour lui rendre gaiement tous les petits services dont il peut avoir besoin, pour l'aider à descendre plus commodément de l'embarcation et le conduire au besoin jusqu'à sa demeure.

C'est dans ces excursions qu'on apprend à connaître le mouvement, la variété de physionomies et de caractères, les diverses races d'individus qui peuplent Constantinople. Nulle ville peut-être ne reçoit dans son enceinte tant de peuplades, tant de sectes et tant de langues différentes. Au commencement du siècle dernier, lady Montague écrivait : « Je vis ici

dans un quartier qui représente la tour de Babel. A Péra, on parle turc, grec, hébreu, arménien, arabe, persan, russe, slavon, valaque, allemand, hollandais, français, anglais, italien, hongrois, et ce qu'il y a de pire, c'est qu'on parle une dizaine de dialectes dans ma propre maison. Mes *groom* sont arabes; mes valets de pied français, anglais et allemands, ma nourrice arménienne, mes femmes de chambre russes, et une demi-douzaine d'autres domestiques sont grecs; mon maître d'hôtel est italien, mes janissaires sont turcs. Je suis là, au milieu de ce perpétuel mélange d'accents, qui produit sur les gens de ce pays un effet étonnant, car ils apprennent à la fois tous ces idiomes, sans en connaître exactement aucun. Il y a ici peu d'hommes, de femmes et même d'enfants qui ne possèdent le même nombre de mots en cinq ou six idiomes. J'ai vu moi-même plusieurs enfants de trois à quatre ans qui parlent italien, français, grec, turc ou russe. »

Depuis une vingtaine d'années, la protection assurée aux étrangers, surtout aux Européens, et la multiplicité des moyens de communication, ont considérablement augmenté le mouvement de Constantinople et agrandi le cercle de cette variété de langage qui étonnait la spirituelle ambassadrice.

La cité des sultans est aujourd'hui le point de jonction d'une quantité de bateaux à vapeur. Ils arrivent régulièrement chaque semaine par la mer Noire et par les Dardanelles. Il en vient de l'Égypte et de la Russie, de l'Angleterre et des provinces danubiennes, de la Grèce et de la France. Les Turcs eux-mêmes ont les leurs qui vont d'un côté à Chypre, à Beirout, et

de l'autre à Trébizonde. Chaque bateau amène des cohortes de voyageurs de différentes contrées. Ni la douane ni la police ne les arrête. La reine du Bosphore n'a pas encore atteint ce haut degré de civilisation. Dès qu'on a jeté l'ancre, on s'en va librement dans le quartier que l'on a choisi. Les Francs trouvent à Péra des hôtels où pour dix francs par jour, on est tout aussi bien que dans une bonne ville d'Europe. Ceux qui logent à l'hôtel de France ont de plus l'agrément d'avoir sous les yeux un vaste et magnifique point de vue. Les marchands de l'Orient vont dans les khans, où moyennant une faible rétribution ils peuvent aisément s'installer avec leurs marchandises. La charité des Turcs a fondé une grande partie de ces établissements. Il y en a plusieurs à Constantinople et des plus spacieux et des plus beaux, où l'étranger ne paye rien pour la chambre qu'il occupe. Il reçoit même gratuitement, s'il est indigent, une ration suffisante de riz et de viande pour ses besoins journaliers, et une ration de paille pour ses chevaux.

Chaque classe de voyageurs, en arrivant à Constantinople, a ainsi sa place à peu près marquée d'avance. Chacun cherche le quartier habité plus particulièrement par les gens de sa nation, et ces agglomérations successives d'individus de la même contrée forment au sein de la ville qui les réunit une série de petites villes, qui toutes ont leur caractère distinct, leur religion, leur dialecte, et qui communiquent entre elles par l'entremise des drogmans.

Le drogman est ici un être indispensable à l'étranger, non-seulement pour traduire sa pensée, mais pour le guider dans l'inextricable labyrinthe des rues.

On en compte à Constantinople des milliers. Ils parlent pour la plupart au moins quatre ou cinq langues et vendent à bon marché leur savoir philologique, car, pour cinq francs par jour, ils font à la fois l'office de valets de place, de courtiers et d'interprètes. Il est vrai qu'ils se hâtent de conduire le voyageur au bazar et qu'ils perçoivent sur chacune de ses emplettes un assez gros bénéfice. Pour chaque objet de commande, les ouvriers, les marchands leur font une remise de dix ou quinze pour cent, et s'ils veulent en outre tromper celui qui les emploie, lui faire payer ce qu'il achète au delà du prix réel dont ils sont convenus et glisser dans leur bourse le surplus de la somme, c'est un petit vol dont il est difficile d'acquérir la preuve, et qui ne laisse pas que d'être assez lucratif. Aussi a-t-on classé depuis longtemps cette habile caste de serviteurs au nombre des trois fléaux de Constantinople : « La peste, dit-on, les incendies et les drogmans. »

En élaguant de la population de Constantinople un nombre indéterminé d'étrangers du nord et du sud qui n'y font que passer ou qui n'y forment point un corps compacte, il y reste encore cinq nations distinctes : les Francs, les Grecs, les Juifs, les Arméniens et les Turcs.

Les Francs, qui jadis ne pouvaient paraître dans les villes d'Orient sans courir risque d'être insultés par les enfants ou maltraités par les janissaires, y sont maintenant à l'abri de toute espèce de vexation et y jouissent de plus de priviléges que les sujets mêmes du sultan. Leurs personnes et leurs biens sont protégés par des traités que le gouvernement turc craint

de violer. S'ils commettent un délit, le cadi ne peut pas de sa propre autorité leur infliger un châtiment; ils ne ressortent que de la juridiction de leurs consuls ou de leurs ambassadeurs, et il en est qui malheureusement abusent de leurs prérogatives. Depuis que l'Orient vieilli a, dans le sentiment de sa faiblesse et dans ses désirs de régénération, courbé la tête sous l'ascendant de l'Europe, une foule d'aventuriers, forcés par quelque fausse spéculation ou par quelque autre raison plus grave de s'éloigner de leur pays, se sont jetés précipitamment sur cette route qui leur était ouverte avec un confiant abandon, et sont venus chercher en Orient un refuge contre leurs créanciers et un nouveau théâtre pour leur industrie. Hâtons-nous de dire qu'à côté de ces êtres funestes qui compromettent par leur conduite l'honneur de leur contrée, et qui sont pour les représentants de leur nation une occasion perpétuelle de pénibles embarras, il en est qui se sont fait une belle et honorable position. J'ai trouvé à Constantinople, autour de l'ambassade de France, des négociants, des fonctionnaires, des médecins, qui, par la dignité de leur caractère et par leur intelligence, contribuent puissamment à entretenir dans l'esprit des indigènes la sympathie et le respect que les peuples d'Orient ont toujours eu pour la France. Citer les noms de MM. Glavani, E. Boré, Cadalvène, Vérolot, Rouet, c'est rappeler, j'en suis sûr, un agréable souvenir à ceux de nos compatriotes qui ont séjourné à Constantinople. En tête de ces hommes qu'il m'a été si doux de connaître, je dois placer les pères lazaristes, ces humbles et tendres apôtres de l'Évangile qui accomplissent avec tant de

mansuétude, de patience et de dévouement leur pieuse mission. Nul intérêt mondain ne les a conduits sur la terre d'Orient, nulle ambitieuse rumeur ne résonne autour d'eux. On ne les rencontre que là où ils ont le bien à faire, on ne les reconnaît qu'à leurs œuvres. Instruire et consoler, voilà leur tâche. Quiconque a besoin de leur secours ou de leur enseignement, peut sans crainte s'adresser à eux; n'importe de quel pays il vient et quelle religion il professe. Leur religion leur dit de tendre la main à tous ceux qu'ils peuvent aider, d'éclairer l'ignorance, de soulager la misère et de compatir à toutes les douleurs humaines. Sur un des riants coteaux qui entourent la charmante baie de Bebek, ils ont un collége que, pour le programme des études, on peut mettre en parallèle avec nos colléges royaux. Les élèves y font dans l'espace de sept ans un cours complet de philologie, d'histoire, de géographie. Ils y apprennent le grec ancien en même temps que le grec moderne, le français, l'anglais, le turc et les éléments de géométrie, de physique, de chimie. Plusieurs d'entre eux doivent, dit-on, venir l'année prochaine à Paris se présenter à l'examen du baccalauréat. Nous espérons qu'ils y paraîtront avec honneur. L'école qui ne date que de quelques années renferme déjà cent jeunes gens de différente origine. On y voit des Arméniens, des Grecs, des Turcs, tous réunis sous une même discipline et recevant le même enseignement scientifique, littéraire et moral. Cultiver l'esprit et former le cœur de leurs élèves, voilà le but que se sont proposé les fondateurs de l'institution de Bebek; mais il est une limite rigoureuse qu'ils ne dépassent pas : « Dans une contrée, disent-ils, où les

croyances et les nationalités sont aussi multipliées, faire exclusivement acception de l'une d'elles, ce ne serait répondre ni aux besoins du pays ni à l'esprit de tolérance que commande la charité chrétienne. » Et fidèles à l'engagement qu'ils ont pris, ils laissent à chacun de leurs disciples le libre exercice de son culte.

Le prix de la pension est tel que les pères de famille, qui n'ont qu'une très-modeste fortune, peuvent, sans s'imposer une grande gêne, y envoyer leurs enfants. Quels précieux résultats ne doit-on pas attendre d'une institution si sagement établie et si habilement dirigée! Jamais on n'avait rien vu de semblable dans l'empire ottoman. Ce qu'on ne pouvait en aucune façon attendre des Turcs, ce que le protestantisme et les autres communautés chrétiennes avaient vainement tenté, soit avec l'or de la Russie, soit avec les riches souscriptions des sociétés bibliques, le catholicisme l'a fait avec une puissance de volonté et une religieuse ferveur qui suppléaient à l'exiguïté de ses ressources. Il a donné aux différents rites qui l'entourent l'exemple d'un principe d'éducation généreux, libéral, que nul autre n'a pu mettre en pratique avec une si grande distinction d'esprit et une si noble tolérance. Désormais on verra chaque année sortir de Bebek des hommes instruits, éclairés, qui pourront occuper une place honnête dans le commerce, ou servir comme drogmans, comme chanceliers dans les consulats, et qui, en poursuivant leur carrière, n'oublieront point qu'ils doivent leur utile savoir à des prêtres français.

L'école de Bebek est l'un des principaux établissements des lazaristes. Mais là ne s'est point bornée la

fécondité de leur zèle. Ils ont fondé des institutions du même genre à Smyrne, à Salonique, à Santorin, dans l'archipel de la Grèce, dans les montagnes du Liban, dans la Perse et la Mésopotamie, et sans cesse ils agrandissent le cercle de leurs œuvres. Ils ne possédaient, il y a dix ans, que deux petites écoles en Orient; ils y comptent aujourd'hui cinq pensionnats, douze écoles, et deux mille élèves. Partout où ils ont formé une maison d'instruction classique, ils ont aussitôt travaillé à y joindre une école élémentaire et un établissement de charité; car, pour eux, il ne s'agit point simplement d'offrir les bienfaits de la civilisation aux familles riches, c'est le peuple surtout qui les occupe, le pauvre peuple des raïas, avec sa servitude profonde, son ignorance et sa misère. A Constantinople, ils ont ouvert, pour les enfants du peuple, deux écoles, l'une de garçons, dirigée par les frères de la doctrine chrétienne; l'autre pour les filles, ce qui était une tentative beaucoup plus difficile. « L'éducation des femmes, dit M. Leleu, dans un de ses rapports annuels, l'éducation des femmes, même chez les populations franques de l'empire, était une chose complétement à créer. Un établissement public répugnait aux habitudes et aux mœurs de l'Orient. Pour tenter les premiers essais il fallait braver toutes sortes de répulsions, et il n'y avait qu'un succès complet qui pût justifier la témérité de l'entreprise. Ce succès, la Providence le réservait au zèle et à l'habileté des filles de la charité, et aujourd'hui, les écoles publiques pour les personnes du sexe, sont regardées, non-seulement comme un progrès, mais comme un besoin réel. »

Toute question d'argent a été, dans ces écoles, réduite à sa plus simple expression. Ceux-là seuls qui ont le moyen de payer, acquittent un modeste tribut; les autres sont reçus gratuitement. « Laissez venir à moi les petits enfants, » a dit le Christ, et les petits enfants viennent à ses apôtres du Levant, et à quelque condition qu'ils appartiennent, ne trouvent qu'un doux accueil et une douce sollicitude.

Grâce à ces charitables institutions, une partie de la jeune génération de Constantinople est déjà francisée. Vous entrez dans une maison où jamais les langues d'Europe n'avaient été introduites, et si vous n'avez pas eu la précaution de vous faire suivre de votre drogman, vous restez là, inquiet, confus, balbutiant des phrases décousues que personne ne comprend, lorsque tout à coup la porte s'ouvre, un petit garçon ou une petite fille arrive de l'école avec son livre sous le bras, s'approche de son père, puis, comprenant votre embarras, vous adresse la parole en français et traduit votre pensée. Un jour, je me trouvais égaré dans les rues de Smyrne; j'avais recueilli tous mes souvenirs philologiques pour demander aux passants mon chemin, tantôt en italien, tantôt en allemand, et, en désespoir de cause, j'en étais venu jusqu'à articuler, d'un air fort savant, ma question en suédois. Science inutile, peine perdue! Pas une de ces âmes d'Orient n'entendait mes chers idiomes septentrionaux, et je m'en allais, maudissant cette évidente barbarie et continuant à errer au hasard dans un labyrinthe de rues et de passages où nul être humain ne pouvait me mettre en main le fil d'Ariane, et où je courais grand risque d'errer encore longtemps. A

l'angle d'un bazar, j'aperçois un jeune homme si modestement vêtu, que je ne pouvais le considérer que comme un de ces ignorants turcs avec qui j'avais inutilement dépensé tant de paroles sonores. Cependant il y allait de mon repos, et je hasarde une nouvelle tentative. « *Dove è la francese strada?* » Le jeune homme s'arrête, me regarde en silence. Allons, me dis-je, en voilà encore un qui ne sait pas un mot d'italien. « *Wo ist der weg?...* — Monsieur parle-t-il français? murmure d'une voix timide ce charmant inconnu. — Dieu soit loué! m'écriai-je, voilà deux heures que je cherche le quartier franc et l'hôtel d'Orient. — Si monsieur veut me le permettre, je le conduirai moi-même, ce n'est pas loin d'ici. » J'accepte avec empressement, et nous nous dirigeons vers l'hôtel auquel, dans ma pérégrination, j'avais à peu près toujours tourné le dos. Chemin faisant, le jeune homme me montrait divers édifices qui méritaient d'être remarqués : ici un khan persan, là une église arménienne, plus loin une vieille tour qui datait encore du temps des croisés, et à chacune de ces indications il joignait quelques détails de mœurs ou d'histoire. Arrivé à ma demeure, il me fait un profond salut, et me demande d'un ton humble s'il peut encore m'être utile. Je le remercie de mon mieux et tire de ma bourse un *gazi*, salaire habituel d'un drogman. « Oh! monsieur, me dit-il, mon père a un bon atelier de menuiserie, moi j'ai été élevé à l'école des lazaristes, grâce au ciel, je n'ai besoin de rien, et je suis trop heureux d'avoir pu rendre service à un étranger. »

Les sœurs de charité, établies à Constantinople et à Smyrne par les lazaristes, ne se contentent point de

satisfaire aux devoirs de l'enseignement. Ces saintes filles ont établi à leur école de Galata, un hôpital, un dispensaire, une pharmacie excellente. Trois médecins viennent là chaque jour donner des consultations gratuites, et on y amène des malades de tous les côtés. Turcs et chrétiens y reçoivent également le secours dont ils ont besoin. La bienfaisance a vaincu les préjugés mahométans; et tel sectateur du Coran, qui autrefois se serait fait scrupule de ne pas souffrir en silence un accident douloureux avec l'inerte résignation de son fatalisme, invoque aujourd'hui les salutaires remèdes de Galata. Il en est qui sont arrivés là, de plusieurs lieues, portés sur des brancards. Deux sœurs sont, du matin au soir, occupées à panser les plaies de ceux qui sont entrés à l'hôpital; une autre va les visiter à domicile; une quatrième prépare les médicaments. Il y a des jours où l'on a compté jusqu'à cinq cents malades réclamant leurs soins. Dans le cours de l'année 1844, elles ont secouru plus de vingt mille pauvres, pansé ou visité plus de quarante mille malades, habillé cent cinquante petites filles indigentes. Elles ont, en outre, fourni des ornements et du linge à plusieurs églises de Grèce et d'Asie. Elles ont entretenu une demi-douzaine d'orphelins, et donné du linge et des vêtements à une partie des pauvres polonais, auxquels les lazaristes viennent d'ouvrir un refuge dans une ferme qu'ils ont établie sur la côte d'Asie.

« Si l'on demande, maintenant, dit M. Leleu, où elles puisent toutes ces ressources, je répondrai que c'est dans les trésors de la Providence. Les sœurs de Saint-Vincent de Paule ont, pour l'entretien de cha-

cune d'elles, un modeste traitement de quatre cents francs. On fournit à leur pharmacie pour mille francs de médicaments; le reste, elles le trouvent dans leurs économies, dans les revenus particuliers qu'elles touchent de leurs familles, et dans la charité publique qu'elles sont parvenues à intéresser à un degré bien consolant. »

J'ai visité, avec émotion, ce vénérable établissement, et, en observant les pieuses femmes qui le dirigent, j'ai été frappé de l'expression de sérénité et de contentement répandus sur leur visage. Elles reçoivent, dès cette vie, la récompense de leurs bonnes œuvres. Le bien qu'elles font réjouit leur cœur, et l'espoir d'en faire plus encore anime leur esprit, augmente leur courage. J'ai trouvé, dans la salle des malades, une de ces religieuses qui n'avait jamais reçu qu'une éducation fort élémentaire, et qui, en quelques mois, dans l'ardeur de sa charité, avait appris assez de grec, d'arabe et de turc pour comprendre ceux qui invoquaient son secours dans ces différentes langues.

Aussi, il faut voir de quelle considération sont entourées ces maisons catholiques, et avec quel respect on regarde passer dans les rues les lazaristes et les sœurs de Saint-Vincent de Paule. La France leur doit de la reconnaissance, car ils honorent et font bénir au loin le nom de la France. Nous devons les aider dans leur entreprise, car ils sont, sur le sol étranger, les fidèles représentants des idées de civilisation et de progrès de l'Europe, et ils n'ont, matériellement, que de faibles ressources. M. le duc de Montpensier, qui, dans son récent voyage en Orient a frappé tout

le monde par sa rare intelligence, par son tact exquis et par un sentiment élevé des vrais intérêts de la France, est allé voir la maison des lazaristes, et leur a donné de nobles témoignages de sympathie. M. de Salvandy, que l'on est sûr de trouver partout où il y a une belle idée à soutenir, et une généreuse action à faire, a envoyé une collection de livres aux écoles de Bebek, d'Antoura, où les professeurs ont tant de peine à se procurer les ouvrages dont ils ont besoin pour leurs études, et nous espérons qu'il ne s'en tiendra point à ce premier acte de libéralité. La langue française est, pour les lazaristes, la base de l'instruction qu'ils répandent en Orient, et leurs établissements ne peuvent être oubliés du ministre qui dirige avec un zèle si éclairé et une sollicitude si vigilante, l'Université de France.

Revenons aux autres classes de la population de Constantinople.

Les Juifs, comme nous l'avons dit, occupent un des quartiers les plus sales de cette ville, quoiqu'on n'y voie plus, comme au temps de Benjamin de Tudelle, tous les tanneurs répandre dans les rues les eaux infectes qui avaient servi à préparer leurs cuirs[1]. Les patriciens de la tribu font le métier de changeurs, de joailliers, ou exercent la profession de médecins, d'apothicaires, profession dont ils s'emparent avec une confiance et une ignorance qui rappellent quelques-unes des pages les plus comiques de Gil Blas.

[1] Magnumque sustinent odium coriariorum qui pelles preparant adeoque conspurcatam suam aquam in plateis ante illorum portas effundunt. *Itinerarium D. Benjaminis.* Leyde, 1633, p. 28.

Les plus pauvres sont ouvriers en soie, bateliers, pêcheurs et surtout fripiers. Le rabbin voyageur que nous venons de citer, signale dans son livre l'état d'oppression auquel ses coreligionnaires de Constantinople étaient soumis dans le XIIe siècle. « Il n'est permis, dit-il, à aucun Juif d'aller à cheval, si ce n'est à Salomon d'Égypte, le médecin du roi, dont les Juifs reçoivent de grands services et beaucoup de consolations dans leur captivité qui est fort rude. Les Grecs les ont en aversion sans avoir égard aux bons non plus qu'aux mauvais. »

Depuis cette époque lointaine, leur condition s'est peu améliorée; on ne leur interdit plus, il est vrai, le luxe du cheval, mais ils se l'interdisent eux-mêmes par avarice. C'est, de toutes les races étrangères qui les entourent, celle que les Turcs méprisent le plus, et comme en Pologne, par ses habitudes et par son extérieur, elle encourage elle-même ce mépris.

« On reconnaît aisément, dit M. Brayer[1], les Juifs dans les rues; habits sales et déchirés, petit kalpak, mauvaise calotte noire, bas troués, chaussure qui tient à peine aux pieds, activité continuelle, prononciation gutturale. Telles sont leurs marques distinctives. Leur nourriture se compose de viande de basse qualité, de légumes en grande partie. L'eau est leur unique boisson.

« Les femmes, élevées dans des maisons petites, humides, mal éclairées, sont généralement étiolées. Mariées de très-bonne heure, elles donnent le jour à des enfants chétifs, pâles, bouffis, rachitiques. L'é-

[1] *Neuf années à Constantinople,* t. 1, p. 400.

d'argent. En descendant de ces riches comptoirs de la finance, on les trouve répandus dans toutes les classes de la société et dans toutes les professions, depuis l'officine du pharmacien, la boutique de l'orfévre jusqu'à l'atelier du serrurier et la corporation des portefaix. Dans quelque position qu'ils soient, ils se font généralement estimer. Les Turcs leur abandonnent, avec une prédilection particulière, toutes les entreprises dont ils dédaignent de s'occuper, et les Arméniens justifient cette prédilection par leur conduite. Nul peuple n'est aussi placidement que celui-ci, soumis à l'empire du croissant. Subjugués par les Perses, par les Macédoniens, les Romains, les Mongols, puis enfin par Sélim; divisés aujourd'hui par la domination du sultan et celle du czar, il semble qu'ils aient à jamais renoncé à l'idée de reconstituer leur antique empire et de recouvrer leur vieille indépendance. On ne les voit point s'associer aux désirs inquiets des Grecs, ni s'émouvoir de l'agitation des Francs, ni gémir comme les Juifs sur les ruines de leur royauté. D'une nature douce, réfléchie, persévérante, ils poursuivent paisiblement, honnêtement, la carrière où ils sont entrés, et supportent avec une muette résignation les injustices, les cruautés de leur aveugle gouvernement [1]. Ce sont les quakers de l'O-

[1] « Les Arméniens, dit l'aimable auteur d'un savant ouvrage sur l'Asie, ont résolu de ne jamais être barbares. Le commerce est devenu leur moyen de puissance; c'est par lui qu'ils dominent encore les combattants farouches dont ils sont entourés. Les noms de leurs villes détruites constatent pour eux assez de gloire; et de paisibles vertus que cette gloire honore sont pratiquées maintenant sous son ombre immortelle, comme en pré-

rient. Les Turcs ne les considèrent point comme des étrangers, et il y a, entre leurs mœurs et celles des Turcs, plusieurs traits d'analogie qui naissent naturellement de leur origine orientale et que la différence de religion n'a pu faire disparaître. Comme les Turcs, ils portent d'amples vêtements et ont une attitude grave et réservée; leurs femmes ne sortent que voilées, et leurs mariages se célèbrent d'une façon étrange, comme ceux des Turcs. Souvent les futurs époux sont fiancés, dès leur bas âge, par un arrangement de famille, et à l'époque fixée d'avance par leurs parents, le prêtre les unit sans qu'ils se soient jamais vus. Nous empruntons au récit qu'un chapelain de l'ambassade anglaise, M. Walsh, a fait, d'une de ces cérémonies de mariage, quelques détails qui nous ont paru assez curieux.

« J'avais été invité aux noces d'une jeune fille appartenant à l'une des premières familles arméniennes de Péra, et qui n'avait jamais vu l'homme qu'elle allait épouser. Nous entrâmes chez elle à huit heures du soir; toute sa maison était éclairée et remplie d'une foule de personnes parmi lesquelles se trouvait le prêtre avec sa femme. On nous fit traverser plusieurs chambres, et l'on nous introduisit, enfin, dans une salle autour de laquelle s'étendait un long divan posé contre la muraille. Une quantité de femmes arméniennes réunies en différents groupes, étaient assises les jambes croisées sur ce divan, et au fond de la chambre on voyait une figure muette, immobile,

sence d'un tombeau révéré. » (*De l'Asie*, par Mme V. de Ch., t. III, p. 313.)

comme une statue dans une niche, et tellement converte d'ornements en or qu'on ne pouvait distinguer sa figure. C'était la fiancée. Des hommes, rangés au milieu de la salle, la regardaient en silence. Par égard pour nos habitudes européennes, on nous apporta des chaises, et nous nous assîmes près des hommes qui continuaient à contempler la jeune fiancée sans prononcer une parole. Un instant elle permit qu'on soulevât son voile, mais il retomba aussitôt, et je n'eus que le temps d'apercevoir un visage pensif, mélancolique qui formait un frappant contraste avec l'animation des femmes assises autour d'elle. Toutes portaient, sur le haut de la tête, des couronnes d'or et de diamants d'où s'échappaient à profusion de magnifiques tresses de cheveux. Leur physionomie était agréable, leurs manières modestes et pourtant affables. La fiancée seule était voilée.

« Deux de ces femmes se levèrent pour nous apporter des rafraîchissements : des verres de rosoglio et une espèce de sirop blanc que nous prenions avec des cuillers. Pendant ce temps, des musiciens, placés à l'un des angles de la chambre, jouaient de divers instruments et chantaient des chants de circonstance.

« On étendit ensuite, devant la fiancée, deux nattes ornées de broderies, sur lesquelles on apporta deux lourds flambeaux en argent surmontés de deux gros cierges, et au milieu de ces deux flambeaux un troisième cierge énorme, entouré d'une façon bizarre de rubans et de fils d'or. On l'attacha au dos d'une chaise, et on le plaça en face de la fiancée. C'était le cierge nuptial, symbole de la virginité de la jeune fille; il doit brûler jusqu'à ce qu'elle devienne femme, puis

alors on l'éteint; la famille le conserve précieusement, et le prêtre recueille la cendre de la mèche à laquelle on attribue des vertus particulières. Je ne m'attendais pas à voir ainsi allumer, pour un mariage chrétien, le flambeau de l'hyménée.

« Le prêtre s'avança alors pour accomplir une autre cérémonie. Près du cierge nuptial on plaça une petite table couverte d'une nappe blanche. Le prêtre, assisté d'un Arménien laïque, tira de son sein un crucifix et l'agita deux ou trois fois sur la table en murmurant une bénédiction. Puis il fit une autre prière et récita un psaume avec un assistant; après quoi la nappe fut enlevée, et l'on prit sur la table un châle dont on entoura solennellement la fiancée. Les Arméniens attachent une grande importance à cette cérémonie qu'ils appellent la bénédiction du châle.

« Après ce premier acte du mariage, nous prîmes congé de la société, et nous fûmes invités à revenir le lendemain, au moment où la jeune fille serait conduite à son fiancé qui, pendant ce temps, restait à Galata et ne pouvait s'approcher de la maison de sa nouvelle famille.

« Le lendemain, à trois heures, la jeune fille, vêtue comme la veille, couverte d'un long voile et enveloppée du châle bénit, monta dans une araba attelée de deux buffles, et s'assit sur un banc ciselé et doré. Dix ou douze femmes, parmi lesquelles je reconnus celle du prêtre, s'assirent autour d'elle de façon à la cacher à tous les regards. Le cierge nuptial fut placé sur les épaules d'un enfant qui marchait en avant, et le cortége se dirigea vers la maison du jeune homme, qui allait voir pour la première fois celle qu'il épousait.

« Malgré cette singulière façon de contracter une alliance, les mariages des Arméniens, ajoute M. Walsh, sont généralement heureux, ou tout au moins paisibles. Il est très-rare qu'ils soient troublés par une infidélité. Les hommes, avec leur esprit religieux, font de l'union conjugale un contrat solennel, et les femmes, naturellement douces, patientes et formées par l'éducation aux vertus domestiques, ne s'écartent point de leurs devoirs. »

Les Arméniens, qui n'admettent point le dogme du purgatoire, ont remplacé cette consolante croyance par une mystique superstition : ils sont persuadés qu'ils peuvent à toute heure, par la puissance du regret et de l'amour, entrer en communication avec les morts. Souvent on les voit, assis sur une tombe récente, la tête penchée, le visage recueilli, évoquer l'esprit de celui qu'ils ont aimé et pleuré, et s'entretenir avec lui comme s'il pouvait encore les entendre et leur répondre. Parfois tous les membres d'une famille se réunissent ainsi sur un cercueil avec le même souvenir et la même foi, puis, après cette tendre et mélancolique expansion de leur âme en deuil, s'en vont à quelque distance se réjouir des affections vivantes dont ils sont encore entourés, des biens qui leur restent, des beaux jours qu'ils peuvent passer ensemble.

Avec cette affectueuse commémoration des morts, ils prennent un soin particulier de leurs cimetières. Ne pouvant les ombrager par des cyprès dont les Turcs se sont exclusivement réservé l'emploi, ils y plantent une espèce de pin d'où découle une résine odorante, et sur chaque tombe ils font graver les at-

tributs de celui qui y est enseveli, les signes distinctifs de sa profession. S'il est mort de mort violente, on n'oublie pas de retracer cette catastrophe; s'il a été étranglé ou décapité par ordre du sultan, on le représentera sur son sépulcre avec le lacet au col ou la tête coupée. Ce que l'on cache tristement ailleurs comme un fait ignominieux, on le montre ici comme un témoignage de distinction. La plupart de ceux qui ont subi cette fatale sentence ne s'étaient rendus coupables d'aucun crime; ils étaient riches, et leur richesse a éveillé la cupidité du gouvernement. Ainsi, cette image de supplice gravée sur une tombe indique tout simplement que celui qui a été condamné à ce supplice était un homme riche et puissant. Peut-on faire une plus cruelle satire du gouvernement turc et de ses iniquités?

On compte à Constantinople et dans les villages voisins environ deux cent mille Arméniens dont dix mille professent le culte catholique. Les deux rites sont soumis à l'autorité administrative d'un patriarche nommé par le gouvernement turc, et chargé par lui de faire exécuter ses firmans et de maintenir l'ordre dans sa communauté. Mais ni les Arméniens unis, ni les Arméniens non unis ne peuvent avoir un grand respect pour ce chef de convention que le divan destitue, du reste, parfois sans autre raison qu'une raison de cupidité, uniquement pour jouir du droit d'investiture qu'il impose à son successeur. Les Arméniens catholiques ne peuvent reconnaître que le pouvoir spirituel de Rome, et les autres n'admettent formellement en matière de dogme que celui des quatre patriarcats primitifs d'Etchmiadzin, de Sis, de Canshabar et d'Achtamar.

A toutes leurs qualités, les Arméniens joignent l'amour de l'étude, et surtout de l'étude de leurs monuments nationaux. « Ils ont, dit Mme V. de C., conservé intacts les ouvrages traduits dans leur ancienne langue, et le nombre en est grand. La chronique d'Eusèbe n'existait plus entière; une version arménienne complète de cet ouvrage précieux a été trouvée ensevelie, ou plus justement embaumée au monastère arménien de Venise. Elle a été récemment mise au jour au sein même du monastère, et c'est de ses presses qu'elle est sortie. Littérateurs laborieux, les Arméniens n'ont jamais négligé l'expansion de leur langue savante. Ils entretiennent des imprimeries à Amsterdam, à Leipzig, à Venise; ils en ont à Livourne, en Pologne, en Russie, à Constantinople et à Smyrne. Ils en eurent à Julfa, faubourg arménien d'Ispahan; ils en ont à Madras, ils en ont dans le vaste pays qui fut autrefois leur empire, au monastère d'Etchmiadzin, ou autrement les trois églises, résidence de leur patriarche.

« L'histoire des grandes familles, qui ne sont pas toutes éteintes, est une des meilleures sources et un des plus beaux ornements de l'histoire d'Arménie. Celle des Orpélians nous a été donnée par un prince de leur maison, archevêque de Sivonie, vers la fin du XIIIe siècle. Ce morceau est écrit en vers, et je dois indiquer ici que le texte imprimé, avec la traduction que M. de Saint-Martin en a faite, est le premier en cette langue qui ait été publié parmi nous. C'est dans le Djanitzan que les Orpélians placent leur première origine; une race non moins célèbre, celle des Monsigoncans, y plaçait également la sienne. Moïse de Ko-

rène avait donné le titre d'amis de la vie et de la paix aux habitants de Djanitzan. On peut croire que c'était la Chine [1]. »

Les Grecs sont, à Constantinople, beaucoup moins nombreux que les Arméniens, et ils y font beaucoup plus de bruit et y occupent plus de place. L'étranger les trouve partout sur son chemin et partout animés du même esprit de spéculation et du même désir de gagner de l'argent. Depuis le palais du sultan jusqu'aux hôtels de Péra, ils ont à peu près accaparé tous les postes de drogmans. Ce sont des Grecs qui viennent attendre le voyageur à son arrivée, qui s'offrent à lui comme interprètes et comme domestiques de place, qui le conduisent dans les bazars, chez d'autres Grecs où il est reçu avec une politesse obséquieuse et rançonné impitoyablement.

« Je crains les Grecs et leurs présents, »

disait Laocoon ; et quiconque aura accepté dans la boutique d'un marchand grec le chibouk et la tasse de café qu'on lui présente avec tant d'empressement, se souviendra de ce passage de Virgile.

Græcia mendax, disait-on encore dans l'antiquité, et cet axiome n'a pas cessé d'être juste. Un écrivain qui, sous la forme légère du roman, a fait une sérieuse peinture de l'Orient, M. Hope, nous a, dans ses *Mémoires d'Anastase*, donné une image exacte de la nature des Grecs. « Vous vous trompez, Anastase, dit le prince Mavrogeni au jeune aventurier, vous vous trompez si vous croyez que les Grecs de Con-

[1] *De l'Asie*, t. III, p. 313.

stantinople diffèrent de ceux de Chio. Notre nation est partout la même, à Pétersbourg comme au Caire, et à l'époque actuelle comme il y a deux mille ans. L'aspect des Grecs peut varier dans ses nuances extérieures, selon les diverses situations où ils se trouvent. Mais le fond est le même qu'au siècle de Périclès. Dès les temps les plus reculés, la crédulité, la versatilité, la soif des distinctions ont été la base du caractère grec. Il en est encore de même aujourd'hui, et il en sera toujours ainsi. La différence que l'on remarque en eux n'existe qu'à la surface et ne vient point d'un changement radical dans leur esprit et dans leurs dispositions, mais d'une variation accidentelle dans les moyens qu'ils emploient pour satisfaire à leurs penchants. Les anciens Grecs déposaient de riches présents sur les autels de leurs dieux pour obtenir la victoire en temps de guerre et la suprématie en temps de paix. Les Grecs modernes portent un tribut au sanctuaire de leurs saints pour éloigner une fièvre ou pour gagner les bonnes grâces d'une femme. Les anciens Grecs étaient de fermes patriotes dans leur pays et de subtils courtiers en Perse; les Grecs modernes bravent les Turcs à Maïna et les adulent au Fanar. L'ancienne république des Grecs n'a-t-elle pas toujours été en proie aux cabales et aux factions comme chacune de leurs communautés modernes? Chaque Grec de notre temps n'a-t-il pas, comme ses aïeux, le même désir de domination, la même habileté à évincer, par toutes sortes de moyens, bons ou mauvais, ses compétiteurs? Les Turcs de nos jours n'ont-ils pas, comme les Romains d'autrefois, le même sentiment d'ingénuité et le même mépris pour le

caractère de leurs sujets grecs? Pensez-vous que les Grecs du Fanar soient inférieurs aux Grecs du Pirée pour la vivacité de conception, l'affluence de la parole et le penchant à la discussion, aux arguties, au sophisme? Croyez-moi : la différence qui existe entre les Grecs actuels et ceux des anciens temps ne provient que de leur parfaite ressemblance, c'est-à-dire de cette souplesse de caractère, de cette malléabilité d'esprit avec laquelle ils acceptent facilement chaque nouvelle empreinte et se soumettent à chaque impulsion. Quand le patriotisme, l'esprit public, les arts, la science, la littérature, la guerre conduisaient à la fortune et aux distinctions, les Grecs étaient au premier rang des patriotes, des héros, des peintres, des poëtes et des philosophes. Maintenant qu'on n'arrive à la grandeur que par la ruse, les subtilités, l'adulation et l'intrigue, les Grecs sont ce que vous voyez. »

Les Grecs ne sont plus appelés à exercer les hautes fonctions qu'ils avaient en quelque sorte monopolisées à leur profit, au siècle dernier; ils ne s'en vont plus, avec le titre d'altesse, gouverner, exploiter la Valachie et la Moldavie; mais en perdant l'espoir de jamais régir ces deux principautés, il n'ont pas perdu l'habile intrigue qui jadis les conduisait à cette souveraineté. Tout en flattant et en servant la domination musulmane, ils sont ses ennemis et ses ennemis les plus dangereux. Ils se réjouissent de sa décadence et ne demandent qu'à hâter sa chute, non point par le désir de reconstruire sur ses ruines le pouvoir de leurs ancêtres, l'antique empire de Constantin; non, ils ne veulent que changer de maîtres; ils ont les regards tournés vers la Russie, ils aspirent à la voir

régner sur le Bosphore, et lorsqu'ils peuvent parler sans crainte, ils ne cachent ni leurs vœux ni leur sympathie. « Ah! me disait l'un d'eux, avec un accent de douleur, sans la France et sans l'Angleterre, le gouvernement turc serait anéanti, et le czar trônerait dans le palais des sultans. » Un autre, en me montrant l'innombrable quantité de tombes entassées dans l'immense cimetière des Turcs, s'écria tout à coup, avec une expression de joie sauvage: «Si les Russes étaient ici, quels remparts, quelle magnifique forteresse ils pourraient construire avec ces pierres sépulcrales! »

Le gouvernement russe n'a rien négligé pour éveiller et conserver cette sympathie des Grecs. Sous le voile de l'intérêt religieux, il a largement tissé la trame de ses intérêts politiques; partout où il y a des Grecs, il se déclare leur patron, il les appelle à lui, il étend sur eux son sceptre impérial. Que voulez-vous? ce sont ses coreligionnaires, ses frères exilés au sein d'une nation étrangère, d'une communauté hostile. Ne faut-il pas qu'il ait pitié d'eux, lui qui partage leur croyance, qui professe leur culte, lui qui, avec son saint synode, est le premier représentant de l'orthodoxie? et c'est parce qu'il a pitié d'eux, qu'il les cherche avec tant de sollicitude, qu'il prête l'oreille à leurs plaintes, se place, comme un protecteur dévoué, entre eux et le pouvoir auquel ils sont assujettis, et leur donne, selon leurs besoins ou leur fantaisie, de l'or ou des rubans. Si cette conquête des Grecs a mis en campagne une foule de diplomates plus ou moins avoués et fait quelques brèches dans les finances du czar, le czar peut du moins se dire qu'il n'a pas inutilement employé son temps et son argent. Depuis les

frontières de la Hongrie jusqu'à Jérusalem, il s'est créé une armée d'auxiliaires, échelonnée sur les deux rives du Danube, sur la côte de Syrie, qui travaillent en secret pour lui, et qui n'attendent que le mot d'ordre pour agir ouvertement. L'Autriche, qui l'a bonnement laissée faire, se repentira un jour de son aveugle condescendance; quant aux Turcs, ils savent déjà fort bien à quoi s'en tenir, et leur impuissante inertie les empêche seule de se défendre contre un système de machinations dont ils n'ignorent point la perfide pensée et dont ils pressentent le résultat.

Les Turcs ont été si souvent et si nettement décrits que je n'ose essayer d'entrer encore dans l'analyse de leurs mœurs et la peinture de leur caractère. Tout ce qui a été dit de vrai sur eux par d'Ohsson, Hobhouse, Thornton, Pertusier, Pouqueville, est encore vrai ou peu s'en faut. Les peuples de l'Orient n'ont point cette mobilité d'esprit qui souvent domine en nous la réflexion, qui nous entraîne de rêve en rêve, de désir en désir, qui sans cesse modifie nos passions, donne un autre cours à nos penchants et bouleverse nos habitudes; rien n'est si stable et si difficile à réformer que l'Orient. Après toutes les guerres qu'il a engagées ou soutenues, tous les fléaux qui l'ont frappé, tous les désastres qui ont ravagé son sol et décimé ses populations; après la longue et déplorable action d'un gouvernement aveugle et cruel, l'Orient, lacéré, appauvri, mutilé, nous apparaît encore dans son grave silence et sa majestueuse attitude, comme un de ces monuments antiques qui, sur leur face de granit, conservent, pour l'instruction des générations nouvelles, l'image indélébile des anciens temps. Il a fallu à Mahmoud une

volonté de fer et vingt-cinq années de règne pour opérer dans son empire quelques changements qui lui ont fait donner le nom de réformateur. Et quels changements! Si on essaye de les approfondir, on s'aperçoit qu'ils atteignent à peine l'épiderme de la société turque; la plupart sont restés à l'état de projet; d'autres ont été consignés dans des ordonnances qui n'ont point été exécutées, ou qui n'ont point atteint le cœur de la nation. Ce qu'il y a de plus net dans le résultat de ses courageuses tentatives, c'est la réforme introduite dans la tenue des troupes; et l'idée qu'il a le plus complétement réalisée, n'est pas la meilleure qu'il ait eue. Les soldats turcs, pour être assujettis à la discipline européenne, n'en sont pas plus forts, comme on a pu le voir à la bataille de Nézib et de Konieh, et le vêtement qu'on leur a imposé leur donne l'aspect le plus gauche et le plus disgracieux. L'habitude de se tenir assis sur leurs jambes et de passer des heures entières immobiles, le corps plié sur leurs genoux, donne aux Turcs une double difformité que dérobait leur ample caftan, et que le pantalon étroit et la veste ronde découvrent. Avec cet uniforme étranger les soldats turcs paraissent bossus et cagneux. «Il est difficile, dit M. le maréchal de Raguse, de voir quelque chose de moins beau et de moins bon; ce ne sont pas des troupes, c'est une réunion d'hommes qui a pour caractère général de physionomie l'air misérable et humilié; on voit qu'ils ont le sentiment de leur faiblesse, presque tous semblent avoir de la bonne volonté, mais une sorte de honte de leur métier, et, depuis le soldat jusqu'au colonel, personne ne sait rien de ce qu'il a à faire; puis les hommes sont petits

et chétifs, beaucoup sont trop jeunes, et on se demande ce qu'est devenue cette race turque si grande, si belle, si fière et si majestueuse : on n'en trouve pas trace dans les troupes actuelles. »

Maintenant la diplomatie européenne prétend continuer l'œuvre de réforme et de régénération entreprise par Mahmoud. Elle s'est fait à cet égard un thème de convention qu'elle étale publiquement avec une gravité fort imposante. Elle tient en réserve pour convaincre les incrédules une série de notes libérales, de firmans philanthropiques, que ses agents, nouveaux augures, élaborent vraiment sans rire. A chaque pompeuse ordonnance émanée du divan, sous l'influence de cette habile diplomatie, on jette un cri de triomphe, on proclame à haute voix les grandes choses qui vont s'opérer. Désormais la Turquie entre de pied ferme dans le système légal. C'en est fait de ses affreuses coutumes d'exaction et de cruauté, du pouvoir arbitraire de ses vizirs, de la vénalité de ses gouverneurs. Le sultan le veut, une nouvelle ère va s'ouvrir. Chaque chancelier d'ambassade en est convaincu, et *le Moniteur* de Constantinople l'affirme. Seulement, tandis qu'on se livre d'un air très-assuré à cette joie officielle, on apprend qu'en dépit de tant de belles injonctions, les pachas continuent tranquillement à piller, rançonner, bâtonner les habitants de leurs districts, et que Chekib Effendi, investi d'une mission pacifique, ravage comme une bête fauve les montagnes du Liban et les demeures des Maronites.

Tels étaient les Turcs, il y a des siècles, et tels ils sont encore à présent. Même mollesse de tempérament et même effervescence, quand leurs passions

sont excitées. Singulier mélange de force et d'indolence, de pratiques charitables et de férocité, de résignation passive et d'ardeur fanatique, de sentiments religieux et d'immoralité; même respect profond pour les préceptes du Coran. C'est le Coran qui règle leur conduite et fixe leurs devoirs; c'est le Coran qui leur enseigne la lâche inertie du fatalisme; c'est le Coran qui les tient éloignés du contact des autres peuples, en leur prescrivant d'éviter les infidèles[1]; c'est le Coran qui fait de la femme un être inférieur qui l'asservit comme un esclave à la volonté de l'homme et autorise le dégradant usage de la polygamie[2]. Le Coran est à la fois la loi civile et religieuse des Turcs, leur théologie et leur code; il entre dans tous les détails de l'existence morale et physique, indique l'ordre des prières, des jeûnes, des pèlerinages à la Mecque, des ablutions, détermine la forme des contrats, l'ordre des héritages et descend même jusqu'à la prescrip-

[1] « O croyants! ne formez de liaisons intimes qu'entre vous. Les infidèles ne manqueraient pas de vous corrompre; ils désirent votre perte; la haine perce dans leurs paroles, mais ce que leurs cœurs recèlent est encore pire. » (Ch. III, v. 114.)

[2] « Les hommes sont supérieurs aux femmes à cause des qualités par lesquelles Dieu a élevé ceux-là au-dessus de celles-ci, parce que les hommes emploient leurs biens pour doter les femmes. » (Ch. IV, v. 38.)

En fait de polygamie, Mahomet s'était attribué à lui-même un privilége particulier. « O prophète! il t'est permis d'épouser les femmes que tu aurais dotées, les captives que Dieu a fait tomber entre tes mains, les filles de tes oncles et de tes tantes maternels et paternels qui ont pris la fuite avec toi, et toute femme fidèle qui aura donné son âme au prophète, si le prophète veut l'épouser! C'est une prérogative que nous t'accordons sur les autres croyants. » (Ch. XXXIII, v. 49.)

tion des formalités de politesse [1]. C'est le livre dont les ulémas sont chargés de maintenir les maximes religieuses, où les cadis cherchent leur arrêt judiciaire, et dont on se sert même pour guérir les maladies [2], le livre qui est la base première et souvent unique de l'instruction du peuple, que les savants commentent et que chacun doit connaître; le livre qui, avec ses nombreux appendices, remplit les rayons des bibliothèques. « La bibliothèque du sultan, dit M. Blanqui, occupe moins de place que la mienne, et se compose de quelques vieilles armoires à grillages de cuivre, où les vers et la poussière dévorent des rouleaux de papiers et de parchemins liés avec de vieux rubans, et deux ou trois mille volumes reliés en basane, avec des fermoirs en argent comme nos livres de prières. On ne m'a pas permis d'en ouvrir un seul; mais j'ai appris qu'ils étaient tous en langue turque et relatifs à la religion, ou aux affaires privées du sultan [3]. »

Aux principes de religion, de morale et d'hygiène

[1] « Quand vous entrez dans une maison, saluez-vous réciproquement, en vous souhaitant, de par Dieu, une bonne et heureuse santé. » (Ch. XXIV, v. 289.)

« Si quelqu'un vous salue, rendez-lui le salut plus honnête encore, ou au moins rendez-lui le salut. » (Ch. IV, v. 88.)

[2] « En Turquie, pour guérir les maladies, on emploie souvent encore le *nusha,* petit morceau de papier sur lequel un derviche ou un iman a écrit un verset du Coran et le nom de la personne malade et que l'on suspend au col de celle-ci. Telle est la confiance des musulmans dans cette espèce d'amulette que, quoique leur attente soit souvent trompée, ils continuent d'y croire et de la rechercher. » (Brayer, *Neuf années à Constantinople,* t. I, p. 353.)

[3] *Voyage en Bulgarie,* p. 318.

qui leur sont enseignés par le Coran, les Turcs joignent une quantité de superstitions, enfantées en partie par l'interprétation puérile des versets du prophète, en partie par leur ignorance, leur tempérament, et qui se manifestent par des terreurs ridicules ou des institutions absurdes. Y a-t-il, dans les contrées du monde connu, si ce n'est parmi les fakirs de l'Inde, une institution plus absurde que celle des derviches hurleurs qui croient rendre hommage à la Divinité en poussant des cris sauvages, ou des derviches tourneurs, qui, pour imiter la rotation des astres, tournent sur eux-mêmes comme des toupies? C'est pourtant un de ces derviches, qui, le jour où le sultan monte sur le trône, a le glorieux privilége de lui ceindre le sabre.

Les Turcs croient, comme les Napolitains, *au mauvais œil*, et comme les Lapons à l'action funeste que l'on peut avoir sur un être qui nous est cher, en lui jetant un sort. Si vous adressez à une femme turque un compliment sur la beauté de son enfant, sans ajouter aussitôt le mot religieux qui préserve de toute embûche : *Mashallad* (au nom de Dieu), et si plus tard il arrive quelque malheur à cet enfant, on sera convaincu qu'il est la victime du mauvais œil[1]. Pour se préserver du mauvais œil, les Turcs placent divers ornements sur la proue de leurs caïques, sur le bonnet de leurs enfants, sur le col de leurs chevaux et la cage de leurs oiseaux. L'un des meilleurs préservatifs contre cette magique influence est une gousse d'ail. Dans chaque habitation il y a quelques gousses d'ail

[1] *The City of the Sultan*, by miss Pardoe, t. I, p. 210.

suspendues par une corde d'un côté et de l'autre, et lorsqu'une femme vient d'accoucher, on lui envoie dans un bouquet de fleurs un morceau de cette plante pour la préserver elle et son enfant de tout péril.

L'œil bleu, ce charmant œil bleu qui inspire aux poëtes de l'Occident tant de douces et mélancoliques élégies, est surtout redouté des Turcs, et ce qui est assez singulier, c'est qu'on ne garantit les animaux de cet œil terrible qu'en leur mettant au cou des colliers bleus. « J'ai été, dit miss Pardoe, qui trouve par là l'occasion de nous apprendre de quelle couleur sont ses yeux, j'ai été un jour l'objet d'une scène fort plaisante : la voiture d'une de mes amies s'avançait de mon côté, le cheval qui la conduisait s'arrêta tout à coup, et le cocher se retournant vers sa maîtresse, puis me montrant du doigt, s'écria avec colère : « Vous voyez, le cheval est ensorcelé, cette dame à des yeux bleus. »

C'est pour mettre le sultan à l'abri de ces yeux funestes qu'on avait imaginé de l'entourer, quand il se rendait à la mosquée, de pages portant sur leur tête de larges et hauts panaches qui le dérobaient à tous les regards. Le sultan Mahmoud, qui dans le cours de son règne a bravé tant de préjugés populaires, est resté sous le joug de celui-ci et a publié un firman qui défendait aux femmes de le regarder fixement lorsqu'il passait dans les rues. Pour mieux assurer l'exécution de cette ordonnance, on y intéressait les frères et les maris; car, en cas d'infraction, c'étaient eux qui devaient être bâtonnés.

Les Turcs croient aussi comme les Romains aux mauvais présages, aux heures funestes, et ont comme

les Russes plusieurs jours de la semaine marqués d'un signe fâcheux. Le savant M. de Hammer a publié un de leurs calendriers qui est un étrange assemblage de traditions historiques et d'idées fabuleuses. Le voici avec ses détails curieux :

Samedi. Jour malheureux pour le prophète. Six des plus grands hommes furent en ce jour vaincus par leurs ennemis : Joseph, Ssalih, Noé, Jésus, Moïse, Mahomet. Jour de repos, fête des Juifs.

Dimanche. Jour favorable pour la culture et pour commencer une construction, pour travailler au jardin et planter des arbres; car, ce jour-là, a commencé la création du monde. Fête des chrétiens.

Lundi. Jour de commerce et de voyage. C'est ce jour-là que Jethro entreprit son excursion; que Gabriel descendit du paradis pour apporter à Abraham et aux prophètes les livres de la révélation divine; que Mahomet alla de la Mecque à Médine; c'est ce jour-là qu'il vint au monde; qu'Abraham posa la première pierre de la Kaaba; que Moïse monta sur le Sinaï et Hénoch au ciel. Se couper les ongles ce jour-là, c'est augmenter son jugement, et ceux qui se livrent à la culture des sciences apprendront en entier le Coran, et se distingueront entre tous les autres, s'ils emploient surtout ce jour-là à leurs études.

Mardi. Jour de sang [1] où le peuple d'Israël tue le veau dans le désert; où Abel fut massacré par Caïn; où Georges et Zacharie furent martyrisés. Il est bon de choisir ce jour pour se faire saigner, mais non pas pour rogner ses ongles, car, alors, on court risque de se couper les doigts.

[1] Je supprime un passage que je n'ose traduire.

Mercredi. Le plus malheureux jour de la semaine, le jour où périrent Andoch le géant qui, dans le déluge, n'avait de l'eau que jusqu'aux genoux, Pharaon, Nemrod, Loth, etc. Ce qu'on a de mieux à faire, ce jour-là, c'est de se baigner.

Jeudi. Mahomet disait que ce jour était propice aux affaires et aux prières. En ce jour-là, le prophète conquit la Mecque; Moïse se rendit en Égypte; Joseph vit ses frères prosternés devant son trône; Jacob retrouva Benjamin; l'échanson, enfermé avec Joseph, sortit de sa prison; Abraham donna Agar à Sara. Tout est bon à entreprendre ce jour-là.

Vendredi. Jour de plaisir et de mariage. Adam, ce jour-là, se marie avec Ève, Salomon avec Balkis, Joseph avec Suleika, Moïse avec Sisora, Mahomet avec Chadische et Aische, Ali avec Fatime, et ce même jour Adam entra plein de joie dans le paradis.

Bien que Mahomet ait essayé dans plusieurs passages de son livre de prémunir les croyants contre toute idée de maléfice, de magie, il ne s'était pas affranchi lui-même de ces craintes du vulgaire, car il s'écrie à la fin du Coran : « Je cherche un abri auprès de Dieu dès l'aube du jour contre le malheur de la nuit ténébreuse quand elle nous surprend, contre la méchanceté des sorciers qui soufflent sur les nœuds[1]. »

Depuis Mahomet je suis bien convaincu que rien n'a été changé dans la superstitieuse croyance du peuple turc, ni dans ses pratiques de religion ni dans aucun des traits essentiels de son caractère. Ce qui

[1] Allusions aux sorcelleries des femmes juives, ch. CXIII. Traduction et note de M. Kasimirski.

est changé en Turquie, c'est l'empire même des successeurs du prophète. C'est cet empire si hardi, si redoutable autrefois et aujourd'hui si faible et si vacillant, si cruel ou si dédaigneux jadis envers les infidèles, et aujourd'hui forcé de rechercher l'appui des infidèles. C'est cet empire qui, du camp de l'aventureux Ertogh Bul, d'un petit territoire de la Bithynie, étendit en Europe, en Asie, en Afrique, son immense réseau de conquêtes, et qui aujourd'hui voit tomber l'un après l'autre les fleurons de sa couronne, comme cet empire de Constantin, qu'il lacéra lui-même impitoyablement et dont il enleva les dernières dépouilles. Que n'a-t-il pas perdu depuis vingt ans? Ici, les provinces du Danube, qui ne lui appartiennent plus que de nom; là, l'Égypte et la Grèce. C'est encore, il est vrai, l'un des plus vastes empires qui existent et l'un des plus beaux par sa situation, par les richesses naturelles de son sol. Mais comment est-il régi, et à qui appartient-il? Personne n'ignore que les Turcs n'ont jamais su administrer une seule des principautés qu'ils soumettaient à leur pouvoir. Vaincre et conquérir, voilà quel était leur but au temps de leur grandeur. Une fois la conquête faite, au lieu de chercher à la fixer en s'occupant de son bien-être, ou en se l'assimilant peu à peu par une communauté d'institutions et d'intérêt, ils la livraient comme une proie matérielle à quelque avide pacha, à charge par lui d'en tirer un nouveau revenu pour les trésors du sultan, et de nouveaux tributs pour ses conseillers. Pour satisfaire à la rapacité de ceux qui le patronaient aujourd'hui et qui demain pouvaient l'anéantir, pour s'enrichir aussi quelque peu, lui qui était tenu, coûte

que coûte, d'enrichir les autres, il fallait qu'il pressurât jusqu'à l'écorce la province soumise à son autorité absolue : terres et sujets, récolte agricole et travail industriel. Ceux qui ont visité quelques parties au moins de la Turquie, qui ont observé de leurs propres yeux ses champs incultes, ses populations misérables, qui ont assisté aux séances judiciaires d'un cadi, et vu pâlir, à l'aspect d'un soldat, la famille du raïa, peuvent seuls apprécier la désolante erreur d'un pareil système d'administration. Que de districts sur lesquels le ciel répand à flots sa lumière chaleureuse, ses rosées bienfaisantes, qui n'attendent qu'une légère culture pour produire d'abondantes moissons, et qui restent incultes et abandonnées par la crainte qu'éprouvent leurs habitants d'éveiller, à la moindre apparence de prospérité, l'ignoble concupiscence d'un maître insatiable! Que de peuplades qui, après de longues années d'épreuves et de souffrances, ont délaissé leur sol natal, leurs cabanes et la tombe de leurs pères, pour échapper aux rudes exactions, aux inflexibles rigueurs d'un pacha, et s'en aller ailleurs chercher un autre tyran plus habile ou moins inhumain [1]. Que sont devenues ces belles et poétiques îles

[1] « En décembre 1838, dit M. Boué, toute la population de Melenik s'était décidée à quitter ses foyers et avait emmené avec elle son archevêque Denis, parce que le bey turc Moustapha voulait lui imposer un haratch double. Cet homme, qui les régissait depuis quarante ans et qui était né dans le pays, n'avait cessé de les vexer et de les opprimer jusqu'au moment où, n'ayant voulu prêter l'oreille à aucun accommodement, il a vu ses subordonnés s'éloigner de son territoire, sans qu'il ait pu les arrêter. Les fugitifs étaient à une journée de Melenik, quand

de Rhodes, de Chio, de Samos, ces jardins enchantés de Chypre, et ces fertiles campagnes de la terre promise? Partout le deuil, la terreur panique, les larmes de l'indigence et l'aspect du désert.

« Dans le district de Merdin, en Mésopotamie, dit M. Walpole, on comptait autrefois seize cents villages, on n'y en trouve plus à présent que cinq cents. Chypre renfermait, avant la conquête des Turcs, plus de mille villages. Deux insurrections, et la mortalité de 1624, en ont, dans l'espace de cinquante années, réduit le nombre à sept cents. Une partie du pachalik d'Alep possédait trois cents villages, elle n'en a pas le tiers aujourd'hui. L'histoire des califes mentionne plusieurs grandes villes dont il existe à peine quelques traces. Les contrées situées entre le Tigre et l'Euphrate, et si peuplées jadis, ne présentent à présent que l'apparence d'un désert. »

De quelque côté que l'on se tourne pour faire ces recherches de statistique, c'est à peu près le même résultat, et quand on songe que ces populations fatiguées, irritées par le cruel despotisme des Turcs, sont en outre radicalement séparées d'eux par leur origine nationale, leur langue, leur religion; peut-on croire, peut-on admettre, même un instant, qu'elles ne saisissent pas avec ardeur, et n'essayent pas de faire naître l'occasion d'échapper à la domination qui les accable? Autant vaudrait dire que la brebis refusera d'échapper à la dent du loup, et la colombe à la serre du vautour. Les Turcs n'ont jamais pris à tâche d'in-

le bey, s'étant ravisé, offrit à l'archevêque pour lui ramener ses ouailles un présent de 100,000 piastres que le prélat refusa. » *La Turquie d'Europe*, t. III, p. 244.

spirer à leurs sujets la moindre affection, et ne se sont jamais inquiétés de leurs souffrances et de leur misère. Tant que le joug qu'ils imposaient aux peuples vaincus a été fort et puissant, les pauvres peuples ont dû courber la tête et le supporter en silence. Du moment où ce joug est ébranlé, disloqué, ceux qui l'ont subi avec tant de peine se hâteront de le renverser. Cela me semble aussi net, aussi irrécusable qu'une solution mathématique. Or, les Turcs sont en minorité dans l'immense espace qu'ils occupent. De toutes parts ils se trouvent entourés, cernés par ces populations qu'ils ont si rudement traitées et qui n'ont qu'à se lever pour les anéantir. S'ils règnent encore, c'est par l'appui de l'Europe. Que l'Europe les abandonne, et l'on verra leur empire tomber en lambeaux comme ces momies séculaires dont on délie les bandelettes.

Le gouvernement turc le sait, et il a les yeux constamment fixés vers l'Europe; il recherche son secours, il soudoie des journaux pour se faire louer et pour gagner l'approbation des gouvernements étrangers.

Le peuple turc a aussi le sentiment de sa décadence et de sa chute. Il croit à une prophétie qui lui annonce qu'un jour sa vieille ville de Stamboul sera subjuguée par une race blonde. Jadis il eût avec colère, le sabre à la main et le pistolet à la ceinture, repoussé loin de lui la pensée d'une telle perspective. Maintenant il l'accepte avec une morne résignation, et, pour sauver au moins ses ossements de la profanation qui menace la capitale de l'empire, il cherche avec une naïve candeur une sépulture sur l'autre

rive du Bosphore, dans le cimetière de Scutari. J'ai vu, dans les fêtes du bairam, ce peuple rassemblé sur le passage du sultan, le jour où cet empereur des empereurs se rendait en grande pompe à la mosquée, et je n'ai rapporté de ce spectacle solennel qu'une triste impression de plus. De chaque côté de l'Atmeïdan, la foule se tenait muette, immobile, contemplant sans s'émouvoir le splendide entourage de son souverain. Son regard était terne, son cœur était froid; et le cortége impérial défilait dans les rues, le chef des eunuques noirs en tête. C'était le personnage à qui l'on rendait le plus d'honneurs; puis venait une légion d'icoglans, de fonctionnaires, de généraux chargés de broderies en or, puis le sultan, monté sur un cheval arabe dont le harnais était couvert d'émeraudes et de rubis, et toute cette brillante cohorte avait une apparence si morne et si ennuyée, et le sultan semblait si pâle et si fatigué, et ce silence qui l'environnait était si lugubre! On eût dit la mort, la mort qui, dans les tableaux de Holbein, vient chercher les souverains avec un manteau de velours et une couronne de diamants.

Quant aux diplomates étrangers qui affectent de parler de l'avenir des contrées musulmanes, et qui proclament leur régénération, croient-ils à cette prétendue régénération? En vérité, je ne puis le penser, et il me paraît que j'outragerais leur intelligence si je leur attribuais cette crédulité. Leur mission est de maintenir, autant que possible, dans l'empire turc, si ce n'est la vie, au moins l'apparence de la vie, et il faut leur rendre cette justice, qu'ils ne négligent rien pour accomplir, autant que possible, leur difficile

mandat. Il est à regretter seulement que, dans les efforts qu'ils font pour maintenir sur pied cet empire débile, ils trahissent souvent sa faiblesse. Chacun sait qu'à présent le gouvernement de la Turquie n'est plus dans le divan des vizirs et du mufti. Le vrai divan qui la domine est dans la diplomatie étrangère; la Turquie est tombée sous la tutelle des ambassades européennes. Mais jamais enfant mineur assujetti à un conseil de famille, jamais négociant en faillite livré à un syndicat, jamais malade abandonné entre les mains du médecin n'a été tiraillé comme la Turquie l'est à présent par les magnanimes puissances qui prétendent ranimer ses muscles engourdis et infiltrer dans ses veines une nouvelle séve. Il y a là cinq envoyés extraordinaires (je ne parle pas des petits) que, dans toute question importante, on est à peu près certain de trouver constamment dans le plus manifeste désaccord. Ce que la France demande, la Russie le rejette; et ce qui plaît à l'Angleterre mécontente l'Autriche. Le pauvre gouvernement turc a fort à faire pour ménager tant de volontés diverses et répondre à tant d'exigences. A peine a-t-il accordé quelque concession d'un côté que voici venir un autre ambassadeur qui, à son tour, en veut une d'un genre tout opposé, de telle sorte que souvent l'œuvre de la veille est anéantie par les prétentions du lendemain.

Dernièrement, enfin, le jeune empereur a pris une très-sage et très-louable mesure en plaçant Reschid-Pacha à la tête des affaires. Nul homme n'est plus que lui en état de corriger et d'améliorer la mauvaise administration de son pays. Les Turcs rendent hommage à son intelligence, à sa capacité. De plus il jouit

d'une réputation rare, si ce n'est unique, parmi les hauts fonctionnaires de l'empire, d'une réputation d'homme probe et consciencieux, et c'est là, le dirai-je? ce qui me fait douter de la durée de son pouvoir. Dans une contrée où les principaux emplois sont la proie de l'intrigue et le prix de la corruption, ceux qui, jusqu'à présent, vivaient si paisiblement dans la sphère de leur ignorance et de leur vénalité, toléreront-ils le dangereux voisinage d'une expérience éclairée et d'une vertu intègre? je n'ose l'espérer. J'ai peur que Reschid-Pacha ne soit forcé, ce qu'à Dieu ne plaise, ou de se laisser aller, comme les autres, à la corruption, ou de renoncer à ses fonctions. Après lui, la Turquie retombera plus péniblement que jamais dans son état de langueur et d'agonie. Il est vrai que cet état peut durer encore longtemps, car il faut qu'il dure jusqu'à ce que les puissances occidentales soient d'accord sur le partage des principautés musulmanes, et tant qu'il restera un point en litige, l'empire turc, souffrant, râlant, agonisant, sera tenu de subsister.



CHAPITRE III.

Départ de Constantinople. — Les bateaux-poste. — La mer de Marmara. — L'Hellespont. — Abydos. — Lesbos. — Smyrne. — Le mont Pagus. — Enfance d'Homère. — Les rues de Smyrne. — Mouvement commercial.

A MON AMI MICHEL CHEVALIER.

Depuis que, par l'établissement des chemins de fer et des bateaux à vapeur, la plupart des traversées, naguère encore si longues et si pénibles, sont devenues si rapides et si faciles, les récits des voyageurs perdent de plus en plus leur caractère épique. Ce qui était autrefois une aventureuse odyssée, ce qui exigeait du courage et de la résolution, n'est plus à présent qu'une rapide promenade dont on peut, à un jour près, calculer la durée, qu'une femme délicate entreprend sans crainte, et qu'un touriste achève aisément entre le solstice d'été et le solstice d'hiver. La poésie des distances a disparu, et c'en est fait, comme l'a spirituellement dit M. Alphonse Karr, de ces imposants prétérits : *Nous partîmes, nous cinglâmes, nous arrivâmes*, qu'on étalait jadis dans son livre avec un

certain orgueil. Adieu les vagues prestiges dont on était paré au retour des régions lointaines. Il n'y a plus de régions lointaines. Vous vous en allez passer quelques mois à la campagne. Vous rentrez à Paris au temps où les gens du monde y reviennent comme des nuées d'oiseaux nomades; vous retrouvez dans les mêmes salons les mêmes gens que vous y aviez laissés à l'époque de la migration printanière, et pendant le peu de temps que vous les avez quittés, celui-ci a traversé le Sahara, cet autre a été voir les ruines de Thèbes ou les palais de Grenade, ou les rives de la Néva. Celui qui n'a été qu'en Allemagne se tient humblement à l'écart et n'ose dire un mot d'une si petite excursion. De quel côté se tourner, grand Dieu! pour pouvoir dire qu'on vient de loin? Ne va-t-on pas en vingt jours de Suez à Bombay, en trois semaines de Londres à New-York, et avec les bateaux transatlantiques n'ira-t-on pas de même en quelques semaines de Bordeaux au Mexique? Du Mexique au cap Horn il n'y a qu'un pas. Une hélice et quelques tonnes de charbon en font l'affaire. Un jour nous apprendrons qu'un industriel anglais vient d'établir une bonne hôtellerie sur une des terres antarctiques, découvertes par Dumont d'Urville, qu'on y trouve de l'ale de première qualité, qu'on y lit le *Morning Chronicle* et les romans de Dumas. Les savants y feront une relâche de quelques jours, juste de quoi recueillir une observation météorologique, mesurer la hauteur d'une pyramide de glace, ou tuer un oiseau encore peu connu, et l'on s'en reviendra par la mer des Indes et le cap de Bonne-Espérance, attendu que la route directe n'aurait plus pour les voyageurs qu'une dimen-

sion insuffisante. Décidément notre globe est trop petit. Il serait temps que Dieu voulût bien nous en envoyer un autre pour occuper l'activité de nos ingénieurs et l'esprit de nos journalistes. En attendant l'apparition de cette nouvelle planète, que ceux qui aspirent au poétique bonheur de faire un voyage extraordinaire se hâtent de l'entreprendre, car, bientôt, il n'y aura plus de voyages extraordinaires.

Je voulais dire comment j'étais parti de Constantinople, mais chacun ne sait-il pas que l'on s'embarque au pied du faubourg de Galata, sur un excellent bateau à vapeur qui en quelques jours vous transporte à Athènes, ou à Malte, et en quelques jours de plus, à Alexandrie ou à Marseille. Il serait injuste, cependant, de ne pas mentionner ces bateaux qui sont, certainement, l'une des plus belles et des plus utiles créations de l'administration des postes. La chambre ne l'a pas admise sans difficulté; beaucoup de députés la trouvaient trop dispendieuse. Il est vrai que l'établissement de ces bateaux à vapeur a coûté cher, et que leurs recettes ne contre-balancent point leurs dépenses. Mais il est des dépenses qu'une grande nation doit savoir faire, et celle-ci est du nombre. Lorsque tous les regards sont tournés vers l'Orient, lorsqu'il y a là des questions d'un intérêt immense que l'Europe est appelée à résoudre, et qui peuvent mettre en feu l'Europe, ne fallait-il pas que la France eût, dans cette contrée, des moyens de communication sûrs, rapides, pour être régulièrement avertie de tout ce qui s'y passe, pour y faire parvenir, à temps opportun, ses instructions à ses agents? Quelques personnes, fort bien intentionnées, du reste, ont témoigné

le regret que les paquebots-poste ne se chargeassent pas des marchandises. Je crois qu'en leur imposant cette obligation, on eût commis une faute politique dont un bénéfice matériel ne pourrait compenser les fâcheuses conséquences. Que s'est-on proposé en établissant ces bateaux? d'avoir un bon service de dépêches, et de montrer fréquemment, comme un signe protecteur, le pavillon de France aux populations du Levant. Ce double but a été atteint. Les lettres de Constantinople et de Beirout arrivent à Marseille en dix jours; d'Alexandrie en moins d'une semaine, et la durée de ce trajet pourrait, au besoin, être encore abrégée. Les Turcs ont été frappés de voir ces grands et beaux bateaux naviguer dans leurs parages pour porter quelques lettres et prendre les dépêches d'un ambassadeur. Ils ne peuvent s'empêcher de concevoir une respectueuse idée d'une nation qui emploie de tels moyens pour entretenir ses relations avec les peuples étrangers. Qu'on transforme ces paquebots en bâtiments de commerce, le prestige disparaît. Ce n'est plus alors l'œuvre libérale d'un pays riche et puissant, c'est une spéculation mercantile. Il n'y a qu'à voir l'effet que produisent les bateaux autrichiens avec leur masse de ballots, leurs tonnes de marchandises qui remplissent la cale, et inondent le pont, à côté de nos paquebots si nets, si propres et si dégagés. Ceux qui connaissent l'influence que tout prestige exerce sur l'imagination des hommes de l'Orient soutiendront, j'en suis sûr, qu'il faut au moins conserver celui-ci, dût-il nous en coûter chaque année plusieurs centaines de mille francs. Ajoutons à cette remarque que, si les paquebots-poste ne se sont point chargés

de marchandises, ils ont cependant été d'une très-grande utilité au commerce, par les nouvelles relations qu'ils lui ont ouvertes, par la célérité qu'ils ont donnée à ses correspondances, par les transports d'argent et d'échantillons. Maintenant le commerce va lui-même avoir ses bateaux; une société de négociants va établir une nouvelle ligne de Marseille à Constantinople. La lacune, dont on se plaignait, sera ainsi comblée, et les régions du Levant sont assez importantes pour qu'il s'y trouve à la fois un service de diligences et un service de malle-poste.

Les paquebots de l'État, qui représentent la malle-poste, sont organisés d'une façon qui fait honneur à notre pays; tous pourvus de bonnes machines, solidement construits, et commandés par des officiers de la marine royale. Les passagers y trouvent des chambres élégantes, un excellent service de table, et tout ce qui peut rendre une traversée aussi commode et agréable que possible. A chaque station, il y a un bureau de poste astreint au même ordre, à la même promptitude que ceux de France, et tenu par des Français. C'est encore une satisfaction assez douce que de trouver sur la terre étrangère des compatriotes installés de distance en distance dans la maison où d'abord on court pour recevoir les lettres que le cœur attend, et pour envoyer celles que l'on écrit.

Dix-huit bateaux sont maintenant employés au service du Levant. Six bateaux de la force de deux cent vingt chevaux font tour à tour, trois fois par mois, le trajet de Marseille à Alexandrie et à Beirout. Douze bateaux de cent soixante vont également, tous les

dix jours, à Constantinople, en passant par Livourne, Civita-Vecchia, Naples, le Pirée et Smyrne. Pour les uns et les autres, Malte est un point de halte et de jonction.

Que ceux qui blâment encore les dépenses occasionnées par ce service, observent dans ces mêmes parages l'activité des Anglais. Ici, comme sur tant d'autres points, nous sommes encore, il faut le dire, au-dessous d'eux. Ils ont, non-seulement comme nous, des bateaux à vapeur à Malte, à Constantinople, à Alexandrie; mais des frégates en permanence dans les rades du Levant, des ingénieurs hydrographes qui sillonnent les golfes, pénètrent dans les baies, reconnaissent les écueils, et dressent des cartes. Il n'y a pas longtemps que, pour naviguer dans le golfe de Smyrne, nos marins en étaient encore réduits à se servir d'une carte de 1784, très-fautive et très-incomplète. Les Anglais en ont fait une nouvelle, et travaillent sans cesse à en faire d'autres. En cas de guerre, dans les contrées du Levant, ils auraient sur nous un immense avantage, car ils connaissent très-bien les côtes de la Grèce, de l'Asie Mineure; et nous, avec ces fausses et absurdes idées d'économie qui parfois dominent les esprits les plus intelligents, nous en sommes encore, sur ce point, à un tel degré d'ignorance, que nous ne pouvons manœuvrer dans l'Archipel sans l'assistance des pilotes grecs.

Pour moi, si mon humble situation de voyageur me permettait d'émettre un vœu, je demanderais que l'administration des postes, au lieu de restreindre son œuvre, l'agrandît encore. Je désirerais que la ligne d'Alexandrie à Beirout fût reliée à celle de Constan-

tinople par un service régulier. Nous embrasserions ainsi, dans un même cercle, l'Italie, la Grèce, l'Égypte, la Turquie, la Syrie, et qui pourrait dire l'avantage que nous retirerions de cette vaste correspondance?

Me voici, en attendant, embarqué sur *le Tancrède,* leste et beau bâtiment, commandé par un jeune et aimable lieutenant de marine. Debout sur le pont, j'attache un dernier regard sur ces collines pittoresques qui, avec leurs massifs de verdure et leurs édifices innombrables, entourent comme une chaîne émaillée le limpide bassin de la Corne d'or. Je salue ce faubourg de Galata, de Péra, où je trouvais dans l'ombre sinistre du despotisme turc un rayon salutaire de la France, et les rives du Bosphore, et l'imposante ville de Scutari. L'heure des adieux est souvent une heure de douloureuses révélations. Quand on les quitte, les êtres aimés nous semblent meilleurs et plus chers, et les lieux qui ont frappé notre imagination nous apparaissent plus riants ou plus grandioses. Que cette terre d'Europe et d'Asie était belle entre l'azur de ses vagues ondoyantes, et l'azur de son ciel sans tache, si belle, hélas! et si triste! car, en contemplant le merveilleux éclat de ses forêts, de ses jardins, de ses flots, je ne pouvais détourner mes yeux et ma pensée de ces malheureuses populations, et en admirant cette magique création de Dieu, je maudissais le stupide pouvoir qui la régit, l'iniquité qui la désole, la lèpre qui la ronge.

Au moment où le bateau virait de bord et quittait la rade, le soleil, penché à l'horizon, colorait d'une teinte ardente les murs du vieux Sérail, les îles des

Princes, et projetait devant nous de longs sillons de pourpre sur la mer de Marmara. En même temps, une autre lueur plus vive, plus brillante éclatait derrière nous sur la rive européenne du Bosphore. Constantinople ne pouvait nous laisser partir sans nous donner encore le spectacle d'un incendie. Nous n'en avions vu que quatre pendant nos trois semaines de séjour à Thérapia et à Péra. Évidemment la cité des sultans nous redevait quelque chose, et la flamme sinistre s'élevait de plus en plus et s'étendait au large. En voyant ce désastre, nous nous représentions toutes les scènes de désordre qui en augmentent la gravité; les pompiers, qui, au lieu de se précipiter comme les nôtres à l'endroit du péril, font d'abord un honteux marché; les voleurs que l'on jette dans le feu si on les surprend en flagrant délit, mais que la perspective de cette prompte justice n'empêche pas de poursuivre hardiment le cours de leurs exploits; les pauvres gens victimes de leur pauvreté, et condamnés à voir leurs demeures embrasées, tandis que ceux qui devraient les secourir vont sauver la maison du riche qui les soudoie. Malheureuse ville et malheureux pays que l'on prétend régénérer, et qui, après tous ses beaux programmes de réforme, subit encore de tels spectacles. Nous avons appris à Smyrne que cet incendie avait dévoré six cents maisons. Qu'est-ce pour la capitale de l'empire turc? qu'est-ce que six cents maisons brûlées? Un accident si ordinaire qu'on ne peut en parler!

Pendant que nous faisions ces tristes réflexions, notre bateau glissait mollement sur les vagues phosphorescentes de la petite mer de Marmara, arrondie

comme une coupe, paisible comme un lac. C'était par une de ces riantes soirées qui joignent aux dernières lueurs de l'été, les ombres mélancoliques de l'automne. La tiédeur de l'air, l'aspect d'un ciel étoilé, d'une île verdoyante, d'une plage découpée comme une dentelle, au bord de l'onde pure, éloignait de nous toute idée de sommeil et nous tenait sur le pont, dans le charme des douces rêveries.

Le lendemain, nous arrivions à ce détroit des Dardanelles, à cet antique Hellespont, tant de fois cité par les historiens et chanté par les poëtes. Que de traditions réunies sur les bords de cet étroit canal, depuis l'aventureuse entreprise des Argonautes jusqu'aux folles colères de Xercès, et depuis le passage des victorieuses légions d'Alexandre jusqu'à l'apparition d'une armée de croisés. Ce qui donne aux voyages en Orient tant de supériorité sur ceux que l'on peut faire dans le Nord, c'est ce magique souvenir des anciens temps, qui rayonne sur la misérable stérilité des temps modernes. Ce sont ces noms merveilleux qui ont ravi notre enfance, ces hommes de Plutarque et d'Hérodote, que notre imagination a élevés à des proportions gigantesques, ces héros et ces demi-dieux d'Homère, dont le souvenir enchante encore les lieux où ils ont passé. C'est ce reflet des gloires humaines et ce rameau d'or de la poésie qui, à tant de siècles de distance, brille encore sur les parages déserts et les villes en ruines. Sur cette plage qui s'étend à gauche du détroit, on distingue deux tombeaux de chétive apparence, mais on les appelle les tombeaux d'Achille et de Patrocle; cette rivière qui la sillonne n'a qu'un cours faible et borné, mais c'est le Scamandre; ces

champs qui ne sont pas plus vastes que la plaine Saint-Denis, n'offrent, aux regards des curieux, qu'un espace aride et désert, mais ce sont les champs où fut Troie : *Ubi Troja fuit.*

Nous avons passé entre la ville de Gallipoli, où Mahomet II rassembla la flotte qui devait subjuguer Constantinople et l'ancienne ville de Lampsaque, l'une des cinq villes que la générosité de Xercès avait assignée à Thémistocle, pour son entretien. Magnésie devait lui donner le pain, Myunto la pitance, Lampsaque le vin. Si, dans ce temps-là, le vin de cette côte ne valait pas mieux que celui qu'on y trouve aujourd'hui, le grand roi faisait à son hôte un pauvre présent. Bientôt nous arrivons en face des ruines de Sestos et d'Abydos, et chacun de nous mesure de l'œil la distance que l'amoureux Léandre devait franchir pour arriver le soir sur le rivage où l'attendait sa jeune bien-aimée. Un Anglais a écrit tout une longue page pour démontrer que cette charmante tradition n'était qu'une fable, que si Léandre et Byron avaient pu, non toutefois sans difficulté, s'en aller à la nage d'Abydos à Sestos, ils n'auraient pu, ni l'un ni l'autre, en s'en revenant, surmonter les courants qui se précipitent, en ligne diagonale, de la côte d'Europe vers la côte d'Asie. Pour que personne ne doute d'une découverte si précieuse, le même Anglais a soin d'ajouter qu'il a voulu tenter ce second trajet, et que, malgré son habileté de nageur, tous ses efforts ont été inutiles. Le monde est plein de gens de la sorte, qui ne peuvent souffrir qu'on garde une illusion, et qui croient faire une œuvre des plus méritoires, s'ils parviennent à remplacer par un sec argument, une aima-

ble fiction. Mais, que nous importe que les courants du détroit aient ou non empêché le jeune amant d'Abydos de regagner sa demeure en quittant celle de Héro? La tradition de Léandre n'en a pas moins inspiré les poëtes de l'antiquité et ceux du moyen âge [1], et le nom de M. Turner, qui nous la représente comme un mensonge, sera depuis longtemps oublié, avant que l'on cesse de relire le poëme de Musée et les admirables vers où Virgile raconte, en si peu de mots, le sort lamentable des deux amants.

« Quid juvenis, magnum cui versat in ossibus ignem
Durus amor? Nempe abruptis turbata procellis
Nocte natat cæca serus freta : quem super ingens
Porta tonat cœli et scopulis illisa reclamant
Æquora; nec miseri possunt revocare parentes,
Nec moritura super credeli funere virgo. »

Le canal des Dardanelles présente l'image d'un fleuve superbe et coule en ligne directe vers l'Archipel. Sa plus grande largeur est près de la mer de Marmara; elle se rétrécit peu à peu, et, près d'Abydos, elle n'a pas plus de sept cents toises. C'est là que Xercès fit construire les ponts qui devaient livrer un passage à ces cohortes asiatiques dont Hérodote nous a laissé une si curieuse peinture. C'est là que, par ses ordres, ses esclaves reçurent l'ordre de fouetter l'onde qui avait brisé ses premiers travaux, en lui adressant cette apostrophe : « Eau amère et salée, ton maître te punit ainsi, parce que tu l'as offensé sans qu'il t'en ait donné sujet. Le roi Xercès te passera de force ou de

[1] Cette tradition se retrouve dénaturée, il est vrai, mais très-reconnaissable dans les chants populaires de la Suède, du Danemark, de la Hollande et de l'Allemagne.

gré. C'est avec raison que personne ne t'offre de sacrifices, puisque tu es un fleuve trompeur et salé. » C'est là que Mahomet II éleva, pour défendre l'entrée du détroit, deux lourds châteaux qui subsistent encore. A quelque distance, Mahomet IV en fit construire, en 1659, deux autres situés, comme ceux de son prédécesseur, de chaque côté du détroit. Avec ces quatre forteresses, il est certain qu'on pourrait interdire à une flotte l'entrée des Dardanelles. Mais, au dire de M. le maréchal de Raguse, elles ne sont pas construites dans la position la plus avantageuse, ni convenablement armées. De plus, je suis persuadé qu'elles ne sont point si solides que leur large structure pourrait le faire croire. Les pachas du district dont elles dépendent ont reçu à différentes époques l'argent nécessaire pour les réparer; mais quand il en trouve l'occasion, un pacha ne se gêne pas plus pour s'emparer des piastres du sultan que pour ravir cellesdes raïas. Il fait couvrir d'une couche de chaux les tours lézardées, les crevasses des remparts; ce replâtrage suffit pour mettre sa conscience en repos et tromper les regards. Que de replâtrages se font ainsi ailleurs qu'en Turquie, sans qu'on en reconnaisse l'artifice grossier!

Au sortir du détroit, nous voyons devant nous l'île de Lemnos, au delà de laquelle s'élève dans les airs la cime gigantesque du mont Athos, colonie religieuse, sol vénéré des Grecs schismatiques. Près de nous est la petite île de Ténédos, jadis si célèbre et si riche, dit Virgile :

« Notissima fama
Insula, dives opum, »

et à l'époque où le poëte écrivait, déjà appauvrie, dangereuse pour les navires :

« Nunc tantum sinus et statio malefida carinis. »

Les anciens sont des peintres accomplis. En quatre vers, Virgile nous a donné une si exacte image de Ténédos, qu'on n'y peut rien ajouter.

Nous continuons notre route et nous longeons la côte de Mitylène, l'ancienne île de Lesbos, chantée souvent aussi par les poëtes, illustrée par une femme. A l'intérieur, cette île ne présente, comme toutes les possessions de l'empire musulman, que le douloureux aspect d'une population ruinée par la rapacité des pachas et écrasée par un cruel gouvernement. C'était jadis une des brillantes perles de la Grèce. Pline dit qu'elle renfermait dans son enceinte huit cités considérables et que sa domination s'étendait sur la Troade et l'Éolide. Là naquit Théophraste, le savant disciple d'Aristote; Pittacus, que les Hellènes plaçaient au nombre de leurs sages, et le poëte Alcée et l'ardente Sapho. Les Lesbiens étaient renommés pour leur talent musical et rivalisaient, dans la culture des sciences et des arts, avec Rhodes et Athènes. Avant l'insurrection de la Grèce, on comptait encore dans cette île soixante mille habitants. La guerre et les émigrations en ont enlevé la moitié. La ville de Mitylène a perdu la parure de ses temples, la gloire de ses artistes et n'a conservé, dans le naufrage des temps, que les pâles débris de son ancienne splendeur. Mais la nature de ces contrées du Levant est si belle et si forte qu'elle résiste à tous les ravages et présente un front radieux sous la verge de fer du despotisme. A

voir s'élever du sein des flots ces montagnes dont les rameaux de chênes et de pins ombragent les cimes; ces collines où les ceps de vigne s'enlacent à l'olivier; ces frais vallons pleins de fleurs et de fruits, ne croirait-on pas voir l'antique Lesbos avec ses voluptés païennes, ses berceaux de feuillages mystérieux où retentissaient les hymnes de l'amour, et ces parfums des airs, et ces rayons d'un ciel brûlant qui enflammaient l'amante de Phaon et plongeaient ses sens dans de molles langueurs?

Quelques instants après avoir doublé la pointe de cette île poétique, nous entrons dans le golfe de Smyrne qui se déroule magnifiquement sur un espace de douze lieues de longueur, de deux à cinq lieues de largeur, dans une enceinte de montagnes dont les sommités l'abritent contre les vents. Au fond de cette rade, l'une des plus vastes et des plus sûres de l'empire turc, s'élève, sur un plan légèrement incliné, la vieille cité dont l'origine se perd dans les temps lointains, l'aimable Smyrne, la *Couronne de l'Ionie,* ou, comme les Italiens l'appellent, la Fleur du Levant, *il Fiore del Levante.*

Au moment où nous jetons l'ancre, une demi-douzaine de caïques arrivent auprès de nous, une demi-douzaine de Grecs viennent nous apporter des cartes d'hôtel et nous offrir leurs services de drogmans. L'Orient copie de plus en plus les coutumes de l'Europe, et celles qui procurent quelques chances de bénéfices sont celles qu'il copie le plus vite. Je m'abandonne à l'un de ces actifs industriels. Lui-même prend soin de faire porter mon bagage et d'éviter, par un tribut de convention, la visite de la douane. A peine

installé à l'auberge, je me mets en marche pour visiter l'ancien château du mont Pagus, bâti par Alexandre. Ses larges remparts, ses voûtes souterraines qui communiquaient avec la ville, annoncent une de ces conceptions hardies du jeune conquérant qui, partout où il passait, ne voulait laisser que de grands édifices ou de grandes ruines. Sur les portes de ce château, on voit encore une figure colossale qui représentait, dit-on, la nymphe Smyrna, à laquelle quelques historiens attribuent la fondation de cette ancienne cité d'Orient. A quelque distance de cette statue mutilée par les Turcs et par les archéologues, souvent aussi barbares que les Turcs, s'élève un autre monument intéressant, une mosquée qui fut l'une des sept églises primitives du monde chrétien, et près de là l'amphithéâtre où saint Polycarpe ayant, malgré les menaces du proconsul de Rome, confessé sa foi de chrétien, fut condamné à mort et brûlé vif sur le bûcher. Toute cette montagne du Pagus est maintenant dévastée et déserte. Quelque pâtre seulement y conduit ses chèvres; quelque étranger y passe en silence et monte sur les murs d'une tour à demi écroulée pour jouir du vaste et beau paysage qui se développe à ses pieds; ici les fraîches campagnes couvertes de figuiers et d'orangers, les ruisseaux précieux qui les arrosent, le Mélès, le divin Mélès, disaient les anciens; là, les nombreux quartiers de Smyrne, descendant des pentes du Pagus jusqu'aux rives de la mer, et le golfe superbe avec ses teintes d'azur et d'argent, sa ceinture de montagnes, ses navires chargés de marchandises, ses légères caïques surmontées d'un dais et ornées de banderoles.

Il était un autre lieu que j'aurais voulu visiter pieu-

sement, mais que nul guide ne pouvait me montrer, le lieu où s'écoula la pauvre enfance isolée d'Homère, sous la tutelle d'une mère qui n'avait, à Smyrne, ni parents ni amis, et que l'indigence condamnait au rude service de la domesticité. Que les philologues discutent savamment en quel lieu est né le chantre de l'*Iliade*, et continuent avec une noble intrépidité leurs batailles de notes et leurs assauts de citations! Que les Allemands écrivent en grosses énormes phrases, de gros énormes volumes pour prouver, ce qui est bien plus agréable à savoir, que le sublime Homère n'a jamais existé. Pour moi qui, grâce au ciel, n'ai nulle envie d'exciter l'attention de quelque dogmatique *Wissenschaftliche Jahrbücher*, je m'en tiens, si naïf que je puisse paraître, au bon vieux récit attribué à Hérodote, et je n'imagine pas une tradition qui s'allie mieux à l'éclatante et douloureuse destinée du poëte.

Sa mère Crithéis, orpheline de bonne heure, sans frères ni sœurs et sans fortune, se laissa, dans sa jeunesse, entraîner à une faute qui l'obligea à quitter la ville de Cyme où elle est née. Cleanax d'Argos, à qui elle avait été confiée, la conduit à Smyrne et la place sous la protection d'Isménias de Béotie, un de ses amis.

« Crithéis, dit Hérodote, étant près de son terme, sortit un jour avec d'autres femmes, pour se rendre à une fête que l'on célébrait sur les bords du Mélès; les douleurs de l'enfautement la surprirent, elle accoucha d'Homère qui, loin d'être aveugle, avait d'excellents yeux. Elle lui donna le nom de Mélésigène, parce qu'il était né sur les bords de ce fleuve. Crithéis demeura

quelque temps avec Isménias, mais dans la suite elle le quitta, et se nourrissant, elle et son fils, du travail de ses mains et de celui que lui procuraient quelques personnes, elle l'éleva comme elle put.

« Il y avait alors, à Smyrne, un homme nommé Phémius, qui enseignait les belles-lettres et la musique. Comme il n'était pas marié, il prit à ses gages Crithéis, afin qu'elle lui filât les laines qu'il recevait de ses disciples, pour prix de ses soins; elle s'en acquitta avec beaucoup d'adresse, et se conduisit avec tant de sagesse et de modestie, qu'elle lui plut. Il lui proposa de l'épouser, et entre autres discours qu'il lui tint pour l'y engager, et qu'il crut les plus propres à l'amener à son but, il lui promit d'adopter son fils, lui faisant espérer que cet enfant, élevé avec soin et instruit par lui, deviendrait un jour un homme de mérite, car il apercevait déjà dans cet enfant de la prudence et un heureux naturel. Crithéis, touchée de ses offres, consentit à l'épouser.

« Les soins et l'excellente éducation secondant les heureuses dispositions qu'il tenait de la nature, Mélésigène surpassa bientôt tous ses condisciples, et, lorsqu'il fut grand, il ne fut pas moins habile que son maître. Phémius mourut et lui laissa tous ses biens; Crithéis ne survécut pas longtemps à son mari. »

Après avoir dirigé pendant quelque temps l'école de Phémius, Homère, entraîné par la vive curiosité de son imagination, partit avec Mentès, visita la Tyrrhénie, et cette île d'Ithaque qu'il devait immortaliser par ses vers; puis il revint dans sa ville natale et la quitta, pauvre et aveugle, pour s'en aller, de rivage en rivage, chanter ses chants mélodieux.

Le temple que Smyrne lui avait dressé, dans sa religieuse admiration, a disparu depuis longtemps; mais les eaux, les champs, témoins de ses premiers rêves et de ses premières inspirations, sont encore là, et il n'est pas un ami de la poésie qui, en arrivant à Smyrne, ne veuille voir le frais Mélès et ne le salue avec respect, en prononçant le nom d'Homère.

Smyrne, illustrée par le génie, s'enrichit par le commerce. Du temps des Romains, elle était renommée pour sa splendeur; Strabon la nomme la plus belle des villes; ses quartiers étaient alors divisés à angles droits, et ses rues pavées.

A présent, on n'y trouve plus ni régularité, ni symétrie, ni rues pavées. A part le quartier franc, où l'on voit une ligne de grandes maisons bâties à l'européenne, tout le reste n'est qu'un amas de passages sombres, de ruelles étroites et tortueuses, de cabanes en bois frêles et chétives. Un incendie a ravagé, il y a deux ans, un de ses quartiers les plus populeux, et sur le sol jonché de débris, on bâtit avec quelques poutrelles, quelques planches et un peu de plâtre, les mêmes habitations légères et inflammables, et on les accole l'une à l'autre avec la même imprévoyance. Quand on représente aux Smyrnois le danger auquel les expose un tel genre de construction, ils répondent que la cherté des matériaux ne leur permet pas d'en adopter un autre. Ces matériaux seraient moins chers si, au lieu de les transporter à dos de mulets ou de chameaux, on employait des charrettes; mais il n'y a pas une charrette dans cette vaste cité qui renferme plus de cent mille âmes, et même dans le quartier franc, où il y a cependant plusieurs rues assez larges,

le peuple reste, par indolence, asservi à ses anciens usages. Le gouvernement qui devrait, dans son propre intérêt, l'aider à sortir de cette funeste apathie, recule lui-même devant les meilleures innovations, et les gens éclairés qui conçoivent des plans de travaux d'une utilité générale, ne peuvent les exécuter. J'en citerai deux exemples qu'on aura peine à croire. Une grande partie du blé qui arrive à Smyrne, coûte de transport cinquante pour cent de sa valeur. Quelques négociants européens de cette ville, conçurent le projet d'établir une route qui diminuerait considérablement ces frais énormes; ils s'engageaient à faire faire eux-mêmes la route, et demandaient seulement qu'on leur permît d'y percevoir un droit de péage, jusqu'à ce qu'ils fussent rentrés dans leurs fonds. Le gouvernement, après avoir mis leur offre en délibération, la rejeta, par la raison qu'en l'acceptant, il donnerait, dit-il, dans ses États, trop d'ascendant aux Européens; mais l'idée ne lui est pas venue de profiter d'un plan si avantageux, et de confier à ses propres agents une œuvre qu'il n'osait livrer aux infidèles. Autre fait non moins étonnant. Tous ceux qui ont été à Smyrne connaissent l'importance de Bournaba; c'est là que les principaux marchands ont leurs maisons de campagne, c'est de là et des campagnes environnantes que Smyrne tire chaque jour une partie de ses approvisionnements. C'est, en un mot, pour cette ville, et à peu près à la même distance ce qu'est pour Paris, Saint-Denis ou Saint-Cloud; cependant on n'y arrive que par un sentier impraticable pour les voitures. Des négociants ont fait faire, par un ingénieur, le devis de ce que coûterait la construction d'une route de

Smyrne à cette charmante petite cité; le devis se montait à cent mille francs. Ils offraient de se cotiser pour en payer la moitié, et demandaient le reste au gouvernement qui l'a refusé.

Malgré cette indifférence, ou plutôt ce mépris du gouvernement pour des travaux si faciles à entreprendre et d'une utilité si évidente, Smyrne n'en est pas moins la première ville de commerce de l'empire ottoman. Sa position au milieu des provinces les plus fertiles et son port excellent lui assurent la suprématie sur Constantinople, dont l'accès est souvent, pendant des mois entiers, interdit aux bâtiments par les vents contraires et les courants qui règnent dans l'Hellespont. C'est un curieux spectacle que celui que présente Smyrne à certaines époques de l'année, et surtout au temps de la récolte des fruits et des raisins. Des caravanes de cinquante, soixante, cent chameaux, arrivent alors de toutes les parties de l'Asie Mineure avec la moisson. Ils cheminent pas à pas l'un derrière l'autre et quelquefois occupent avec leurs ballots toute la largeur des rues et obstruent tous les passages. Dès qu'ils sont arrivés au lieu de leur destination, on enlève leurs fardeaux, on les dépose dans une grande cour; puis une troupe de femmes, d'enfants travaillent à éplucher les figues, les grappes de raisins, les rangent dans les caisses, et ces caisses sont immédiatement transportées à bord d'un navire. Le premier bâtiment qui amène à Londres une cargaison de fruits nouveaux gagne une prime de trente guinées.

Dans les relations commerciales de Smyrne avec les contrées étrangères, la France n'occupe plus la même place qu'autrefois. Notre commerce, je regrette de le

dire, a baissé sur ce point en partie par le développement d'une autre industrie rivale de la nôtre et en partie par notre propre faute. Il y a une trentaine d'années que l'on expédiait de Marseille en Turquie une quantité de draps. A présent la Belgique, l'Allemagne, surtout la Saxe, fabriquent le drap à meilleur compte, et au moyen des bateaux de Trieste le livrent plus tôt. Lorsque la flotte ottomane, livrée par l'amiral Achmet à Méhémet-Ali, fut rendue au sultan, l'arsenal de Constantinople était dégarni. On avait besoin d'effets d'équipement et notamment de draps. La Porte eût voulu faire une commande en France, car ce sont encore nos produits qu'elle préfère; mais on était pressé, et le trajet seul de Marseille à Constantinople par des navires à voiles entraînait un retard d'un ou deux mois. On s'adressa à l'Allemagne qui expédia rapidement par les bateaux à vapeur une cargaison de draps de la Saxe et de la Moravie.

Nos manufactures de laine et de coton ont été également supplantées par celles de la Suisse. D'une part le bon marché de ces nouveaux produits, de l'autre, la célérité de leur transport nous nuisent considérablement. La quarantaine de Marseille, les difficultés qu'on y éprouve, détournent de sa direction première le cours du commerce. Trieste, en aplanissant ces difficultés, attire dans son port une quantité de voyageurs et de marchandises qui autrefois se dirigeaient vers la côte de France. Les choses en sont venues à ce point que des denrées de l'Orient, destinées à Paris, sont expédiées par Londres et nous arrivent plus tôt par cette voie que si elles prenaient la route de Marseille. Bien plus, la France, en perdant le transit

des marchandises de Suisse et de Belgique, a perdu même en partie celui de son industrie nationale. Ainsi il n'est pas rare de voir les articles vulgairement désignés sous le nom d'*articles-Paris*, tels que parfumerie, etc., entrer dans le Levant en passant par Trieste.

La raison en est toute simple. Jusqu'à présent, le commerce français ne s'est servi que de bâtiments à voiles qui emploient un mois et plus pour se rendre de Marseille à Smyrne, et les bateaux de Trieste y parviennent en sept jours. La nouvelle ligne de bateaux dont nous avons parlé remédiera sans doute à cet inconvénient; mais, comme après tout, ces bateaux ne pourront suffire à tous les besoins, il serait à souhaiter qu'une réforme s'opérât dans notre navigation à voiles. Un de nos compatriotes, qui, dans l'honorable position commerciale qu'il s'est créée à Smyrne, ne cesse de penser aux intérêts de la France, m'a fait un triste tableau de cette navigation. « Elle est, me disait-il, dans un très-piteux état et très-mal commandée. Les capitaines, qui viennent ici avec des navires marchands, ne sont point la plupart des capitaines au long cours, mais des capitaines de cabotage peu instruits et surtout peu actifs. Pour relever cette partie importante de notre marine, il faudrait y placer des hommes mieux choisis, apporter plus d'économie dans ses frais d'armement et tâcher de diminuer la longueur de la traversée. Il est nécessaire aussi que les formalités de quarantaine qui rendent le port de Marseille si redoutable à tous les négociants, soient simplifiées, et enfin il serait vivement à désirer qu'on allégeât les droits dont notre douane frappe à

leur entrée en France les produits du Levant. La Turquie importe des produits français sur lesquels il n'y a, sans exception, que cinq pour cent de droit d'entrée. Notre pays importe des produits turcs qui payent dans nos ports un droit d'entrée de dix, quinze, vingt et vingt-cinq pour cent, quelquefois plus. En abaissant cette taxe, la France donnerait plus d'extension à ses rapports avec l'Orient. La Turquie est un pays essentiellement agricole. En favorisant ses productions, on doit, sans aucun doute, les augmenter, et en les augmentant, on doit éveiller dans ce pays un besoin de produits industriels dont la France profiterait. »

Si notre commerce a malheureusement baissé dans l'ancienne capitale de l'Ionie, notre action morale me paraît s'y être assez bien maintenue malgré les efforts constants de l'Angleterre et de la Russie pour l'ébranler et la détruire. Smyrne a une tout autre physionomie que Constantinople. On y sent moins le joug des préjugés et des exigences de l'islamisme. On y vit plus près de l'Europe, de ses usages et de ses tendances. Smyrne est presque, comme l'a dit M. Blanqui, une ville libre en Turquie, une ville hanséatique. Les Européens y exercent une notable influence, et parmi les Européens, les Français tiennent une place considérable. Le seul journal qui se publie dans cette ville est imprimé en français [1]; le seul casino qu'on soit parvenu à établir offre surtout à ses lecteurs des journaux et des livres français. Les lazaristes ont ici,

[1] *L'Écho de l'Orient*, rédigé par M. Couturier, chef d'une importante maison de commerce; esprit droit et élevé, cœur excellent.

comme à Constantinople, un établissement d'instruction tout français, une école élémentaire fréquentée par plus de cent enfants et un collége qui ne renferme pas moins de soixante et dix pensionnaires. Plusieurs négociants de notre pays ont à Smyrne et à Bournaba des maisons élégantes, bien tenues, où l'on est accueilli avec une politesse gracieuse et empressée.

Grâce à cette aimable hospitalité, grâce au mouvement curieux des bazars, des rues de Smyrne, à la beauté de son golfe, à l'aspect de quelques-unes de ses campagnes si vertes, si fraîches, si fleuries, il est peu d'étrangers qui, après avoir séjourné dans cette ville, ne regrettent de la quitter et ne désirent y revenir.

CHAPITRE IV.

RHODES. — CHYPRE. — Un harem ambulant. — Tschesmé. — Chio. — Paros. — Naxie. — Pathmos. — Aspect de Rhodes. — Les chevaliers de Saint-Jean. — La légende du dragon. — Le siége de Rhodes. — La rue des Chevaliers. — Chypre. — Un vieil ami. — État de l'île au siècle dernier. — Population actuelle. — Administration. — Impôts. — Sectes religieuses. — Produit des terres. — Vendanges.

A MON AMI CH. WEISS.

Un favorable hasard m'a amené, sur le bateau où je m'embarquais pour Smyrne, d'excellents compagnons de voyage; M. Bourée, M. de Mas Latrie, et un aimable Allemand des bords de la mer Baltique, M. Wœhrmann. M. Bourée s'en allait avec sa jeune femme, ses enfants et un de ses amis [1], rejoindre à Beirout un poste difficile qu'il avait déjà occupé avec honneur, et où il est appelé à rendre encore de grands services. Dans la douloureuse situation où se trouve actuellement la Syrie, et surtout le Liban, il est heureux que nous ayons au moins là, pour consul, un homme ferme, courageux, éclairé. M. Bourée a déjà

[1] M. Jager Schmidt, attaché au consulat de Beirout.

prouvé en plusieurs graves circonstances qu'il possédait ces qualités. Nous sommes convaincu qu'autant que sa position le lui permettra, il saura défendre contre toute atteinte étrangère, et secourir nos frères de Syrie, sans cesse menacés, poursuivis, opprimés.

M. Wœhrmann et M. de Mas Latrie se dirigeaient comme moi vers la Palestine ; le premier, tout jeune encore, mais déjà assez sage pour faire un louable emploi de sa jeunesse et de sa fortune ; le second, désireux de compléter, par de nouvelles recherches, une savante histoire de Chypre, déjà couronnée par l'Académie. Je les avais connus tous deux à Constantinople, je les retrouvai avec joie. L'amour du voyage qui nous avait conduits, par trois routes différentes, si loin de notre pays, fut notre lien et notre anneau d'or. Nous avions tous trois le même désir de voir les contrées immortalisées par les traditions de l'histoire, sanctifiées par l'Évangile, et bientôt notre résolution fut prise de les voir ensemble. Grâce à cette association inattendue, toutes les difficultés d'un trajet parfois pénible et parfois dangereux ont été aplanies, et les douces qualités de mes compagnons, et l'affection qu'ils ont bien voulu m'accorder y ont jeté un charme de plus. C'est un devoir pour moi d'inscrire leur nom dans ce livre comme il l'est dans ma pensée.

J'avais une autre raison plus immédiate encore de m'applaudir de ces bonnes rencontres. Sans elles, je ne sais ce que je serais devenu au milieu de l'étrange et grotesque caravane que le bateau autrichien conduisait à Beirout. Tout le pont était rempli de Juifs avec leur cargaison habituelle de coffres, de vieux habits, de provisions, car, quand les Juifs voyagent,

il semble qu'ils déménagent de fond en comble leur maison. Tels je les avais vus sur le Danube, tels je les retrouvais ici, étendus sur de sales matelas, couverts de sales vêtements, et passant leur journée à vider leurs sacs et leurs valises pour compter leurs chiffons ou étaler autour d'eux un attirail de bric-à-brac, une boutique de chaudronnier. Au milieu de cette tribu d'Israël, on distingue quelques officiers tous assis gravement sur une natte, leur pipe à la main. Ce sont des officiers supérieurs, des chefs de bataillon et un colonel qui, pour épargner quelques écus, ne craignent pas de se mêler à une cohue qui révolterait un de nos fantassins. Le Turc n'est pas fier et tient à l'argent.

L'espace réservé aux premières places présentait un autre spectacle, plus curieux au premier abord, mais à la fin tout aussi fatigant. Une quarantaine de femmes turques étaient là, assises ou couchées sur des tapis, avec une cohorte d'eunuques noirs et blancs, et une valetaille hideuse qui inondait le pont de pelures de fruits et d'oignons, et récurait çà et là sa vaisselle et nettoyait ses casseroles, comme si elle eût été dans sa cuisine. Une balustrade séparait les femmes des autres passagers, ce qui ne les empêchait pas d'aller, de venir, en écartant de temps à autre leur voile pour jeter un coup d'œil furtif sur ce qui les entourait. Mais dès qu'un eunuque s'apercevait de cette infraction aux lois musulmanes, il s'avançait aussitôt d'un air farouche vers l'imprudente curieuse, et celle-ci se hâtait de réparer sa faute en prenant une attitude réservée. Pas une d'elles pourtant, n'a manqué de nous faire voir, à diverses reprises, ses doigts

teints en rose, et ses sourcis allongés au moyen d'un coup de pinceau. Pas une n'était jolie, et toutes avaient des habitudes d'une saleté révoltante. Nous avons su que, pendant les trois jours qu'elles avaient passé à bord, elles ne s'étaient pas même lavé les mains, et lorsque, à ses repas, on ne se sert ni de couteaux ni de fourchettes, l'ablution des mains me paraît une chose assez désirable.

C'étaient les femmes des officiers qui avaient accompagné Chekib-Effendi, dans la mission de loup-cervier qu'il remplissait alors si glorieusement au Liban. Ces dignes satellites d'un despotisme stupide, persuadés qu'ils allaient longtemps encore, et tout à leur aise, rapiner hameaux et villages, ne voulaient point, dans de si nobles occupations, perdre les agréments de la polygamie, et faisaient venir leur harem, sans doute pour s'affermir, par sa présence, dans les principes des vrais croyants. Leur chef leur avait lui-même, un mois auparavant, donné ce louable exemple. Le dernier bateau autrichien lui avait amené ses femmes et ses esclaves; nul passager alors n'avait pu s'installer aux premières places, elles étaient exclusivement réservées au bercail de Chekib-Effendi, moyennant la somme de soixante mille piastres. Les pauvres Maronites auront bien payé jusqu'au dernier para ce luxe domestique de leur bourreau.

Le capitaine du bateau avait un profond respect pour ce bataillon de femmes qui versait tant d'écus à sa caisse, et il lui laissait peu à peu envahir toute la largeur du pont. Nous en étions réduits, dans notre petit cercle, à nous serrer contre les bastingages et à défendre de notre mieux une chaise, un pliant. Par

bonheur, notre société turque ne se souciait pas le moins du monde d'observer les divers points de vue qui se déroulaient autour de nous; sa grande affaire était de fumer, de manger et de sommeiller, et nous pouvions, sans crainte d'être troublés dans nos méditations, contempler la mer et les îles qui la parsèment.

Après avoir doublé la pointe du golfe de Smyrne, nous passons entre la petite ville de Tschesmé et la plage de Chio.

Trois événements maritimes ont rendu célèbre la rade de Tschesmé. La flotte d'Antiochus y fut battue par la flotte romaine; la flotte turque y fut incendiée au siècle dernier par les Russes. Le lendemain d'une bataille navale, à la suite de laquelle les Turcs s'étaient retirés en désordre dans le port, ils virent s'avancer vers eux deux brûlots qu'ils auraient pu couler bas; mais, dans leur ignorance et leur vanité habituelles, ils s'imaginèrent naïvement que ces bâtiments étaient deux transfuges qui venaient se confier à leur magnanimité.

« Cependant, dit le baron de Tott, ces prétendus déserteurs, entrés sans difficulté, amarrèrent leurs gouvernails, hissèrent leurs grapins, et vomirent bientôt des tourbillons de flammes qui embrasèrent toute la flotte; le port de Tschesmé, encombré de vaisseaux, de poudre et de canons, n'offrit alors qu'un volcan dans lequel toute la marine des Turcs fut engloutie[1]. »

Ce désastre livrait l'Archipel aux Russes et exposait le détroit des Dardanelles et la cité des sultans à leur

[1] *Mémoires du baron de Trott,* tome III, p. 58.

invasion. Les musulmans furent saisis de terreur, et Constantinople, *la bien gardée* [1], trembla. Il faut lire, dans les curieux Mémoires du baron de Tott, le récit de cette catastrophe, et des moyens que l'on employa pour en prévenir une plus grande. Rien ne peint mieux l'inepte impéritie de l'ancien gouvernement turc, la sottise de ses ministres, et l'improbité de ses agents.

Il ne restait, dans le port de Constantinople, qu'un bâtiment avarié, et les Turcs n'avaient, pour protéger les Dardanelles, que deux forteresses mal construites, mal armées, quelques canons sans canonniers, et un énorme pierrier qui lançait des boulets de marbre de onze cents livres, mais que personne ne pouvait pointer.

La défense du détroit fut abandonnée au baron de Tott, qui malgré le pouvoir absolu dont il était investi par ordre du sultan, ne parvint pas sans peine à établir les batteries nécessaires.

En 1825, une autre flotte turque sortit du port de Tschesmé, non plus pour livrer bataille aux Russes, mais pour se précipiter sur l'île de Chio et la dévaster. Lorsque l'insurrection de la Grèce éclata, le gouvernement turc, pour maintenir l'île dans l'obéissance, y envoya une forte garnison, et prit en otage quatre-vingt-quinze de ses principaux marchands, dont dix furent conduits à Constantinople, et les autres enfermés dans la forteresse de l'île. Bientôt les cris de guerre et de liberté qui retentissaient à travers l'Ar-

[1] On sait que c'est l'épithète qui se trouve jointe au nom de la capitale turque dans les firmans du Grand Seigneur. Les Turcs devraient bien supprimer ces titres fastueux qui ne ressemblent plus aujourd'hui qu'à d'amères ironies.

chipel, l'héroïsme qui rendait à la Grèce un rayon de son ancienne gloire; les chants de triomphe des premiers combattants, et les espérances, hélas! si cruellement déçues d'un meilleur avenir enflammèrent l'ardeur des Sciotes. Comme leurs frères de Morée, ils levèrent l'étendard de la révolte. Le gouverneur turc se retira dans la citadelle. Les insurgés l'assiégèrent. Mais le capitan-pacha arriva avec sa flotte. Les malheureux Sciotes, pris entre deux feux, et accablés par le nombre de leurs adversaires, expièrent, dans les plus affreuses tortures, leur téméraire résolution. Les Turcs, avec leur cruauté sanguinaire, ne pouvaient se contenter de reconquérir l'île qui avait osé briser leur joug; il leur fallait une vengeance pour les défaites qu'ils subissaient ailleurs, et ils se vengèrent sur cette terre qui retombait sans défense sous la lame de leur glaive. D'une de ses rives à l'autre, l'île de Chio fut pillée et dévastée, ses villages incendiés, ses femmes égorgées ou vendues comme esclaves, ses hommes et ses enfants massacrés. Trente-cinq marchands furent pendus aux vergues des vaisseaux musulmans; les quatre-vingt-cinq otages enfermés dans la forteresse subirent le même sort. On affirme que, de cent vingt mille habitants qui occupaient l'île de Chio avant cette guerre effroyable, il n'en resta que neuf cents. Depuis cette époque, Chio s'est cependant repeuplé. De nouvelles plantations ont été faites sur ces plages fécondes dont les Turcs avaient, dans leur stupide fureur, déraciné, coupé, brûlé les vignes et les oliviers. De nouvelles demeures s'élèvent sur l'emplacement de ces hameaux dévorés par les flammes. Chio renaît peu à peu de ses cendres. Son ciel est si

doux, son sol si fertile! Sous un autre gouvernement, de quel éclat brillerait cette fleur des Sporades! mais elle est, comme toutes les possessions turques, sous le poids de ce sceptre et de cette domination, plus terribles, a dit Byron, que le fer, le feu et l'action du temps.

Worse than steel, and flame, and ages slow.

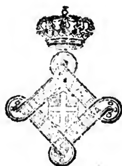
A Chio, nous sommes en plein Archipel. Nous ne voyons malheureusement qu'une minime partie de ces îles dont le nom seul rappelle tant de jours glorieux ou de poétiques images, mais nous savons qu'elles sont là, autour de nous, dispersées sur l'azur des flots, comme les astres sur l'azur du ciel. A quelques lieues à l'ouest sont les Cyclades, temple des dieux, retraite des poëtes, bracelets de perles et d'émeraude de cette belle Grèce, immortelle quoique morte, et grande quoique tombée.

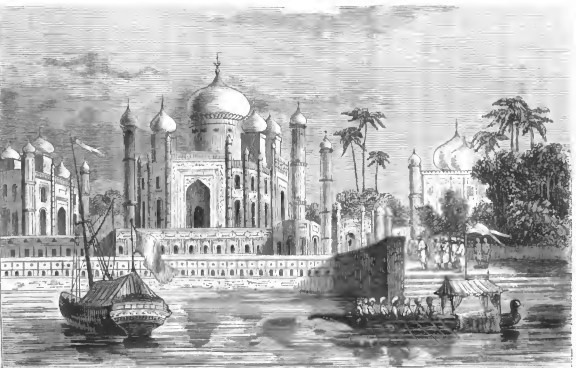
Immortal though no more; though fallen, great.

Là est Paros qui renferme dans les entrailles de son sol ce marbre sans tache, animé, vivifié par les artistes grecs. Depuis que cette île est soumise au pouvoir musulman, ses riches carrières sont restées désertes et abandonnées. Qu'importe aux Turcs que de là soient sortis les blocs dont on a fait l'Antinoüs, l'Apollon du Belvédère, la Vénus de Médicis? Leur religion leur interdit toute représentation peinte ou sculptée de la figure humaine, et s'ils voyaient ces œuvres des infidèles, et s'ils avaient assez d'intelligence pour en reconnaître la beauté, leur devoir serait de les repousser avec horreur.

Non loin de là est Naxie, chère à Bacchus, Délos, asile de Latone; près de nous, dans la ligne des Sporades, Samos où naquit Junon, où Hérodote écrivit les premiers livres de son histoire, où Anacréon chanta ses joyeuses strophes; Nicarie qui vit tomber dans ses flots l'intrépide Icare avec ses ailes de cire dissoutes par le soleil; Calenco, l'ancienne Calynda dont Ovide vantait la fécondité, *fecundaque Calynda*, et dont le sol aride suffit à peine aujourd'hui à nourrir une chétive population.

Au milieu de ces îles qui feraient tressaillir de joie le cœur d'un helléniste, il en est une dont le nom ne se trouve pas cité dans les chants des poëtes, ni dans les terrestres aventures des dieux du paganisme, ni dans les fastes artistiques du siècle de Périclès; pauvre petite île, isolée, desséchée, que les Romains avaient choisie entre toutes pour en faire un lieu de bannissement, et qui m'intéresse bien plus que celles dont les champs et les bois ont été illustrés par une fête bachique ou une mythologique galanterie. C'est l'île rocailleuse de Pathmos; c'est là que le disciple bien-aimé de Jésus-Christ fut envoyé en exil par Domitien; c'est de là qu'il écrivait aux sept églises d'Asie: Éphèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie, Laodicée, pour les préserver de la tentation et de la crainte mondaines et les maintenir dans leur foi. Le Dieu de l'Évangile était sorti d'une humble crèche, et c'est d'une retraite obscure, d'un rocher désert, que la voix de son apôtre se répandait au sein des premières communautés chrétiennes; c'est là que, dans la profondeur de sa solitude et l'éblouissement de sa religieuse pensée, saint Jean contempla ces mys-





Mosquée de Mahmoud II.

tiques merveilles qu'il a décrites dans l'Apocalypse. Que les beaux esprits de l'école railleuse et sceptique du XVIIIe siècle se livrent à de facétieuses plaisanteries en parlant de l'Apocalypse; je n'ai pas la prétention de leur expliquer les symboles de cette vision; mais j'incline à penser que la plupart de ceux qui la traitent d'un air si superbe, ne se sont pas donné la peine de l'étudier; car, à ne la prendre qu'au point de vue poétique, elle présente des images d'une admirable grandeur. Jamais les poëtes de l'antiquité ont-ils tracé un tableau terrible comme celui-ci : « Et les étoiles tombèrent du firmament, comme les fruits du figuier agité par un grand vent, et le ciel se reploya comme un livre que l'on ferme, et les montagnes et les îles changèrent de place, et les rois de la terre, les princes, les tribuns, les riches et les forts, et l'esclave, et l'homme libre se cachèrent dans les grottes, dans les pierres des montagnes, et ils disaient aux pierres et aux montagnes : tombez sur nous et dérobez-nous à la face de celui qui est assis sur son trône, à la colère de Dieu [1]. » Jamais Byron, dans sa tristesse amère, imagina-t-il une pensée de désespoir plus triste que celle-ci? « Les hommes chercheront la mort et ne la trouveront pas, ils désireront mourir et la mort fuira devant eux. »

Je me rappelle le Jupiter d'Homère qui, d'un mouvement de ses sourcils, fait trembler l'Olympe; mais qu'on lise le passage de l'Apocalypse où saint Jean nous représente le fils de Dieu assis sur un trône, d'où partent les éclairs et la foudre, au milieu de vingt-qua-

[1] *Apocalypsis*, caput, VI, v. 15.

tre vieillards vêtus de robes blanches qui, nuit et jour, répètent : *Sanctus, sanctus dominus Deus omnipotens.* Qu'on lise le passage où le pieux apôtre nous peint la vierge vêtue de la lumière du soleil, ayant la lune sous ses pieds et une couronne de douze étoiles sur la tête; et qu'on dise où est le grand, où est le beau?

L'île où le saint vieillard écrivit ces révélations, a toujours été trop pauvre pour tenter la convoitise des pachas, et les Turcs ne lui ont point fait le redoutable honneur de l'habiter; on n'y trouve que quelques milliers de Grecs et un couvent bâti, dit-on, par Alexis Comnène, et occupé par une trentaine de caloyers.

Les chrétiens d'Orient professent, pour saint Jean, un culte particulier et lui rendent naïvement hommage par plusieurs traditions populaires. On dit que lorsqu'il écrivit son Évangile, les éléments eux-mêmes respectèrent sa retraite. Pendant tout le temps qu'il fut occupé de son œuvre solennelle, nul vent ne souffla et nulle goutte de pluie ne tomba dans le lieu solitaire où il s'était retiré; on dit aussi qu'il n'est point mort, qu'il repose seulement dans sa tombe, et lorsque le vent agite le gazon qui recouvre cette tombe, on croit que c'est le saint qui respire dans son sommeil.

Mais voilà que la religieuse petite île de Pathmos disparaît à nos regards, comme une barque qui plonge dans les flots, et bientôt nous voyons s'élever à l'horizon bleuâtre la pointe aiguë de l'Artamire, qui domine l'île de Rhodes. Peu à peu nous distinguons les vieilles tours, les minarets, les maisons blanches de cette ville célèbre; tous nos souvenirs d'école se réveillent à cet

aspect, et à peine la chaloupe du bateau est-elle tombée à la mer, que nous nous y précipitons avec une ardente impatience. Il est des circonstances dans la vie qui sont comme l'accomplissement subit et inespéré d'un long rêve. Je me rappelais le temps où mon cher professeur d'Ornans, le bon et savant abbé d'Artois, me donnait un à un, pour m'encourager, les volumes de Rollin, et où je dévorais, avec l'heureux enthousiasme de la jeunesse, cet inimitable conteur des anciens temps, ce La Fontaine de l'histoire. Quelle gigantesque idée je m'étais faite de Rhodes; que de fois j'ai, dans mon orgueil d'humaniste, dépeint à mes condisciples moins érudits que moi, cette septième merveille du monde, ce colosse de bronze, posé sur deux rochers, à l'entrée du port! Ma trompeuse mémoire a, depuis ce temps, oublié bien des choses, mais je n'ai point oublié tout ce qui a été écrit sur cette statue par Rollin et Pline, car je lisais Pline aussi, tant j'étais savant; c'était l'œuvre de Charès, disciple de Lysippe, elle avait plus de cent pieds de hauteur, et les plus gros navires passaient entre ses jambes. Il n'avait pas fallu moins de douze ans pour la construire, et elle avait coûté trois cents talents. Vanité des grandeurs humaines! ce colosse qui devait à jamais braver l'impétuosité des orages, la fureur des vagues et les ravages du temps, ne vit pas même passer à ses pieds deux générations. Cinquante-six ans après sa triomphale inauguration, il fut renversé par un tremblement de terre; les enfants de ceux qui l'avaient façonné à tant de frais, n'eurent pas la force de le relever; il resta pendant neuf siècles abandonné sur le sol, comme une vile matière et fut, pour comble

d'outrage, vendu, en 672, à un Juif qui, de ses débris, chargea, dit-on, neuf cents chameaux.

De ce colosse fameux, on ne voit plus aucune trace, et les archéologues ne sont pas même d'accord sur l'emplacement qu'il devait occuper. Il ne reste pas de traces non plus de cette centaine de statues qui décoraient la ville de Rhodes, au temps où elle se distinguait entre toutes les cités de la Grèce par son amour pour les arts et les sciences.

Mais Rhodes a une autre illustration plus belle et plus noble à mes yeux, plus intéressante pour nous qui avons le droit d'en revendiquer une si grande part. Je veux parler de ses fiers combats du moyen âge, de ses chevaliers, derniers défenseurs de la religieuse pensée qui avait enfanté les croisades, dernier rempart du christianisme en Orient. Chacun sait comment est né cet ordre de chevalerie qui a rendu son nom si célèbre au XIe siècle; d'humbles religieux s'étaient réunis pour prendre soin des pèlerins qui se rendaient en terre sainte. On les appelait hospitaliers, et leurs fonctions, en effet, devaient se borner, dans le principe, à remplir les devoirs d'une pieuse et charitable hospitalité envers leurs frères souffrants. Mais il ne suffisait pas alors d'ouvrir un asile au voyageur malade, de panser ses blessures, de lui donner les remèdes dont il avait besoin. Il fallait le défendre contre les dangers qui le menaçaient, défendre l'étendard du Christ contre les musulmans. Les hospitaliers, à l'exemple des templiers organisés en corps militaire par saint Bernard, ceignirent le glaive[1]. On les vit

[1] En 1099, ils ne formaient qu'un ordre de frères hospita-

avec leur robe noire, emblème de l'austérité de leur vie, leur croix blanche qui ne devait se teindre que du sang des infidèles[1], s'élancer sur les champs de bataille, et donner à toute l'Europe l'exemple d'un courage chevaleresque uni à une austère vertu. Leur couvent de Jérusalem, consacré à saint Jean l'Aumônier, leur fit donner le nom de chevaliers de Saint-Jean. Plus tard, on les appela chevaliers de Rhodes, puis enfin chevaliers de Malte. Vaincus avec la chrétienté dont ils avaient été les vaillants auxiliaires, expulsés de la Palestine et de la Syrie, ils se réfugièrent d'abord dans l'île de Chypre. Mais ils n'avaient là qu'une position incertaine, secondaire, et leur grand maître, Foulques de Villaret, conçut l'idée d'en conquérir une plus sûre en s'emparant de Rhodes, à l'aide de Nicolas IV, de Philippe le Bel, et d'une cohorte de croisés accourus à l'appel du pape pour seconder dans leur hardie entreprise ceux qui, tant de fois, avaient vaillamment secondé les légions chrétiennes. Après un siége opiniâtre, Villaret s'empara de cette ville antique dont les Athéniens invoquaient jadis le secours, dont Alexandre respecta les priviléges, dont le commerce avait fait une riche et puissante cité, si puissante que Démétrius, fils d'Antigone, ne put la vaincre avec une armée de trente-cinq mille hommes, et fut forcé de s'éloigner de ses murs après un siége d'un an.

Les chevaliers n'avaient gagné à leur victoire que

liers; en 1113, ordre religieux et militaire; 1291, ils quittent la Palestine; 1319, ils s'emparent de Rhodes et y soutiennent noblement l'honneur de leur drapeau.

[1] En campagne ils portaient une cotte rouge avec la croix blanche à huit pointes.

la possession de la ville. Bientôt ils envahirent l'île entière, quelques autres petites îles voisines, et fondèrent un État qui, pendant deux siècles, maintint l'étendard de l'Europe chrétienne au milieu de l'empire ottoman, résista aux troupes de Mahomet[1] qui avait subjugué Constantinople, et ne succomba que dans une seconde lutte, devant une armée de deux cent mille hommes.

Cette rapide conquête, ce triomphe des chevaliers de Saint-Jean n'altérèrent point leurs principes d'obéissance et d'humilité. Qu'on en juge par la tradition, sans doute revêtue d'une couleur fabuleuse, mais digne de remarque, que Vertot rapporte dans son *Histoire des Chevaliers de Malte*, et dont Schiller a composé une de ses plus belles ballades. C'était du temps d'Héline de Villeneuve, grand maître de l'ordre, entre l'année 1323 et 1346. Un dragon monstrueux épouvantait le pays. La nuit, il se retirait dans une caverne au pied de la montagne de Saint-Étienne; le jour, il se précipitait hors de sa tanière et dévorait tout ce qu'il rencontrait. Plusieurs chevaliers ayant

[1] C'est ce féroce Mahomet qui faisait scier par le milieu du corps les captifs dont il avait promis de respecter la tête, prétendant ainsi ne pas manquer à son engagement. C'est lui aussi qui a dit ces paroles de diplomate tant de fois citées : « Si je savais qu'un des poils de ma barbe connût mon secret, je l'arracherais et je le jetterais au feu. »

Après avoir échoué une première fois devant Rhodes, il se préparait à recommencer ce siége avec des forces plus considérables, lorsqu'il mourut de mort subite. On mit sur sa tombe cette épitaphe : « Je me proposais de conquérir Rhodes et de subjuguer la superbe Italie. » (Vertot, *Histoire des Chevaliers de Malte*, t. III, p. 106.)

voulu l'attaquer, avaient été terrassés, meurtris, déchirés par lui, et le grand maître, par un sentiment de tendre sollicitude pour ses frères, venait de leur interdire cette lutte dangereuse. Un d'eux, pourtant, le jeune Déodat de Gozon, de la langue de France[1], emporté par une généreuse ardeur, résolut de la recommencer, et oublia qu'en prenant cette résolution il violait les règles de la discipline. Cette fois, le dragon fut vaincu, et le peuple, heureux d'être délivré de ce fléau, conduisit en triomphe le courageux Gozon au palais du grand maître. Celui-ci, au lieu de le féliciter de sa victoire, le reçut avec la sévérité rigoureuse d'un juge. Ici, je laisse parler le poëte qui a si vivement senti et si bien exprimé l'idée fondamentale de cette tradition : « Tu as tué, dit-il, d'une main courageuse le dragon qui ravageait cette contrée. Tu es devenu un dieu pour ce peuple et un ennemi pour notre ordre. Ton cœur a enfanté un monstre pire que cet animal cruel. Il a enfanté la vipère qui empoisonne l'âme, qui produit la discorde et la perdition. Il a enfanté l'esprit de révolte qui se soulève audacieusement contre la discipline, qui brise les liens sacrés de la loi et détruit le monde.

« Le mameluk montre aussi du courage, mais l'o-

[1] L'ordre était divisé en sept langues : Provence, Auvergne, France, Italie, Aragon, Allemagne, Angleterre. Cette dernière fut supprimée après la réforme Il y avait en 1726, dans celle de Provence, un grand commandeur, deux grands prieurs et un bailli ; dans celle d'Auvergne, qui comprenait la Franche-Comté, un maréchal, un grand prieur et un bailli ; dans celle de France, un grand hospitalier, un grand prieur de France, un grand prieur d'Aquitaine, un grand prieur de Champagne, un bailli, un grand trésorier.

béissance est la parure du chrétien. Car, aux lieux où Notre-Seigneur apparut dans sa nudité sur ce sol sacré, nos pères fondèrent cet ordre pour accomplir le plus difficile des devoirs, celui de dompter sa propre volonté. Une vaine gloire t'a ému. Retire-toi de moi. Celui qui ne porte pas le joug du Christ ne doit pas être paré de sa croix. »

« A ces mots la foule éclate : un tumulte violent retentit dans le cloître : tous les chevaliers demandent grâce pour leur frère. Le jeune homme baisse les yeux en silence. Il se dépouille de son vêtement, baise la main sévère du maître et se retire. Celui-ci le suit du regard, puis le rappelle avec affection et lui dit : « Embrasse-moi, mon fils, tu as soutenu le plus rude combat : prends cette croix, c'est la récompense de l'humilité d'une âme qui sait se vaincre elle-même. »

L'histoire rapporte que le hardi et vertueux Gozon fut nommé gouverneur de Rhodes, puis devint grand maître de l'ordre. Il mourut en 1353 et l'on grava sur sa tombe ces deux mots : *Draconis exstinctor.*

Il fallait des hommes de cette trempe énergique de caractère et de cette humble soumission de cœur pour accomplir les grandes choses qui ont illustré l'ordre de Saint-Jean dans ses siècles de combats. Qui ne connaît les détails du dernier siége de Rhodes, détails si merveilleux, qu'à peine peut-on y croire? Cent quarante mille soldats turcs, soixante mille pionniers cernèrent la ville par terre et par mer. Pour résister à une telle armée, l'héroïque grand maître Villiers de l'Ile-Adam n'avait que six cents chevaliers, quatre mille cinq cents hommes d'armes et une troupe de paysans mal exercés et mal disciplinés. L'effrayante

armée musulmane fut cependant repoussée, battue, mise en déroute[1]. Le découragement commençait à s'emparer d'elle. Il fallut, pour ranimer sa première ardeur, que Soliman, le conquérant de Belgrade, vînt lui-même se mettre à la tête de ses légions et menaçât de sa colère sanglante quiconque se retirerait devant l'ennemi. Après de nouvelles luttes et des assauts désespérés, où il vit tomber sous ses yeux ses plus braves officiers, Soliman qui disait que de même qu'il n'y avait qu'un Dieu dans le ciel, il ne devait y avoir qu'un empereur sur la terre; Soliman le Magnifique sentit vaciller sa résolution. Étonné d'une telle résistance, ébranlé par la perte de tant d'hommes, par les murmures de ses janissaires, il songeait à abandonner ce siége désastreux, à s'en aller dans son sérail cacher la honte de sa défaite. La trahison le retint. Le même chevalier infâme qui l'avait excité à entreprendre cette guerre, qui, chargé par le grand maître de pourvoir aux approvisionnements de la ville, n'avait amassé qu'une quantité insuffisante de poudre, le même Ama-

[1] « Et non seulement, dit Jacques de Bourbon, les hommes faisoient les armes et résistoient aux ennemys, mais aussi les femmes lesquelles en bonne quantité en tous les lieux où il y avoit combat ou assault se trouvoient partout, portoient pierres, terre et eaue pour nuyre aux ennemys, portoient aussi pain et vin et aultres vivres pour subvenir et rassazier ceux qui combatoient d'une grande et fervente amour et avec grand travail de leurs propres personnes. Et y en eut aulcunes qui gettoient des pierres aux ennemys dedans les fossez. Desdictes femmes en fut tué et blessé bon nombre. » *La grande et merveilleuse et très-cruelle oppugnation de la noble cité de Rhodes.* (Feuillet XXII.)

ral[1], emporté par son orgueil espagnol et par une ambition effrénée, apprit à Soliman que la ville en était réduite à la dernière extrémité, et qu'à peine lui restait-il quelques centaines de chevaliers capables de porter les armes[2]. Le sultan, qui ne se serait point résigné sans une violente douleur à renoncer à une entreprise pour laquelle il avait fait tant de préparatifs et déjà perdu tant d'hommes, recommença la lutte,

[1] A la mort de Fabrice Carette. Amaral, grand prieur de Castille, aspirait à la grande maîtrise; l'élection de Villiers à ce poste éminent engendra dans son cœur une pensée de haine et de vengeance qui ne s'effaça plus.

[2] « Les ennemys, dit Jacques de Bourbon, voyans que par mine ilz n'avançoyent rien et ne pouvoyent venir à leur intention, ayans bien peu de munitions, furent en délibération de lever leur camp et s'en aller. Et de fait aulcuns y en eut qui emportèrent leur cariage vers les navires. Et aussi quelque nombre de gens avecques leurs enseignes sortirent de leurs tranchiés et allèrent droict aux navires. Alors il fut escript du camp comme les garnissaires ne vouloient plus combattre, que tous estoient délibérez de partir, reserve aulcuns capitaines. Ung jour ou deux après ledit assaut ung abbamisy de noz gens s'en fuyt aux ennemis et leur dist qu'ils ne s'en allassent point les advisant que la plupart des gens de guerre avoient été tuez ou blecez à ce dernier assauts, et leur dist que s'ilz eussent continué le combat, ou que le lendemain ilz en eussent donné ung aultre qu'ilz emportoient la ville. Pareillement les faulx traystres qui estoient dedans la ville escrirent lettres au camp donnant advis aux ennemis de ce qui avoit esté faict, et ce qui se disoit entre nous et plus que de la vérité, les exhortant qu'ilz ne s'en devoient aller. Car en donnant ung ou deux aultres assaulz ils prendroient la ville. Et alors selon que on trouva depuis le dessus dict frère Andre de Merail, escript une lettre aux baschas les exhortat de demourer, leur disant que au long aller la ville seroit à eulx. » *La grande et merreilleuse oppugnation*. (Feuillet XXIII.)

et les pauvres chevaliers, écrasés par le nombre de leurs ennemis, privés de munitions et hors d'état de défendre plus longtemps leur citadelle en ruine, leurs remparts démantelés, furent enfin contraints de céder[1]. Mais il fallut six mois aux deux cent mille hommes de Soliman pour vaincre l'intrépide énergie de cette légion de soldats chrétiens, et le traité de capitulation[2], qui fut conclu entre Villiers et les ministres du sultan, prouve qu'au moment où le noble grand maître consentait à déposer les armes, il était encore craint et respecté.

[1] M. le maréchal de Raguse dit que cette défense aurait pu être plus longue encore, et nie que les chevaliers aient manqué de poudre par la raison qu'on en a découvert, il y a quelques années, vingt mille livres dans un souterrain. Quand on lit la naïve relation du siége de Rhodes par le chevalier Jacques de Bourbon (*La grande et merveilleuse et très-cruelle oppugnation de la cité de Rhodes*, 1 vol. in-4°, Paris, 1526), on éprouve, ce me semble, une impression tout opposée à celle de M. de Raguse, et quant aux vingt mille livres de poudre retrouvées dans un souterrain, il ne me paraîtrait pas difficile de croire qu'elles eussent été enfouies là par Amaral qui, jusqu'au moment où sa trahison fut découverte, resta investi d'un assez grand pouvoir.

[2] Entre autres articles, ce traité portait : « Que les églises de Rhodes ne seraient point profanées ; que les catholiques de l'île conserveraient le libre exercice de leur culte ; que le peuple serait exempt d'impôt pendant cinq ans ; que tous ceux qui voudraient sortir de l'île en auraient la permission ; que si le grand maître et les chevaliers n'avaient pas assez de vaisseaux pour les porter jusqu'à Candie, il leur en serait fourni par les Turcs ; qu'ils pourraient emporter les reliques des saints, les vases sacrés de l'église Saint-Jean, leurs meubles, leurs titres et tout le canon dont ils avaient coutume de se servir pour armer leurs galères. »

Le sultan voulut le voir dans son palais de Rhodes, et dit à l'un de ses généraux : « Il est triste de faire sortir de sa demeure ce noble vieillard. »

Villiers de l'Ile-Adam partit le dernier de la cité qu'il avait si vaillamment défendue. Une flotte de cinquante bâtiments l'emmena avec ses chevaliers et quatre mille chrétiens à Candie. Sur cette flotte on ne voyait qu'un étendard déployé qui représentait Notre-Dame de Pitié avec cette inscription : *Afflictis spes unica rebus.*

Ce qui me charme dans cette histoire des chevaliers de Saint-Jean, c'est de voir la grande place que la France y occupe. Des milliers de Français ont été associés à cet ordre mémorable et à toutes ses grandes époques. C'est un Français qui le dirige par ses conseils, qui le soutient par son courage. C'est Raimond Dupuy qui lui fait prendre les armes pour protéger la terre sainte; Jean de Villiers qui défend jusqu'à la dernière extrémité les murs écroulés d'Acre, Guillaume de Villaret qui s'en va reconnaître la position de Rhodes pour en faire la nouvelle forteresse des chevaliers; Foulques de Villaret, son frère, qui brave tous les périls et tous les obstacles pour accomplir ce hardi projet. C'est Pierre d'Aubusson qui, par la sagesse de ses mesures et l'énergie de sa résolution, arrête sur la plage de Rhodes les légions de Mahomet et met en déroute ces orgueilleux soldats qui menaçaient de tout ravager. C'est Villiers de l'Ile-Adam, dont nous avons dit l'héroïque résistance, et Jean de La Valette qui renouvelle à Malte avec la même valeur, contre les mêmes ennemis du christianisme, les exploits de ses prédécesseurs. Quelle quantité de noms

illustres il faudrait encore citer, en rappelant le souvenir de cet ordre, qui dans l'espace de six siècles enregistra dans ses annales les plus nobles familles de France, qui, longtemps après que les rois et les princes s'étaient retirés des croisades, continua sa valeureuse croisade contre les hordes musulmanes, et réunit, dit Schiller, dans une même couronne la palme de la force et celle de l'humilité [1].

Après avoir traversé le quai de Rhodes et ses avenues, occupées par de sales boutiques et une sale population, j'entrai avec un pieux respect dans la rue qui s'appelle encore la rue des Chevaliers. Elle s'élève en ligne droite sur la pente d'une colline avec ses pignons aigus, ses tourelles, ses façades ornées de ciselures, comme au temps où les gentilshommes de France employaient à l'embellir les revenus de leurs seigneuries. Les Turcs en s'y installant n'ont point touché à ces vénérables édifices; ils se sont contentés d'établir un grillage aux fenêtres pour voiler l'intérieur de leur habitation, et ils vivent là silencieux et retirés derrière ces belles façades gothiques. Dans ce moment j'ai presque aimé les Turcs, j'ai béni l'insouciante mollesse qui les empêche de porter une main profane sur les monuments qu'ils ont conquis et la vie solitaire qui les dérobe aux regards dans cette rue de Rhodes, où leur présence troublerait les religieuses pensées qui s'éveillent à son aspect.

J'ai vu la poétique cité de Nuremberg, temple de l'art gothique, musée du moyen âge et les admirables

[1] Religion des Kreuzes, nur du verknüpftest in einem Kranze der Demuth und Kraft doppelte Palme zugleich.

(Die Johanniter.)

églises de Lubeck, la vieille reine de la Hanse, et Francfort, marraine des Césars [1], et l'austère Drontheim, marraine des rois scandinaves, mais pas une de ces villes n'a produit sur moi, aux jours enthousiastes de la première jeunesse, l'impression que j'ai éprouvée en parcourant ce silencieux quartier de Rhodes, où rien ne distrait le cœur des augustes souvenirs du passé. A le voir si peu animé et en apparence si désert, on dirait une ville morte, exhumée comme Herculanum de la lave et de la poussière des siècles. On dirait que toutes ces maisons attendent encore leurs anciens hôtes. Les portes sont closes comme lorsqu'ils partaient pour quelque aventureuse expédition, et chacun d'eux retrouverait sans peine sa demeure, car chaque façade a conservé ses signes distinctifs, ici la date de sa construction, là une croix, symbole religieux, des fleurs de lis, emblème national, et partout des écussons ciselés sur la pierre avec leur couronne, avec une devise ou une inscription gothique. On en voit en plusieurs places deux à trois réunis, soit par suite d'une alliance de confraternité, de famille, ou par un droit de succession. Nous en avons même compté jusqu'à sept au-dessus d'un portail. C'est pour la noblesse de France une des belles pages de son livre d'ordre, une sorte de *peerage* indélébile, à l'aide duquel on pourrait au besoin rétablir une date, constater un fait.

Je m'en vais pas à pas, regardant avec curiosité toutes ces armoiries et essayant de les reconnaître, dans l'espoir d'y lire quelque nom que j'aime à me

[1] Sainte-Beuve.

rappeler. Là ont été les Dolomieu[1], les Chastenay[2], les La Guiche[3] les Wallin[4], les Clermont[5], les Rémusat[6], et une quantité de gentilshommes de Franche-Comté, dont la mémoire se lie à celle de mes premières études. Sur une des portes de la ville, un ange garde sous ses deux ailes déployées deux de ces écussons, comme pour les dérober aux injures du temps, aux ravages de la guerre, et le temps et la guerre ont respecté la suave figure de cet ange et les deux emblèmes historiques placés sous cette sauvegarde religieuse.

Au dehors de cette historique enceinte, il est beau de voir encore les bastions dont les Turcs ne parvinrent à s'emparer qu'après y avoir répandu des flots de

[1] Langue d'Auvergne. Armoiries d'azur au griffon rampant d'or.

[2] Prieuré de Champagne. Armoiries d'argent au coq de sinople, membré, becqué, crêté et couronné de gueules, accompagné de trois roses de même. boutonnées d'or.

[3] Prieuré de Champagne. Diocèse de Châlons-sur-Saône. Armoiries de sinople au sautoir d'or.

[4] La famille des Vallin a donné à l'ordre de Saint-Jean un maréchal de Rhodes, en 1350 ; un commandeur du Temple de Vaux, en 1396, et sept chevaliers. Elle était inscrite dans la langue de Provence et portait ses armes de gueules à une bande composée de six pièces d'argent et d'azur.

[5] Les armes des Clermont-Chattes se voient encore très-distinctement dans la grande rue de Rhodes : de gueules à deux clefs d'argent adossées et passées en sautoir un croissant d'argent en chef. Il y a eu dans cette famille plusieurs chevaliers et un grand maître : Annette de Clermont Chattes-Gesans, élu à l'unanimité en 1660.

[6] 1547, une gerbe accompagnée de deux étoiles. Langue de Provence.

sang; bastions d'*Auvergne*, de *France*, car chacun d'eux portait un de ces grands noms, et ce nom imposait à ses défenseurs des actes d'héroïsme : Noblesse oblige.

A part ces diverses constructions et quelques restes de fortifications des XIVe et XVe siècles, il n'y a rien à rechercher à Rhodes, dans cette ville jadis si célèbre et si opulente. C'est assez que les Turcs laissent subsister ce qui subsiste; leur demander d'étayer un monument qui s'écroule ou de relever une ruine, ce serait leur supposer une idée ou une faculté dont ils ne se soucient aucunement. Autour de la rue des Chevaliers, tout est ruines et décombres; les remparts s'écroulent et personne ne pense à les réparer; le port s'ensable, et nul pacha ne s'en inquiète. Dans l'intérieur de l'île, la dévastation est encore plus grande; les villages sont abandonnés, les terres incultes.

Cette île, que le moindre travail féconde, renfermait, dit-on, au temps des chevaliers, trois cent mille habitants. On y trouvait jadis, outre sa splendide capitale, trois villes importantes : Lindus, Camisus et Jalysus. On n'y compte plus aujourd'hui qu'une trentaine de pauvres villages et trente mille habitants. Ses vignes, autrefois si estimées, louées par Virgile et améliorées probablement par les chevaliers, car le vin qu'on en tirait portait, comme celui de Chypre, le nom de vin de la commanderie, ne donnent plus aujourd'hui, entre les mains indolentes qui les cultivent, qu'une récolte sans valeur. Son sol, où toutes les céréales fructifient, où l'on peut faire avec succès des plantations de tabac, de coton, d'arbres de toute sorte, suffit à peine aux besoins de sa population. Rhodes

n'exporte que des raisins, des fruits et des éponges que de hardis plongeurs vont, au risque de leur vie, chercher au fond des flots.

Cependant, lorsqu'on gravit au sommet d'un des coteaux qui dominent l'antique cité du soleil, oh! que cette terre est belle à voir avec ses jardins d'orangers, ses palmiers aux vertes couronnes, ses sources d'eau limpide, rafraîchies par l'ombre des bois, son ciel si pur, sa mer si bleue; et de l'autre côté de cette mer, les cimes couvertes de neige du Taurus. Je suis étonné que quelque riche Anglais, dans un de ces désirs excentriques, si fréquents parmi les hommes de sa nation, n'ait pas encore songé à devenir possesseur de cette île. Il ne pourrait l'acheter sous son nom, mais sous le nom d'une femme. Pour quelques millions peut-être, on l'aurait; et qu'il serait aisé de lui rendre peu à peu son charme primitif, de la faire renaître et refleurir comme au temps où l'on donnait à sa capitale le nom poétique qu'elle a conservé, le nom de *ville des roses* (Rhodes, *Rhodos*). C'est l'île féerique où il faudrait porter, comme dans un sanctuaire, les doux rêves de sa jeunesse, les tendres pensées de son cœur, l'île rêvée par Th. Moore, où de sentir seulement que l'on respire, que l'on vit serait la plus grande joie, où l'existence ressemblerait à un long jour sans ombre, où la mort viendrait calme et riante comme une soirée paisible.

Oh! had we some bright little isle of our own,
In a blue summer Ocean, far off alone.

Quand les derniers liens qui soutiennent encore la Turquie viendront à se rompre, et quand les puis-

sances occidentales auront à se partager les débris de cet autre Bas-Empire, la France n'aura-t-elle pas le droit de revendiquer cette belle île de Rhodes, et ne lui sera-t-il pas donné de planter de nouveau son drapeau sur ce sol où son drapeau a déjà été couronné de tant de gloire? Rhodes, Chypre, la Syrie, les berceaux de la civilisation et du christianisme à la France civilisatrice, à la France chrétienne. Que l'Angleterre, avec son éternelle avidité commerciale, s'empare de la route de l'Égypte, qui lui donne la route des Indes; que la Russie soit déclarée souveraine des provinces du Danube, dont elle est déjà à peu près de fait la maîtresse absolue, et qu'on laisse à la France les plages déshéritées de leur couronne antique, les contrées qui ont été grandes et qui doivent le redevenir, les pauvres races opprimées dont il faut briser les chaînes et renouveler la vie. C'est à la France à les prendre sous son généreux patronage, à les ranimer par sa propre force, à les éclairer par son génie. C'est là le droit qu'elle aime à exercer, c'est là sa mission.

Quand nous quittâmes Rhodes, l'ombre du soir commençait à envelopper la ville : la plage et les maisons qui la bordent s'effaçaient peu à peu à nos yeux; les tours des remparts et quelques tiges de palmiers restaient seules visibles dans l'ombre comme une grande renommée dans l'obscurité des siècles; puis bientôt, tout disparut autour de nous, tout fut enseveli dans la nuit; image de cette nuit du temps qui, chaque jour, emporte dans son voile tant d'ambitions si vite écloses, sitôt déçues, tant de projets audacieux, tant de splendeurs éphémères et de croyances trompeuses.

Un sentiment de cœur me consolait de quitter si promptement cette cité de Rhodes. J'allais voir à Chypre un ami, l'ami de mes premières années, enfant comme moi des douces et austères montagnes de Franche-Comté, cœur noble, âme ferme, qui avait courageusement, sans se plaindre, supporté les rudes combats de la vie, et suivi en droite ligne son honnête sentier, affectueux soutien de mes jeunes espérances, indulgent confident de mes erreurs, si fidèle et si dévoué que son dévouement éloignait de moi la crainte, et réprimait ma faiblesse, si bon et si modeste qu'il me faisait parfois oublier combien il était le meilleur de nous deux.

Si, pour juger de l'amitié, il faut, comme l'a dit Cicéron, être parvenu à la maturité de l'âge et de l'esprit [1], je suis parvenu à cette maturité, au moins à celle de l'âge, et je puis m'écrier avec La Fontaine :

Qu'un ami véritable est une douce chose!

Pendant plus de vingt ans nous ne nous étions pas quittés; nous avions traversé ensemble les épreuves de l'école et les épreuves bien autrement difficiles de l'école du monde. Nous avions mis en commun tous nos rêves et toutes nos sollicitudes, tout ce qui pouvait nous affliger ou nous réjouir, tout ce qui appartenait à l'un et à l'autre; nous vivions dans cette union des « vrais amis qui faict haïr et chasser d'entre eux ces mots de division et de différence, bienfaict, obligation, recognoissance, prière, remerciement, et

[1] « Omnino amicitiæ, corroboratis jam confirmatisque et ingeniis et ætatibus, indicandæ sunt. »

leurs pareils[1]. » Il venait d'achever avec distinction, à la Faculté de Paris, son cours de médecine, lorsqu'un de ces excellents lazaristes, toujours si zélés pour le bien, si désireux de propager en Orient, par tous les moyens possibles, l'utile action de la France, lui proposa une place de médecin dans un des lazarets récemment fondés par les Turcs. Il accepta avec une mâle résolution ce lointain exil. Quelques mois après son arrivée en Chypre, il se signala par un acte de courage éclatant. Six hommes allaient périr au milieu des vagues, et personne n'osait leur porter secours. Lui, pourtant, se jeta dans une barque et eut le bonheur de les sauver. Depuis ce temps, il n'a cessé de conquérir de nouveaux témoignages d'estime, de sympathie, et j'ai trouvé les traces de son honorable réputation dès Smyrne et dès Constantinople.

Que le lecteur, si lecteur il y a, me permette cette digression! Je dois avouer qu'elle l'instruira peu de l'état de Chypre; mais, pour rien au monde, je ne voudrais renoncer au plaisir d'inscrire sur cette page le nom de mon vieil ami, Irénée Foblant.

C'était lui que je cherchais sur la plage de l'île, tandis que mes compagnons de voyage regardaient les cimes de Santa-Croce, et les maisons de Larnaca qui, de loin, se dessinent agréablement sur une terre blanche ombragée par de majestueux palmiers. Le débarquement est long, car les chaloupes mêmes n'arrivent pas jusqu'à l'extrémité du port négligé, ensablé comme tous les ports turcs. Une troupe d'hommes, à moitié nus, se jette à l'eau et vient prendre sur ses épaules

[1] Montaigne. Livre I, chap. XXVII.

voyageurs ou marchandises. Ces hommes ne savent pas l'italien, la langue européenne la plus populaire dans les Échelles du Levant, mais tous comprennent ces deux mots : *il francese dottore*, et tous s'offrent avec empressement à me conduire chez lui. Je traverse deux ou trois rues tortueuses, bordées de chétives cabanes en plâtre, et j'arrive dans une grande maison qui, par comparaison avec les autres, semble un vrai palais. C'est là qu'est la demeure du *caro dottore*, demeure toute pleine de livres, de tableaux, de gravures de France, reliques du passé, consolation du présent. « *On n'emporte point la patrie à la semelle de ses souliers;* » mais quand on l'aime et qu'on la quitte, on tâche d'en emporter du moins tout ce qui en retrace l'image et en rappelle le charme. On se fait, avec les trésors de la terre natale, un monde de prédilection dans sa retraite, une autre patrie sur le sol lointain, un cercle d'amis dans la foule étrangère, et c'est ainsi que j'ai trouvé mon pauvre ami solitaire, employant sa science à ses devoirs, et vivant par la pensée, par les élans du cœur avec ses souvenirs d'une autre contrée, et ses affections d'un autre temps.

Après avoir satisfait à notre première ardeur de causeries vagabondes, de questions et de réponses, de confidences réciproques et de récits de toute sorte, nous sortons pour aller voir quelques-uns de nos compatriotes établis à Larnaca. La ville où nous avons débarqué s'appelle la Marine. C'est la résidence de trois consuls européens [1] (France, Sardaigne, Angle-

[1] Le consul de France est M. de Fourcade, homme sérieux, instruit, qui s'est fait, par la dignité de son caractère, une belle

terre), des employés de la douane et du lazaret. C'est le principal entrepôt des denrées d'importation et d'exportation, le point où arrivent tous les bâtiments de commerce et où stationnent les bateaux à vapeur autrichiens et tous ceux qui vont à Beirout. La ville de Larnaca est à une demi-lieue de là. On y voit quelques belles maisons de négociants, l'une, entre autres, qui appartient à un très-honorable négociant français, M. Tardieu, serait partout, avec ses fraîches galeries et ses verts jardins, une délicieuse demeure. Quoique le commerce de Chypre soit loin d'être ce qu'il devrait être sur une terre si fertile et dans une situation géographique si avantageuse, comme il est presque entièrement concentré à Larnaca, il ne laisse pas de donner à cette ville un certain air d'opulence et une certaine animation. Les archéologues remarquent sur le chemin qui y conduit depuis le port plusieurs vestiges d'un ancien pavé qui ressemble à une mosaïque, et plusieurs ruines. Nul doute que si on faisait des fouilles en ce lieu comme sur plusieurs autres points de l'île, on n'y trouvât de précieux débris des siècles lointains. Larnaca est bâtie sur l'emplacement de l'antique ville fondée par une colonie de Phéniciens, et qui porta le nom de Citium, du nom de Cetthin, petit-fils de Noé, qui fut, dit l'historien Josèphe, le premier possesseur de Chypre.

Les autres villes de l'île sont Nicosie, résidence du gouverneur et de l'archevêque grec; Famagouste, bâtie sur les ruines d'une autre cité qui portait le nom d'Ar-

position en Chypre, et qui a acquis, par une patiente étude, une profonde connaissance de ce pays, de son état social et matériel, de ses misères et de ses ressources.

sinoé, sœur de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte; Baffa, qui a remplacé la voluptueuse Paphos, et Limasol, qui n'est qu'une pauvre bourgade, quoiqu'elle soit située dans l'un des meilleurs districts de Chypre et qu'elle ait un port assez commode.

Je suppose que personne, en lisant ce mot de Chypre, ne se soucie d'entendre répéter les vieux contes mythologiques qui y sont attachés. Dieu merci! on a assez parlé de Vénus sortant de l'écume argentée des eaux, de ses temples licencieux, de son culte lubrique. Les poëtes ont assez chanté, dans de fades alexandrins, Amathonte et Paphos, et la mort lamentable du bel Adonis, et les flèches de Cupidon. Les philologues ont assez étalé, dans leurs citations et leurs commentaires, tous ces oripeaux des dieux de l'Olympe et cette friperie du paganisme grec. N'est-il pas temps qu'on retranche au moins quelques strophes à cette éternelle cantilène de collége; et pense-t-on que si un professeur venait dans l'île de Chypre avec son élève, il ne ferait pas bien de laisser un peu de côté Ovide, Catulle et la peinture des fêtes d'Aphrodite, pour appeler l'attention de son disciple sur une autre époque, sur d'autres traditions plus nobles et non moins poétiques?

Dussé-je passer, aux yeux des classiques rhéteurs, pour un Vandale, pour un barbare, j'avoue que ce qui m'intéressait le plus sur la terre de Chypre, ce n'étaient pas les souvenirs de Cythère et d'Idalie; mais les premières prédications des missionnaires de l'église d'Antioche [1], et la plaine où le valeureux Ri-

[1] *Actus Apostolorum*, cap. XIII, v. 1 et seq.

chard d'Angleterre s'avançait avec cinquante chevaliers contre les légions de l'empereur Isaac, et Nicosie avec ses écussons de France, ses armes des Lusignan, ses trois cents églises, et la cathédrale aujourd'hui transformée en mosquée; l'imposante cathédrale où saint Louis allait dévotement s'agenouiller chaque jour.

Je crois, du reste, que si Vénus devait naître des flots une seconde fois, elle choisirait pour sa demeure un sol moins triste et moins dévasté que celui de Chypre, car il lui fallait des bosquets de myrtes, des forêts de fleurs, un air embaumé, un ciel toujours pur et toujours tempéré. Il y a peu de myrtes dans cette île et beaucoup de serpents dont la piqûre est mortelle, à moins qu'on ne connaisse le fort étrange remède dont parle M. Michaud dans sa correspondance d'Orient [1]. L'été du pays est très-chaud, l'hiver très-pluvieux, et des exhalaisons malsaines enfantent périodiquement une quantité de fièvres dangereuses [2].

[1] Voir la naïve tradition de ce pope grec qui, averti qu'un homme venait d'être mordu par un aspic, le guérit sans le voir, et à la distance de plusieurs lieues, en murmurant quelques paroles sur un verre d'eau, où il avait jeté un peu de poussière. Tome IV, p. 109.

[2] Dans les années où il tombe, au printemps, des pluies abondantes, les terres trop imbibées d'eau, et les marais qui se sont formés dans les plaines, n'étant pas desséchés avant le retour des chaleurs, la trop grande ardeur du soleil y développe des miasmes, connus en Italie sous le nom de *malaria,* et engendre des épidémies qui souvent se propagent dans l'île entière. Les régions les plus malsaines sont les environs de Famagouste, de Baffo et de Larnaca.

La pleurésie, les affections de foie, les ophthalmies sont aussi

Comme l'a dit M. d'Estourmel, dans son spirituel récit de voyage : « Il est remarquable que la désolation et la fièvre se soient emparées, sans exception, de tous les rivages où la volupté avait ses temples. A en croire les poëtes, le printemps de ces lieux devait être éternel, et pourtant les voilà sous nos yeux, flétris et desséchés : c'est la vieillesse d'un libertin [1] »

Quant à la condition sociale et matérielle des habitants, il ne faut qu'un mot, une date pour la faire comprendre. Dès l'année 1570, Chypre appartient aux Turcs, et l'on sait comment les Turcs s'entendent à régir leurs possessions. Au siècle dernier, M. l'abbé Mariti écrivait, sur cette malheureuse île, quelques pages qui pourraient s'appliquer à la plupart des provinces de l'empire ottoman.

« Les revenus du royaume, dit-il, sont abandonnés au grand vizir, mais ne pouvant y aller commander en personne, il le fait affermer et le vend au plus offrant. Le dernier enchérisseur, muni d'un hatichérif, ou mandat spécial du Grand Seigneur, confirmé par le ministre, arrive dans son gouvernement, et comme ces nuages avant-coureurs des tempêtes, dont les fleuves recèlent tous les fléaux qui doivent désoler nos campagnes, la présence de ce despote subal-

très-fréquentes dans l'île de Chypre, comme dans la plupart des pays chauds. Mais une maladie hideuse qui lui est particulière est la lèpre, chancre rongeur qui mutile et démolit pièce à pièce le corps du malheureux qui en est atteint. Cette maladie étant considérée comme éminemment contagieuse, une léproserie a été établie à quelque distance de Nicosie. (*Documents inédits sur l'île de Chypre.*)

[1] *Journal d'un voyage en Orient*, tome I, p. 257.

terne imprime l'épouvante et présage tous les maux.

« Si, comme on le voit, l'intérêt et non le mérite est ici la route des grandeurs, l'intérêt est aussi la règle unique qui dirige les grands. Rien n'arrête ces gouverneurs avides; ils s'acharnent sur le peuple; leur subtile tyrannie invente mille moyens de pressurer son or et d'extorquer les fruits de ses travaux et de ses sueurs. Chaque jour voit éclore un nouvel impôt, et après s'être engraissé de la substance du peuple, après avoir enrichi les agents de ses cruautés; objet de l'exécration publique, chargé d'or et de malédictions, ce gouverneur se retire et fait place à un nouvel acquéreur qui, enchérissant sur son bail, se croit en droit d'enchérir sur ses rapines et ses vexations. Qu'arrive-t-il? ce beau royaume est réduit à un état déplorable; le numéraire est épuisé, son sol favorisé de la nature, dépouillé de ses riches productions, a la nudité du désert, et les émigrations journalières font de ce superbe pays une effrayante solitude.

« L'or, dit encore le même écrivain, est ici l'agent universel. Tout se rachète avec l'or, jusqu'au sang des citoyens; la loi ordonne, il est vrai, la mort de l'assassin; mais le coupable, moyennant quelques centaines de piastres, en élude aisément la poursuite. Les habitants de l'endroit où s'est commis le crime sont également soumis à une taxe, dont le produit se verse au trésor du Grand Seigneur. L'amende, pour le meurtre d'un homme de trente à trente-cinq ans, est de cinq cents piastres; dans tous les autres cas, on calcule à peu près le temps qu'il pouvait espérer de vivre encore et le revenu dont sa mort prématurée prive le souve-

rain; on leur en fait payer l'équivalent et très-souvent au delà [1]. »

Les Turcs commencent à s'inquiéter au moins des apparences et tiennent à ménager l'opinion de l'Europe. Pour gagner l'intérêt de la diplomatie étrangère, ils sont bien obligés de faire quelque réforme dans leur système d'administration, mais je persiste à croire qu'ils ne valent, au fond, pas mieux qu'autrefois; et il me paraît assez démontré que, dans l'occasion, ils ne reculent pas plus qu'autrefois devant une injustice ou une cruauté. Voilà vingt ans qu'on parle des réformes de Mahmoud, je ne vois pas qu'elles aient jusqu'à présent relevé de son état de langueur et de misère une seule province de l'empire ottoman.

J'essayerai de tracer, d'après des documents officiels, une esquisse de l'état actuel de Chypre. On reconnaîtra par là que depuis le temps où l'abbé Mariti en faisait une si triste peinture, le gouvernement turc s'est fort peu soucié d'améliorer le sort des habitants de cette île.

Le territoire de Chypre est divisé en treize districts ruraux ou perceptions, dans lesquelles n'ont point comprise Nicosie, la capitale de l'île. La surface du pays est d'environ cinq cent vingt lieues carrées. Dans les derniers temps de la domination vénitienne on y comptait huit cent soixante communautés, villes, villages, hameaux. Il n'y en a plus aujourd'hui que six cent dix, presque tous beaucoup moins considérables qu'autrefois [2]. La population entière est de cent

[1] *Voyage dans l'île de Chypre,* tome I, page 12 et suiv.

[2] La population de Nicosie, par exemple, qui, en 1570, s'éle-

dix mille âmes, dont soixante et quinze à soixante et seize mille Grecs; trente-deux à trente-trois mille Turcs; douze à treize cents Maronites; cinq cents catholiques romains; et cent cinquante Arméniens.

Les catholiques romains, presque tous d'origine européenne, sont placés sous la juridiction immédiate de leurs consuls respectifs, et dès lors exempts de toute espèce d'impôts directs, comme de tout contrôle de la part de l'autorité locale. Ils sont généralement adonnés au commerce, à la pêche ou à quelque profession mécanique. Quelques-uns cependant sont possesseurs de terres, et l'on compte parmi eux les deux plus grands propriétaires fonciers du pays.

Autrefois le gouvernement de l'île était toujours confié à un pacha; mais le caractère de ce pacha ayant provoqué, vers la fin du siècle dernier, les plus vives réclamations de la part des Chypriotes, on leur donna pour gouverneurs des Mohassils (intendants ou receveurs), auxquels les revenus du pays étaient laissés à bail, moyennant une redevance annuelle de deux millions cinq cent mille piastres, ordinairement payées d'avance. On peut juger si c'est un bon moyen d'apporter quelque soulagement à la misère des populations; ce système de fermage de l'île n'est abandonné que depuis sept à huit ans.

« Aujourd'hui le gouverneur, qui a le titre de caïmacan, est tantôt un pacha, tantôt quelque effendi ou quelque bey, employé supérieur d'un ministère. Il réunit en sa personne le pouvoir exécutif et l'admi-

vait à quarante mille âmes, n'est plus aujourd'hui que de douze mille.

nistration civile et financière du pays; il est assisté par un conseil composé de huit membres, savoir : le mufti ou chef de la religion; le mollah ou cadi de Nicosie, le commandant militaire, lorsqu'il y a des troupes dans l'île; trois autres primats turcs, l'archevêque grec, et l'un des trois codja-bachis ou démogérontes grecs élus par leurs coreligionnaires pour les représenter au siége du gouvernement. Un zabit ou lieutenant du gouverneur est établi par lui dans chaque district et l'administre en son nom; cet officier est secondé, en ce qui concerne les Grecs, par un démogéronte que ces derniers sont appelés à choisir; un cadi rend la justice en premier ressort dans le district, comme elle est rendue à Nicosie par le mollah; les plaideurs peuvent appeler de la sentence au conseil supérieur de l'île, présidé par le gouverneur; dans les affaires entre raïas (Grecs, Maronites ou Arméniens) le témoignage du raïa est admis; il ne l'est plus dès qu'une des parties est turque. Cette pénalité est la source, comme il est facile de le comprendre, d'une foule d'abus et de vexations contre les raïas. Toutefois ces derniers ne sont plus comme autrefois exposés aux avanies sans nombre que le dernier des Turcs pouvait se permettre à leur égard. Le hatti schérif de Gulhané, s'il n'a pu faire disparaître l'inégalité de punition entre le musulman et le raïa, a mis fin, du moins, à l'espèce d'ilotisme dans lequel végétait ce dernier. Sans doute il est toujours considéré par le musulman comme un être de la classe inférieure, un sujet, un vaincu. Dans un démêlé avec un Turc, il faut qu'il ait doublement raison pour que justice lui soit faite; mais enfin cette justice il l'obtient

quelquefois, et d'autant plus facilement que le démogéronte, chargé de sa protection, a plus de crédit et d'influence. Sa personne et sa propriété sont désormais protégées par l'autorité, et c'est un pas immense vers l'ordre de choses régulières.

« Chypre est presque toujours sans garnison; le gouverneur et son lieutenant en sont réduits, le plus souvent, pour l'exécution des mesures de police, à la garde particulière, ou à quelques hommes employés extraordinaires. Ils ont quelquefois recours aussi à l'emploi des topchis (canonniers sédentaires) qui sont au nombre de six cent quatre-vingt-douze, et répartis dans les différentes places de l'île; c'est la seule force en quelque sorte organisée. Il devrait exister, à la vérité, un autre corps, les miliciens, inscrits au nombre de huit cents, sans autre paye, et qui ne sont jamais ni réunis ni exercés; c'est ordinairement parmi eux que l'on prend les hommes demandés à l'île de Chypre pour le recrutement de l'armée. On avait essayé il y a quatre ans, d'organiser une milice à cheval dont devaient faire partie tous les tenanciers connus sous le nom de spahis. Cette tentative, renouvelée il y a dix mois, n'a eu aucun succès et a soulevé un mécontentement général. On a dû y renoncer; mais le gouverneur a profité de cette circonstance pour déclarer que tous les spahiliks dont les tenanciers ne feraient pas de service militaire, retourneraient au domaine. Un grand nombre de ces fiefs a déjà fait retour; dans peu il n'en existera plus à Chypre, et ce sera dès lors pour le trésor un avantage annuel de près de deux millions de piastres (cinq cent mille francs).

« Les spahis étaient une institution toute féodale;

la majeure partie des terrains vagues et des propriétés foncières avait été affectée autrefois à leur entretien avec faculté, à chacun d'eux, de prélever la dîme dans le rayon qui lui était assigné, et de revendre le terrain à son profit quand le propriétaire ou pour mieux dire le possesseur (puisque la propriété du sol appartient exclusivement au Grand Seigneur) venait à mourir sans enfants mâles, ou que la terre était demeurée plus de trois ans en friche : en échange de ces avantages, le spahi devait tenir constamment son cheval et ses armes en état pour marcher au premier appel du sultan. Mais, depuis longtemps, les spahis de Chypre s'étaient soustraits à cette charge. Il est vrai que les spahiliks avaient été tellement morcelés qu'ils se trouvaient partagés entre plus de deux mille familles, et ne donnaient, dès lors, qu'un revenu très-faible à chacun d'eux ; aussi, quand il a été question de réorganiser militairement ces tenanciers, ont-ils préféré, pour la plupart, renoncer à leurs fiefs et rentrer dans le droit commun plutôt que de s'astreindre à un service pénible et onéreux.

« Les impôts et autres revenus que le trésor du Grand Seigneur tire de l'île de Chypre, et qui s'élèvent à près de quatre millions de piastres (un million de francs), se compose, 1° de haratsch ou impôt personnel payé par les raïas seulement, et fixé à six mille piastres (cent cinquante mille fr.) ; 2° du miri, impôt prélevé sur la fortune ou aisance présumée des contribuables ; il est de deux millions cinq cent mille piastres (six cent vingt-cinq mille fr.) par an ; les raïas n'en payaient que les deux tiers autrefois ; maintenant et depuis les événements de 1821 ils en supportent

les quatre cinquièmes et les Turcs seulement un cinquième; 3° d'une dîme prélevée sur la récolte de la soie; 4° de la ferme des douanes; 5° du loyer des salines de Larnaca et de Limasol; 6° du fermage des différents fiefs et terres domaniales provenant particulièrement des commandeurs de Malte et affectés au sérail à l'époque de la conquête; 7° enfin, du fermage de ceux des spahiliks qui font journellement retour au domaine. Nous ne parlerons pas ici de la dîme payée aux spahis encore existante; de celles prélevées sur les Grecs par leurs évêques et leurs couvents; des redevances perçues par certaines mosquées ou tékés, toutes charges qui aggravent considérablement la situation du cultivateur, mais qui n'ont rien de commun avec le trésor.

« La répartition générale de l'impôt direct (haratsch et miri) entre les différentes communes, est faite chaque année par le conseil supérieur de l'île; mais généralement le gouverneur laisse à l'archevêque et au codja-bachi grec le soin de la faire, en ce qui concerne leurs coreligionnaires. Dans chaque commune, les contribuables ou plutôt les notables qu'ils ont choisis, en font la répartition particulière entre eux. Des collecteurs nommés *ad hoc* sont chargés d'en faire la rentrée qui donne lieu à peu d'abus parmi les Turcs; mais qui est, chez les Grecs, une source d'exactions de toute espèce. L'un des moyens de plus communément employés par des écrivains du sérail ou des collecteurs pour s'enrichir aux dépens des contribuables, consiste à garantir personnellement au trésor le montant de l'impôt des communes qu'ils se sont fait assigner, en se réservant la faculté de le faire rentrer

eux-mêmes aux époques les plus avantageuses à leurs intérêts; ils ont soin conséquemment d'en exiger le payement avec une extrême rigueur quelque temps avant l'époque des récoltes et au moment où les paysans se trouvent le plus gênés. Pour obtenir quelque délai le contribuable est obligé de leur allouer un dixième, quelquefois même un sixième en sus de ce qu'il doit, et leur cède souvent en payement une partie de sa récolte à un prix fixé par eux-mêmes, et constamment inférieur d'un cinquième environ à la valeur réelle; si l'on ajoute que, lors de la livraison des denrées, ces fermiers de l'impôt se servent encore de faux poids et de fausses mesures, on jugera du scandaleux bénéfice qu'ils font aux dépens des malheureux qui se trouvent souvent leur avoir payé une valeur de trente à quarante pour cent en sus de ce qui était véritablement dû, et cela le plus ordinairement avant que le fermier lui-même ait versé au trésor plus d'un quart de son contingent.

« Cet infâme trafic fut entrepris en grand et pour l'île entière, il y a dix-sept ans, par deux Européens, en société avec quelques primats; ils se rendirent maîtres ainsi de la majeure partie des produits agricoles qui gémissaient sous un affreux monopole et sous d'odieuses exactions; mais au moment où ces espèces de fermiers généraux semblaient avoir réalisé d'énormes bénéfices, une baisse subite, sur le prix des articles d'exportation, et l'émigration d'un grand nombre de contribuables en retard, vinrent compromettre leur fortune et leur crédit; ils ne purent renouveler leur bail, la morale fut vengée par une accumulation de circonstances hors de toute prévision, et

les employés infidèles de ces fauteurs de monopoles, eurent seuls quelques profits.

« Nous avons dit plus haut que le miri est fixé, pour l'île de Chypre, à deux millions cinq cent mille piastres (six cent vingt-cinq mille francs), mais le pays a des dettes qui servent chaque année de prétexte pour aggraver considérablement les charges des contribuables; ces dettes consistent en une somme de cinq millions environ, réduites par transaction à deux millions cinq cent mille piastres dues à un saraf ou banquier arménien, de Constantinople, qui s'était chargé, il y a quelques années, de faire, au trésor du sultan, l'anticipation des impôts que l'île était momentanément hors d'état de payer; et, en plusieurs obligations anciennes contractées au nom du pays, par les archevêques et évêques grecs, envers des négociants européens. Chaque année, les primats, chargés d'asseoir l'impôt, y ajoutent des centimes additionnels plus ou moins considérables, pour éteindre ces dettes, est-il dit, et pour couvrir des dépenses à faire dans l'intérêt du pays. En 1844, ces centimes additionnels ont été portés à quarante-deux paras par piastre, soit près de cent pour cent; mais le saraf n'a reçu que trois cent mille piastres (soixante et quinze mille francs), les autres créanciers font de vaines démarches pour faire admettre leurs obligations, et les primats seuls pourraient dire ce qu'est devenue la partie non employée des centimes additionnels, qui s'élèvent, tous les ans, à plus de deux millions de piastres (cinq cent mille francs).

« Les dîmes perçues par les spahis, celles prélevées par les évêques, par les couvents, par les mosquées,

jointes aux contributions directes et indirectes, aux centimes additionnels, et aux surcharges arbitraires, font monter à plus de dix millions de piastres (deux millions cinq cent mille francs), la valeur des impositions de toute nature, auxquelles la misérable population de Chypre est actuellement assujettie; c'est près de quatre-vingt-dix piastres (vingt-deux francs cinquante centimes) par tête, ou un peu plus de quatre cents piastres par famille, somme énorme, si l'on considère qu'elle porte presque entièrement sur des gens de la campagne, généralement pauvres et vivant du produit de leur travail.

« L'Église grecque, qui se compose, comme nous l'avons dit, de soixante et quinze mille âmes, n'a pas moins de quatre-vingt-dix couvents ou bénéfices, et plus de dix-sept cents prêtres au moins, qui vivent aux dépens de cette population si peu nombreuse. Ces prêtres et ces religieux sont tous ou presque tous de la plus grossière ignorance. Il n'y a, dans l'île, aucun séminaire pour les former; pour arriver à la prêtrise, il suffit qu'ils puissent lire leur bréviaire et qu'ils soient recommandés par les habitants de leur village. Les évêques, par un déplorable sentiment d'égoïsme, cherchent eux-mêmes à maintenir la population grecque dans son ignorance, afin de la garder plus sûrement sous leur dépendance.

« Les Maronites ont un couvent à cinq lieues de Nicosie, occupé par cinq à six moines qui cultivent eux-mêmes leurs terres, et huit églises dont trois fort isolées, où les prêtres ne vont que de temps à autre célébrer la messe; leur évêque, nommé par le patriarche du mont Liban, ne réside pas dans l'île; le

curé de la paroisse de Cormachiti le remplace et jouit du privilége de porter la crosse et la mitre, dans les occasions solennelles. Les prêtres maronites ne sont guère plus instruits que les prêtres grecs, mais leur caractère est plus digne, leur vie plus exemplaire et leur influence sur l'esprit de leurs coreligionnaires, tient surtout au respect qu'ils leur inspirent; leurs églises possèdent quelques terres dont les revenus sont insuffisants à l'entretien du culte; les dons des fidèles y suppléent en partie. »

Depuis près de trois siècles, les Maronites en proie, tour à tour, à la cupidité des Turcs et à l'inimitié du clergé grec, gémissaient sous le poids de vexations incessantes : beaucoup d'entre eux, pour s'y soustraire, ont successivement abandonné l'île, et des villages entiers ont été dépeuplés; d'autres, en plus petit nombre, ont embrassé l'islamisme. Les évêques grecs qui s'arrogeaient sur eux et sur leurs églises une véritable suzeraineté, lesobligeaient à payer desredevances de toute espèce et prélevaient des droits jusque sur l'administration des sacrements. L'intervention du consulat de France a fait mettre un terme à ces abus scandaleux, et l'Église maronite est rentrée dans son indépendance.

Les catholiques romains de Chypre résident, pour la plupart, à Larnaca; cette Église a été très-florissante, sous le règne des Lusignan et sous la domination vénitienne. L'archevêque catholique de Nicosie était de droit légat du saint-siége et portait la pourpre comme l'archevêque grec. A l'époque de la conquête de l'île, les musulmans, pour récompenser les Grecs de l'assistance qu'ils avaient trouvée parmi eux, leur

concédèrent plusieurs priviléges et abandonnèrent les catholiques à leur haine jalouse; ces derniers n'eurent plus alors d'autre alternative que de quitter l'île ou de se convertir à l'islamisme; un grand nombre d'entre eux prirent ce dernier parti, et l'on trouve encore aujourd'hui, particulièrement dans le district de la Messarée et du Carpas, dans les montagnes de Baffo et de Macheras, beaucoup de villages dont les habitants, musulmans en apparence, sont chrétiens en réalité, mais privés de prêtres depuis des siècles, et n'ayant conservé qu'une tradition confuse du passé; ils n'appartiennent, le plus souvent, à aucun rite particulier; cependant ils ont recours aux popes grecs, pour faire administrer secrètement le baptême à leurs enfants.

« Il n'y a aujourd'hui, en Chypre, qu'un seul prêtre catholique, séculier, revêtu du caractère de missionnaire apostolique; on y compte deux couvents de franciscains, relevant de terre sainte : l'un qui se trouve à Nicosie, desservi par un père président et deux moines espagnols, l'autre à Lanarca, occupé par cinq à six moines italiens, sous la direction d'un père gardien. Il y avait autrefois un couvent des capucins, qui se dispersèrent à l'époque de notre grande révolution, et qui ont laissé d'honorables souvenirs dans l'île, où ils se consacraient avec zèle à l'instruction de la jeunesse. Il ne reste que quelques vestiges du bâtiment qu'ils occupaient. Les deux couvents catholiques qui subsistent encore à Chypre, ne possèdent que leur église et un jardin ; ils ne font point de quêtes dans le pays et vivent des secours envoyés d'Europe, pour l'entretien des pères de terre sainte.

« Une maison de sœurs françaises, de l'institution de Saint-Joseph, a fortifié, en Chypre, l'élément français et catholique; trop peu nombreuses encore, elles ont déjà pourtant fait beaucoup de bien, dans la double vocation à laquelle elles se consacrent, d'instruire les jeunes filles et de prendre soin des malades.

« Les Arméniens résident presque tous à Nicosie, n'ont qu'une petite paroisse et ne possèdent, dans l'île, ni terres ni couvents.

« Pour terminer ce rapide tableau de Chypre, il nous reste à parler des productions agricoles de l'île et de son industrie. Sur un million d'hectares dont se compose le territoire du pays, il n'y en a pas plus de soixante mille qui soient cultivés; ce sont, en général, les terres situées dans le voisinage immédiat des villes et des villages, et celles qui, par leur nature, offrent, presque sans travail, une récolte à peu près assurée; tout ce qui est loin des habitations, tout ce qui exigerait quelque engrais ou des soins particuliers, est entièrement abandonné.

« Les bras et les capitaux manquent pour donner au sol la valeur qu'il devrait avoir. Il existe, dans les excellentes plaines de la Messarée, des propriétés de mille à douze cents hectares, que l'on vendrait à peine vingt à vingt-cinq mille francs. La riche commanderie de Colossé, composée de plus de deux mille cinq cents hectares de terres labourables, n'est affermée que pour une somme annuelle de dix-huit cent soixante et quinze francs.

« La terre étant à si bas prix et d'une remarquable fertilité, on pourrait croire que les capitalistes doivent y trouver un emplacement avantageux, et que les cul-

tivateurs y sont dans une heureuse position; mais ce serait une grande erreur. Le paysan chypriote, indolent, paresseux, vit au jour le jour, et ne s'occupe pas du lendemain; si l'année est bonne, il se hâte de jouir de sa récolte; si elle est mauvaise, il contracte des emprunts, dont les intérêts usuraires absorbent bientôt le plus net de son revenu; la main-d'œuvre est chère et les impôts sont écrasants. Le petit propriétaire ne retire qu'un médiocre produit des champs qu'il cultive lui-même; le riche ne peut trouver à affermer sûrement ses domaines; il est forcé d'employer des ouvriers qu'il paye à un prix élevé et qui travaillent mal. De là vient que plusieurs spéculations tentées, en Chypre, par des Européens, ont complétement échoué.

« Cette terre de Chypre produit cependant toutes les denrées de première nécessité et les denrées recherchées dans le commerce : orge, froment, coton, sésame, coloquinte, tabac; on y trouve les plus beaux orangers, les meilleurs citronniers, des cédrats, des mûriers en quantité, des vignes, et quelles vignes! Et tout cela ne représente pas, annuellement, une valeur de plus de neuf millions.

« L'industrie est encore plus arriérée que l'agriculture; il n'y a, en Chypre, que quelques fabriques de soie, de coton, de couvertures piquées, de maroquins, dont on ne tire que de minimes produits : terme moyen, la somme des exportations de Chypre ne s'élève, annuellement, qu'à deux millions deux cent mille francs, et celle des importations à environ onze cent mille francs [1]. »

[1] Documents inédits sur l'île de Chypre.

Les vins entrent pour une grande partie dans le bénéfice des exportations : ces vins si doux, si savoureux qui, du temps de Strabon, étaient déjà célébrés, qui sont pour plusieurs maladies une panacée infaillible [1], et que les Chypriotes devraient maudire, si, comme le rapporte un chroniqueur du XVIe siècle [2], ces vins furent la cause de la conquête de Chypre par les Turcs.

Les meilleurs viennent du territoire de la Commanderie, enclavé entre l'ancienne province de Paphos et celle d'Amathonte. Les collines où l'on cultive la vigne sont pierreuses, d'une terre noirâtre et parsemée de parcelles brillantes de talc. Les ceps sont plantés avec symétrie en lignes droites également espacées. On en écarte avec soin toute espèce d'arbres qui intercepteraient le cours de l'air, et l'on travaille

[1] L'abbé Mariti rapporte qu'il s'est guéri radicalement d'une fièvre quarte en buvant au milieu d'un des accès un verre de vin de Chypre. Il ajoute qu'on emploie ce vin avec un égal succès pour le pansement des blessures. « Vous mouillez, dit-il, un linge dans une coupe pleine de vin, et vous l'appliquez sur la partie offensée. C'est un baume salutaire qui ne tarde pas à cicatriser la plaie et à la fermer entièrement. »

[2] Le père Angel de l'ordre de Saint-Dominique, vicaire général de la terre sainte. Il dit que le voluptueux Sélim, buvant un jour dans une de ses orgies habituelles du vin de Chypre avec une de ses femmes, cette femme lui demanda si les terres qui produisaient cette douce liqueur appartenaient à l'empire turc. A cette question, Sélim rougit, quitte sa favorite, assemble son conseil, ordonne d'armer ses vaisseaux, et trois jours après il allait conquérir Chypre. L'auteur anonyme des *Anecdotes de la cour ottomane,* dit que ce fut l'espagnol Jean Micqui qui, voyant le sultan savourer avec bonheur le vin de Chypre, l'engagea à s'emparer de cette île. Tome III, p. 8.

sans cesse à extirper les mauvaises herbes qui chaque jour poussent autour des ceps. Les rameaux ne sont soutenus par aucun appui; ils se développent librement selon leur disposition naturelle et s'étendent sur le sol.

La récolte des vins ordinaires se fait à la fin d'août, celle des vins de choix à la fin d'octobre. Les raisins sont d'abord étendus sur des terrasses couvertes, à la hauteur de trois à quatre pieds, jusqu'à ce que les grains se détachent d'eux-mêmes par l'extrême maturité. Alors on les porte sur le pavé des celliers, on les écrase avec un maillet et on les serre trois ou quatre fois sous le pressoir. Le suc qui en sort est déposé dans des vases en grès, où on le laisse bouillir pendant quarante jours, après quoi les vases sont fermés avec des couvercles en terre cuite. Quand il est vendu, on le transporte à Larnaca dans des outres goudronnées à l'intérieur. De là cette odeur de poix qu'il perd cependant en vieillissant.

Le temps de la vendange est une époque de réjouissance publique. Les pauvres Chypriotes, oubliant alors leur misère, passent leurs soirées à chanter, à danser, et l'étranger en voyant ces belles jeunes filles tournoyer sur le vert gazon, au milieu des orangers embaumés, aux sons des instruments rustiques, à la lueur des étoiles qui, de leurs mille clartés baignent un ciel d'azur, pourrait se croire transporté dans les fêtes voluptueuses du paganisme. Mais bientôt, cette joie spontanée, cet oubli de quelques jours font place aux sollicitudes et à l'amer sentiment de la réalité.

« A peine, dit l'abbé Mariti, la récolte est-elle achevée que commencent les perquisitions fiscales. Des

émissaires du gouvernement se répandant dans tous les vignobles, s'informent à titre de marchands du produit de chacun, pénètrent dans les plus riches celliers, puis, en vertu d'ordres arbitraires, dont ils sont porteurs, enjoignent impérieusement au propriétaire de leur livrer quelques vaisseaux de son meilleur vin et de le conduire à ses frais et risques jusque dans les caves du sérail.

« Heureux le Chypriote assez prévoyant pour ne pas laisser connaître à ses voisins, même aux gens attachés à son service, la quantité de sa récolte. A l'aide d'un confident sûr, il se hâte d'enfouir dans ses bâtiments ou dans ses vergers le meilleur vin qu'il a recueilli, après quoi il ne redoute plus d'exposer le reste aux regards du despote subalterne. »

Le vin de Chypre n'acquiert toutes ses qualités qu'en vieillissant. C'est un usage assez généralement répandu dans l'île, qu'à la naissance d'un enfant on en mette de côté quelques cruches de choix qui ne seront débouchées que le jour de son mariage [1]. Je connais une douce manière d'apprécier ce vin exquis, c'est d'en placer un flacon de quatre-vingts ans à l'ombre des palmiers de Larnaca, au bord de la mer azurée et de le goûter seul à seul avec un vieil ami, en évoquant autour de soi les riantes images de la jeunesse et les souvenirs que le cœur ne veut point oublier.

[1] J'ai trouvé en Hollande et en Suède un usage semblable. Là, ce n'est pas un vin liquoreux que l'on garde avec une affectueuse prévision, mais une bonne bière, brassée tout exprès au jour de la naissance d'un enfant et conservée précieusement par la mère de famille pour le jour du mariage.

CHAPITRE V.

Beirout. — Situation de la ville. — Son histoire. — Sa population. — Son commerce. — Tableau du Liban. — L'invasion de Chekib. — M. Poujade.— Affaire de Djouni. — Persécution des Maronites.— Alliance de l'Angleterre et de la Russie contre les catholiques. — Le colonel Rose. — Fidélité de nos anciens protégés. — Une messe solennelle dans une chapelle de Beirout.—Le roi de France, roi des catholiques.

A M. COURTOIS, CHANOINE A PONTARLIER.

De l'île de Chypre à Beirout, avec un bateau à vapeur, la traversée est courte. Le soir nous quittions la rade de Larnaca; le lendemain nous voyions des montagnes se dessiner peu à peu au milieu des brouillards argentés du matin, puis s'élever à l'horizon comme si elles sortaient graduellement des vagues, puis refléter sur leurs masses de verdure et leurs cimes blanchâtres l'ardente clarté du soleil. A cet aspect, un cri de joie s'échappa de nos lèvres, et d'un mouvement spontané, mes compagnons de voyage et moi nous nous découvrîmes la tête. C'étaient les montagnes dont il suffit de prononcer le nom pour éveiller dans le cœur les plus grands souvenirs. C'était le Liban. Une heure après, nous jetions l'ancre en face de Beirout. Le drapeau tricolore flotte dans la rade sur la

frégate *la Belle-Poule* et devant nous sur la maison consulaire de France. Une embarcation portant le même drapeau amène à notre bord M. Péretier, chancelier du consulat, empressé de revoir, après quatre mois de séparation, son digne chef, M. Bourée. Sur une autre embarcation est un maître d'hôtel italien qui nous offre en très-bon français les plus belles chambres de sa maison, sa cuisine et son drogman. L'action de la France nous suit partout. Oh! que ne peut-elle être plus utile aux malheureuses populations de cette contrée qui la recherchent et l'invoquent avec tant de confiance! Une crise douloureuse vient d'agiter encore cette pauvre terre de Syrie. Le premier récit que nous fait M. Péretier pour répondre à nos vives questions, est amèrement triste, et nous devons en entendre bien d'autres.

Tandis que le domestique que M. Wœhrmann a eu la précaution d'amener de Constantinople et qui doit nous servir d'interprète, prend soin de nos bagages, nous descendons à terre, nous allons prendre possession des belles chambres dont le signor Battista nous ad épeint avec une emphase méridionale la rare splendeur. Ce ne sont que d'étroites cellules pareilles à des colombiers. Mais il ne nous a point parlé d'un autre agrément de sa maison, et celui-ci est délicieux. C'est une terrasse plate qui couvre les deux ailes de son hôtel, où l'on monte par une échelle et d'où l'on plane largement sur la ville et les environs.

Par le site qu'elle occupe, par sa construction, cette ville est d'un effet très-pittoresque. Volney en a décrit la position en quelques lignes nettes, précises, qui en donnent une très-juste idée : « Son local, dit-

il, est une plaine qui, du pied du Liban, s'avance en pointe dans la mer, environ deux lieues hors la ligne commune du rivage; l'angle rentrant qui en résulte au nord forme une assez grande rade où débouche la rivière de *Nahr-el-Kalb*. Le fond de la rade est un roc qui coupe les câbles des ancres et rend cette station peu sûre. »

L'illustre voyageur aurait pu ajouter que cette rade est en outre ouverte à des vents qui, à certaines époques de l'année, la rendent encore plus dangereuse que son fond de roc.

A une lieue à peu près de cette espèce de golfe est le port, ensablé comme tous ceux de la côte, de telle sorte que les embarcations ne peuvent aborder jusqu'au rivage. Autour de la ville s'étend une muraille en pierre molle, flanquée de quelques tours peu solides. Beirout est d'ailleurs dominée d'un côté par un cordon de collines sans défense et n'a point d'eau dans son enceinte; mais à l'intérieur tout semble disposé exprès pour soutenir un siége et résister à une invasion. Les rues sont étroites, tortueuses et traversées en certains endroits par des passages voûtés; les maisons, bâties carrément en pierres de taille, ne présentent pour la plupart qu'une muraille solide et sans ouverture. On y entre par une porte basse et l'on arrive dans une cour sur laquelle s'ouvrent les fenêtres des chambres de l'habitation. Chaque maison est ainsi fermée au spectacle de la voie publique, aux regards des voisins; chaque maison avec son enceinte symétrique et sa terrasse est comme une petite forteresse, où l'on peut échapper à toute surprise, où la vie de famille est comme cloîtrée et séparée du monde entier.

Hors de l'enceinte de la ville on aperçoit une quantité d'autres maisons construites à peu près sur le même modèle et dispersées à travers champs, dans des jardins que protége une haie de nopals. Je ne connais pas de plante plus laide, plus difforme que celle-ci. Mais elle est d'une grande ressource pour les habitants du pays. Il suffit d'en mettre dans le sol quelques rameaux pour qu'ils prennent aussitôt racine, et une fois qu'ils sont arrivés à un certain développement, leurs tiges noueuses, contournées, leurs feuilles, ou, comme on les appelle en Italie, leurs raquettes chargées de longues pointes aiguës forment une barrière impénétrable. Les chameaux se nourrissent de ces feuilles, dont la moindre épine est comme une aiguille d'acier, et sur ces mêmes feuilles vit la cochenille [1], dont le corps trempé dans l'eau bouillante, puis desséché, donne la couleur de pourpre.

A quelque distance de Beirout, à l'ouest, on découvre des vestiges de monuments, des fûts de colonnes, qui attestent la primitive grandeur de cette cité.

Beirout est l'ancienne ville citée dans l'histoire grecque et romaine sous le nom de Beryte, et peut-être dans la Bible sous le nom de Berothai et Berotha.

[1] Ce produit de l'île de Chypre est très-faible, comparé à celui de plusieurs autres contrées, notamment de Sainte-Croix de Ténérif et du Mexique. Selon M. de Humboldt, le Mexique donnerait à lui seul près d'un million de livres de cochenille, chaque livre contenant environ soixante et dix et mille insectes. Des tentatives ont été faites pour élever la cochenille en Algérie; si elles n'ont pas mieux réussi, c'est qu'elles avaient été sans doute mal dirigées, la cochenille pouvant vivre partout où le nopal croît spontanément.

Strabon raconte qu'elle fut prise par les Romains après avoir été saccagée par Tryphon. Au temps d'Auguste, elle renfermait une colonie romaine, désignée sous le nom de Felix Julia, et investie des priviléges des cités italiennes. Agrippa lui témoigna une faveur particulière. Il la dota d'un théâtre magnifique, d'un amphithéâtre et de plusieurs autres édifices. Ce fut là qu'après la destruction de Jérusalem, Titus célébra le jour de naissance de Vespasien par des jeux et des combats de gladiateurs où périt une partie des Juifs qu'il avait faits prisonniers.

Dans le siècle suivant, Beirout eut une école grecque qui se distingua par l'enseignement du droit, et attira comme Athènes et Alexandrie plusieurs disciples des pays étrangers. Un poëte grec la nomme *la nourrice de la vie paisible,* et, parmi les élèves auxquels elle a donné l'aliment de la science, on ne peut omettre de citer le célèbre évêque de Néo-Césarée, saint Grégoire le Thaumaturge, qui s'arrêta là pour étudier le droit civil.

Bientôt Beirout devint le siége d'un évêché soumis à la juridiction du patriarche d'Antioche. Sous le règne de Justinien, cette ville était regardée comme la plus belle de la Phénicie; la réputation de son académie grandissait de plus en plus, et une quantité de jeunes gens distingués venaient y compléter leur éducation. Sous le même règne, elle fut renversée par un tremblement de terre, et, à la suite de ce désastre, son école fut transférée à Sidon. Le temps des croisades arrive, et le nom de Beirout se trouve inscrit à plusieurs pages de cette histoire chevaleresque. Les premiers croisés en se rendant d'Antioche à Jérusalem

(1099), passèrent sous ses murs sans essayer d'y entrer. On dit que le gouverneur leur donna de l'argent et des vivres, à la condition qu'ils respecteraient les vignes et les champs qui entouraient la ville. En 1110, elle fut prise par Baudoin Ier, après un siége de soixante et quinze jours. Elle était alors, dit le géographe arabe Edrisi[1], défendue par une forte muraille, et dominée par une montagne où l'on trouvait des mines de fer. Elle resta plus d'un siècle et demi au pouvoir des chrétiens, et devint le siége d'un évêché latin. En 1182, Saladin l'assiégea vainement par mer et par terre. Mais cinq ans après il réussit à s'en emparer. Les croisés comprenaient trop bien l'importance de cette ville pour ne pas tenter de la reprendre. C'était une station de commerce, et un port d'où les Sarrasins s'en allaient aisément, le long des côtes de Syrie, attaquer les navires des pèlerins. En 1197, une armée européenne sortit de Tyr, rencontra près de Sidon des légions de Sarrasins, et après une bataille sanglante s'avança vers Beirout. Mais cette fois elle n'eut pas de peine à y entrer. Les prisonniers chrétiens renfermés dans son enceinte avaient brisé leurs chaînes, attaqué, vaincu leurs maîtres, et Beirout, ainsi reconquise, fut jointe aux États du roi de Chypre et de Jérusalem. Les Francs conservèrent cette cité précieuse jusqu'à la fin de la dernière croisade, jusqu'à la prise de Saint-Jean d'Acre qui acheva de renverser en Syrie leur pouvoir, depuis longtemps si vivement disputé et si incertain. Quand les chrétiens

[1] *Géographie d'Edrisi*, publiée par M. A. Jaubert, tome I, p. 355.

eurent abandonné Tyr et Sidon, les troupes du sultan Ashraf marchèrent sur Beirout. L'émir qui les commandait engagea les habitants à se soumettre sans coup férir, leur promettant de ne pas tromper leur confiance. Ils sortirent de leurs remparts et vinrent à sa rencontre en procession; l'infâme émir les fit arrêter, jeta les uns dans les fers, massacra les autres, et dévasta la ville.

Peu à peu elle se releva, comme Sidon, de ses ruines, et s'enrichit par son commerce. Abulfeda et plusieurs autres voyageurs européens du XVI[e] et du XVII[e] siècle vantent la beauté de ses environs et la fertilité de ses campagnes. Le célèbre émir des Druses, le hardi et romanesque Facardin, en fixant sa demeure à Beirout, donna à cette ville une importance qu'elle n'avait pas eue depuis plusieurs siècles, et y fit quelques belles constructions. Malheureusement il ne sut pas garder le pouvoir qu'il avait si habilement conquis; il mourut victime de la jalousie qu'il avait éveillée dans le divan, et Beirout, qu'il avait en quelque sorte élevée à la hauteur d'une capitale, retomba sous le joug des Turcs[1]. Depuis cette époque, nul événement remarquable n'apparait dans son histoire jusqu'à l'invasion égyptienne et jusqu'à l'année 1840, où le canon des flottes turque, anglaise et autrichienne vint dans sa rade signifier à Ibrahim les rigueurs du traité du 15 juillet.

La population de Beirout, en y comprenant les faubourgs, ne s'élève pas à plus de quinze mille âmes[2].

[1] Volney, *État politique de la Syrie*, chap. III.

[2] En 1789, Volney évaluait la population de Beirout à six mille âmes; vingt ans après, Richter la portait à douze mille;

C'est cependant l'une des premières villes de la Syrie et l'une des plus florissantes. On y trouve de vastes bazars et plusieurs maisons de commerce européennes. Chaque année il arrive là des caravanes considérables d'Alep, de Damas, d'Égypte; c'est l'entrepôt des produits agricoles et industriels du Liban; c'est le port où s'arrête tout ce qui est destiné à la Syrie méridionale et à la Palestine. Les principaux États de l'Europe sont représentés là par des consuls qui, dans l'origine, n'avaient guère à s'occuper que des intérêts matériels de leurs nationaux, et qui maintenant, par suite des affaires de l'Orient et de la situation de ce pays, sont chargés d'une mission diplomatique très-importante et souvent très-épineuse.

Ce qui est charmant à Beirout, c'est cette nature si colorée et si chaude, si nouvelle pour ceux mêmes qui viennent de voir les beautés de l'Archipel. C'est cette campagne couverte de figuiers, d'orangers, et cette mer étincelante et ce Liban qu'on ne se lasse pas de contempler. Chaque soir, après nos excursions ou

en 1837, Schubert la portait à neuf mille; Elliot à quinze mille. Ce dernier chiffre paraît le plus probable. La difficulté de se procurer des renseignements où il n'existe ni recensement régulier, ni registres d'état civil, dépasse toute idée. Les hommes les plus haut placés ignorent ce qui les entoure, ce qui les touche de plus près. J'en citerai un exemple presque incroyable : Le consul de France à C., M. F...., demande un jour à l'archevêque grec de l'île combien il avait de prêtres sous sa juridiction. « Je n'en sais rien, répond le prélat, et je ne pense pas qu'il existe dans l'île une seule liste des diocèses. » Puis, se tournant vers un de ses collègues : « Le consul de France, dit-il, est singulier avec ses questions. Croit-il que je doive connaître toutes ces canailles-là ? »

nos études de la journée, nous montions sur notre terrasse et nous passions des heures entières à promener autour de nous nos regards avides et notre pensée rêveuse. A nos pieds, nous voyions les rues de la ville, sombres, silencieuses, traversées seulement, de temps à autre, par quelque Bédouin nomade ou quelque habitant des montagnes; à une courte distance, les villas des consuls, des riches marchands, voilées par des berceaux de feuillage et des rameaux de fleurs; en face de nous, la rade azurée où se balancent mollement, au souffle de la brise, les bâtiments de commerce et les vaisseaux de guerre, et à notre droite les pentes escarpées, les cimes majestueuses du Liban, les crêtes de roc d'un de ses pics les plus élevés, le *Jebel Sunnin*. Le Liban offre à lui seul l'un des spectacles les plus variés et les plus curieux qui existent. Les Druses, les Maronites ont fertilisé son sol et peuplé le contour de ses abîmes; sur ses flancs arides, des mains industrieuses ont construit des esplanades, amassé des couches de terre végétale, planté des oliviers et des mûriers; des forêts d'arbres féconds étendent leurs verts rameaux sur des bancs de craie; des milliers de maisons sont suspendues, comme des nids d'aigle, aux sommités des rocs; des couvents maronites s'élèvent au bord des précipices; de vieux ponts entourés de plantes grimpantes traversent les ravins; d'habiles navettes tissent, dans de rustiques maisons, des étoffes d'or et de soie qu'on dirait sorties d'un palais de fée, et la cloche chrétienne répand ses sons religieux à travers ces retraites solennelles. A chaque instant les teintes de ce beau paysage changent selon les lueurs qui le colorent et les nuages qui

flottent dans l'air. Au lever de l'aurore, des bandes de pourpre se déroulent, comme les plis d'un manteau royal, sur la crête des collines, tandis que les vallées et la grève sont encore plongées dans l'ombre. Aux rayons du soleil, la montagne, avec ses blocs de granit, ses massifs de verdure, ses rivières écumeuses, ses édifices jaunis par le temps, a tous les reflets brillants de l'émeraude, du saphir, et les nuances mobiles de l'opale. La mer est çà et là éblouissante comme une lame d'or, çà et là d'un bleu foncé qui se confond avec l'azur du ciel; et les champs, et les bois, et l'atmosphère sont comme noyés dans un océan de lumière. Chaque rameau d'arbre est éclairé, chaque fleur est comme une étoile, chaque flot qui vient avec un doux murmure, mourir sur la plage, semble y jeter, avec son écume, un cordon de perles ou une dentelle d'argent; le soir, ces étincelles, dispersées dans l'espace, disparaissent peu à peu comme des feux qui s'éteignent. Le soleil lutte encore contre l'ombre qui s'étend sur la campagne; il s'arrête à l'horizon et l'embrase d'une flamme éclatante comme celle d'un incendie, puis, le voile de la nuit enveloppe la mer et la montagne, et, à la lueur de la lune, on ne distingue, dans l'ombre, que les places incultes, les pentes de craie, qui ont fait donner à cette montagne le nom de montagne blanche (Liban). A l'heure où nous nous réunissions sur la terrasse de notre demeure, pour contempler ces grandes et merveilleuses scènes du soir, le muezzin montait au haut du minaret pour répéter aux musulmans son appel à la prière, et une prière s'exhalait aussi de nos lèvres, humble accent chrétien, faible expression des graves et pieuses pensées

qui s'éveillaient dans notre cœur. De quel talent il faudrait être doué pour décrire dignement un tel tableau! Mais pourquoi songer à le décrire encore? le poëte des *Meditations* ne l'a-t-il pas dépeint avec son mélodieux langage, avec la magie de son pinceau, de telle sorte qu'après lui, on n'a qu'à regarder les lieux qui l'ont si vivement ému, et relire les ravissantes pages qu'il leur a consacrées?

Un de mes plus vifs désirs était de pénétrer dans l'intérieur du Liban; j'aurais voulu visiter dans leurs bourgades, dans leurs villages, ces tribus si diverses et si curieuses à étudier; j'aurais voulu observer leurs mœurs, et tâcher de recueillir quelques-unes de leurs traditions. De loin, je m'étais fait un très-beau rêve d'exploration, je me voyais déjà gravissant à cheval les cimes escarpées, franchissant les ravins, arrivant par de longs détours aux villages, élevés comme des gradins d'amphithéâtre, sur les flancs de la montagne, à la demeure des cheiks, à la forteresse de Deïr el Kammar ou au palais de l'émir Beschir. Je me voyais errant au gré de ma curiosité avec un guide du pays, m'arrêtant ici avec un Ansarien, là avec un Ismaélite, ailleurs avec un Métoualis, puis invoquant l'hospitalité d'un Druse, et m'en allant m'asseoir avec une affectueuse sympathie au foyer d'un prêtre maronite. Volney, Burckardt [1], dernièrement le voyageur allemand Robinson [2], et un écrivain français, M. Pé-

[1] *Travels in Syria and the holy land*, in-4°. Londres, 1822.

[2] Palæstina und die angrenzenden Länder. 4 vol. in-8°. Halle. 1841. Voyez aussi l'ouvrage écrit par un auteur anglais du même nom et remarquable par son exactitude, *Voyage en Pa-*

rier[1], ont donné, sur ces différentes populations, d'intéressants détails. M. de Sacy, notre célèbre orientaliste et un de ses élèves d'Allemagne, ont publié, sur la mystérieuse religion des Druses, de savantes dissertations. Tous ces écrivains n'ont cependant pas épuisé les questions d'origine, de dialecte, de culte, de coutumes anciennes et modernes qui se rattachent aux peuplades chrétiennes, musulmanes, schismatiques du Liban. C'eût été un grand bonheur pour moi d'en étudier sur les lieux mêmes quelques-unes; les circonstances ne m'ont pas permis de réaliser cette ambition de voyage. Ce ne sont, je puis le dire, ni les obstacles matériels de cette pérégrination, ni les fatigues, ni les périls auxquels, sans doute, elle m'aurait exposé, qui m'ont arrêté. C'est une raison plus forte, la situation déplorable du Liban, la crainte de susciter, par le fait seul de mon entreprise, quelque nouvelle difficulté à notre consulat, auquel la Russie et l'Angleterre en suscitaient déjà bien assez.

Chekib Effendi était là avec ses satellites, maltraitant, pillant, et quelquefois massacrant les Maronites. Il avait été chargé de remplir, dans ce malheureux pays, une mission d'ordre, de justice, et il avait converti ses instructions en un mandat de bourreau. Il s'en allait, comme une bête fauve, de village en village, de district en district, à la grande joie du colo-

lestine et en Syrie, par M. G. Robinson, 2 vol. in-8°. Paris, 1838, chez Arthus Bertrand.

[1] *La Syrie sous le gouvernement de Méhémet-Ali*, 1 vol. in-8°. Paris, 1842. L'auteur, aide de camp de Soliman Pacha, a passé trois années parmi les différentes populations de la Syrie et retrace d'une manière intéressante ses observations.

nel Rose, le magnanime consul anglais de Beirout, pour qui toutes ces cruautés étaient comme autant de sanglantes injures jetées à la face de la France. Chaque jour nous entendions raconter quelque nouvelle iniquité de l'émissaire du divan. C'étaient de pauvres prêtres maronites, sans défense, que de lâches soldats avaient honteusement outragés; c'étaient des pères de famille qui fuyaient devant cette persécution inattendue, entraînant avec eux leur femme, leurs enfants, et abandonnant leurs maisons, leurs biens au pillage et à la dévastation. Tout ce qui était placé sous le protectorat de la France, tout ce qui éveillait la jalousie et les animosités de l'Angleterre devait être impitoyablement poursuivi par Chekib. Sous le prétexte de ne pouvoir garantir la sécurité des Européens établis dans le Liban, il leur ordonna de quitter la montagne. Tous les cloîtres chrétiens furent fermés, et l'on vit les lazaristes, ces pieux apôtres d'une doctrine d'instruction et de charité, congédier leurs élèves et abandonner leurs maisons, qui s'ouvraient à toutes les misères. J'avais une lettre pour le supérieur d'Antoura, et je ne pus pas même la lui donner; il était à Tripoli, attendant la fin de ces jours d'épreuve, et souffrant, dans sa retraite, toutes les souffrances de ses frères, comme au temps où les fidèles étaient opprimés par la barbarie païenne, et dispersés par la persécution.

Le lendemain de notre arrivée à Beirout, M. Poujade qui, en l'absence de M. Bourée, a géré le consulat de France avec une habileté et une énergie remarquables, avait été obligé d'employer la force pour obtenir une tardive justice. Un honnête négo-

ciant qui se rendait dans la montagne pour ses affaires, fut arrêté par une troupe de soldats turcs, bâtonné et incarcéré, sans le moindre examen, comme un malfaiteur; c'était le frère d'un employé du consulat. M. Poujade le fit réclamer et on refusa de le rendre; il le reclama de nouveau, et le pacha, pour échapper aux pressantes instances de notre agent, envoya le prisonnier au colonel qui commandait le camp turc de Djouni. M. Poujade, ayant épuisé les moyens pacifiques, requit l'assistance de *la Belle-Poule* qui se trouvait dans la rade entre *le Warspite*, de ridicule mémoire, et une mauvaise frégate turque. Le commandant de la frégate, M. Cuneo d'Ornano, fit encore un essai de conciliation. Il envoya au colonel turc un de ses officiers, M. de Fontanges, pour le prier de rendre le captif, et le menacer d'aller le reprendre, les armes à la main, si on n'acquiesçait de bon gré à cette dernière invitation; le colonel montra les cinq cents hommes armés de son camp et se retira dans sa tente.

La frégate alors leva l'ancre, et, filant le long de la côte, alla se placer à portée de canon du retranchement de Djouni. La seule apparence d'une bataille avait enflammé l'ardeur de nos matelots, et, au moindre signal, on les eût vus courir avec joie à leurs batteries. La frégate turque avait d'abord envie de suivre *la Belle-Poule*, mais le commandant du *Warspite*, prenant en pitié sa faiblesse, lui représenta qu'en deux bordées nos marins la couleraient bas, et elle se contenta d'expédier à la suite de notre bâtiment un petit brick de guerre, pour être témoin de ce qui se passerait.

La frégate étant arrivée devant le camp de Djouni

envoya à terre deux embarcations armées et commandées par un jeune lieutenant de vaisseau, qui porte dignement le noble nom que lui a légué son père, le général Morand. Pendant l'expédition d'Égypte, le général Morand avait combattu avec valeur contre les Turcs, sur les plages de la Méditerranée; quarante ans après, son fils se trouvait dans les mêmes parages, en face des mêmes ennemis; il s'avança avec quelques hommes vers la tente du colonel et dit d'un ton ferme, que si le prisonnier ne lui était pas immédiatement rendu, il allait commander le feu; le colonel, avec ses cinq cents soldats, eut peur; le pauvre captif fut délivré de ses fers et ramené à la frégate où, dans l'ivresse de sa joie, il embrassait officiers, matelots, tout ce qu'il rencontrait.

Cet événement produisit à Beirout une heureuse impression qui se communiqua rapidement aux autres villes de la Syrie. Les chrétiens reprirent courage, les Turcs se sentirent humiliés, et Chekib pâlit de colère. Mais les consuls d'Angleterre et de Russie n'entendaient pas accepter en silence un tel fait. Le lendemain du jour où le prisonnier avait été délivré, ils demandèrent à M. Poujade une explication catégorique sur les mouvements de la frégate française, parlant déjà de violation de territoire et lançant de grands mots comme des bombes prêtes à éclater. M. Poujade amena devant eux le pauvre négociant, lui ordonna de se déshabiller, et leur montrant les plaies encore saignantes que lui avait faites la bastonnade, leur demanda s'ils oseraient s'établir les défenseurs d'une telle cruauté, et s'ils pensaient que ce malheureux n'avait pas été assez puni du tort qu'on pourrait lui

reprocher d'avoir enfreint les ordres de Chekib Effendi, en pénétrant dans la montagne. A ce spectacle, à cette question, les deux consuls, sentant eux-mêmes quel mauvais rôle ils avaient pris, balbutièrent quelques excuses et se retirèrent.

J'ai cru devoir retracer en détail ce fait incomplétement rapporté par les journaux, pour montrer de quelle façon les Turcs exercent leur autorité dans le Liban, et quels obstacles s'opposent de tout côté à l'action du consulat de France. D'autres faits non moins caractéristiques sont trop connus pour que j'essaye encore de les raconter, et je pourrais me dispenser aussi de dire quelle a été la vraie cause, la cause déterminante des dernières agitations du Liban. Chacun sait qu'il ne faut la chercher que dans l'ambition effrénée de l'Angleterre et les intrigues de la Russie. L'Angleterre, notre chère amie, ne peut souffrir que nous ayons quelque influence en Orient, que des populations, alliées depuis des siècles à la France, n'acceptent que le protectorat de la France et ne reconnaissent que sa suprématie. Elle a, par tous les moyens possibles, essayé d'attirer à elle les Maronites; elle leur a formellement promis que s'ils voulaient se mettre sous son patronage, elle les garantirait de tout péril et de toute vexation. Les cheiks maronites ont répondu simplement et fièrement : « Nos pères ont été les amis de la France, nous voulons conserver les mêmes affections que nos pères; tant que la France ne nous abandonnera pas, nous ne chercherons point un autre appui que le sien. » L'Angleterre, les voyant si fermes dans leur résolution, a soulevé contre eux les Druses et lancé contre eux l'atroce Chekib, pour

les punir de leur fidélité et ébranler dans leur esprit la confiance qu'ils manifestaient envers nous. Il n'y a plus à en douter, les Anglais ont déclaré la guerre aux Maronites, non point en haine de cette tribu, mais en haine de l'influence française. C'est par le même sentiment qu'ils s'attaquent, dans le Levant, à tout ce qui est catholique, car les catholiques sont les protégés de la France; c'est par cette raison que sir Strafford Canning a demandé au ministère anglais que désormais pas un catholique ne fût employé dans les légations ou consulats anglais de l'Orient. Un de ces consuls, Irlandais de naissance, et entaché de ce redoutable dogme catholique, a été renvoyé d'Orient en Europe; un autre n'a pas attendu qu'on lui notifiât son changement, il a lui-même abdiqué son poste, déclarant que sa conscience ne lui permettait pas de suivre la politique adoptée dans les régions du Levant par son gouvernement. Sir Strafford Canning doit être au moins très-satisfait de son consul de Beirout. C'est une justice que nous ne pouvons, en conscience, éviter de rendre à M. le colonel Rose. La diplomatie anglaise a vraiment en lui un valeureux champion, et les catholiques de Syrie un ennemi déclaré. Il faudrait peut-être retourner jusqu'au beau temps des puritains, pour trouver le modèle d'une nature si aimable. Son beau-père, qui est l'un des principaux membres de la secte des méthodistes, doit être aussi fort content de lui; M. le colonel Rose a, d'une main résolue, tiré le glaive contre la religion catholique; si cette pauvre religion subsiste encore, la faute n'en est pas à lui. Quelle trame n'a-t-il pas ourdie, que d'efforts n'a-t-il pas faits pour ruiner la prépondérance qu'un

respect traditionnel nous donne encore en Orient ! Si un consul français s'était permis la centième partie de ces machinations contre l'Angleterre, il aurait été bientôt éloigné de son poste, ou, comme le disent poliment nos arrêts de destitution, appelé à d'autres fonctions ; mais nous sommes plus patients à l'égard des étrangers, et le colonel Rose continue à nous créer sans cesse, à Beirout, de nouvelles entraves et de nouvelles difficultés, sans que la pensée vienne à notre ministère de demander, au nom de l'entente cordiale, son rappel ou son changement.

La Russie, de son côté, poursuit le catholicisme et l'inquiète, et le tourmente, en excitant contre lui les Grecs qu'elle domine, en provoquant ou soutenant, dans les conseils de la Porte, toutes les mesures qui peuvent lui nuire. Les diplomaties russe et anglaise, si radicalement divisées sur d'autres points, sont, sur celui-ci, parfaitement d'accord. Il s'agit, pour toutes deux, d'humilier, d'écraser, s'il se peut, en Orient, le catholicisme ; la Russie le condamne, parce qu'il est un obstacle à sa politique, à ses projets d'envahissement ; l'Angleterre, parce qu'il adopte le drapeau de la France. L'Autriche qui, dans cette grande question, aurait un double intérêt à nous appuyer, l'Autriche se tient le plus souvent dans une froide réserve, et quelquefois même déserte notre cause, la cause de sa religion, parce que la France qui ne peut ni ne veut lui porter le moindre préjudice, effraye par ses tendances libérales sa politique stationnaire, et que la Russie la flatte en la trompant et la rassure en poursuivant ses adroites conquêtes jusque dans ses États de Croatie et de Slavonie.

Ainsi serrée et attaquée par deux adversaires puissants et opiniâtres, abandonnée par ceux de qui elle devrait attendre une sincère coopération, la position de la diplomatie française est, comme on le voit, en Orient très-difficile, et les derniers événements de Syrie ont prouvé qu'elle pouvait faillir à sa tâche. Je dois cependant rendre ici justice à notre gouvernement; j'ai l'intime conviction que lorsqu'il a reconnu à quel point de désordre Chekib Effendi avait poussé sa mission, il a pris, pour l'arrêter dans son œuvre barbare, des mesures énergiques. Je sais que le ministre des affaires étrangères a expédié alors à ses agents des instructions très-fermes et très-nettes, que M. de Bourqueney a menacé la Porte de rompre toute négociation et de prendre ses passe-ports; c'est ainsi qu'on a obtenu, malgré les efforts de l'Angleterre et de la Russie, le rappel de Chekib, l'exil du meurtrier du père Charles, la réintégration des religieux catholiques dans leurs couvents, le payement d'une indemnité pour leurs frais de déplacement et pour les secours qu'ils avaient donnés aux Maronites. C'est une réparation, mais une réparation tardive qui ne peut que jusqu'à un certain point compenser les fautes commises précédemment et le tort que nous ont fait, dans l'opinion des populations de l'Orient, l'ascendant de nos adversaires et le signe de notre faiblesse.

Le malheur est qu'ici, comme ailleurs, nos agents diplomatiques ne se sentent point assez fortement soutenus. Ce qu'on leur recommande sans cesse, ce sont les mesures de temporisation, les ménagements, *surtout pas de zèle*. La maxime de M. de Talleyrand semble être le mot d'ordre de notre politique, si obsti-

nément dévouée sur tous les points du globe aux idées pacifiques. Il est des circonstances, pourtant, où une attitude fière et résolue préviendrait bien des difficultés, et la crainte d'outre-passer leurs instructions, de s'exposer à un blâme ou à un désaveu, retient nos agents dans un état de réserve et d'hésitation qui laisse la route libre à leurs collègues plus hardis et plus décidés.

La Russie donne à ses agents une grande position, des traitements considérables, des titres, toutes choses qui dans le monde diplomatique ne laissent pas d'avoir leur effet. L'Angleterre soutient les siens avec une fermeté qui va jusqu'à l'audace. De quelque façon qu'ils s'y prennent, s'ils défendent ses intérêts, cela suffit. Eussent-ils tort même, il faut qu'en face des étrangers ils aient raison, témoin Pritchard. A Dieu ne plaise que la France emploie et patronne jamais de tels hommes; mais qu'elle sache au moins tendre une main vigoureuse à ceux qui ne demandent qu'à la servir honorablement.

La situation de notre diplomatie envers celle des autres puissances est telle, que nos compatriotes qui voyagent en pays étrangers en éprouvent souvent de graves inconvénients. La police allemande, si inquiète et si méticuleuse, la police russe, plus difficile encore, se garderont bien d'entraver un Anglais dans sa marche, quelle que soit son excentricité; mais elles ne craindront pas d'exercer, sans raison, leur rigueur sur un Français, et il est arrivé, le dirai-je? que des Français, ne pouvant obtenir justice par l'entremise de nos agents, ont été forcés de s'adresser à l'autorité anglaise, qui les a accueillis avec une joie perfide,

pour faire parade de sa force et de son ascendant. Je pourrais en citer plus d'un exemple.

Malgré cette position de notre diplomatie en Orient, malgré le peu de secours efficaces que nous leur avons donnés, les catholiques de Syrie persistent encore à ne reconnaître que le protectorat de la France. L'empire de la tradition dans ce pays, où tout subsiste par la tradition, est pour eux plus puissant que les perplexités du moment. Deux grandes époques sont gravées dans leur mémoire : les croisades et l'expédition d'Égypte; deux grands noms : saint Louis et Napoléon; et, entre ces deux phases à jamais mémorables, la capitulation de Henri IV et de Soliman II, et celle de Louis XIV et de Mahomet IV, où le roi de France porte le titre de *protecteur unique des chrétiens du Liban.*

Les catholiques de Syrie ont d'ailleurs un sentiment religieux sincère, profond, et les dons qui parent leurs églises, et plusieurs cérémonies de leur culte leur rappellent à tout instant la France. J'ai assisté, le jour de la Toussaint, à l'une des cinq grandes messes solennelles qui se célèbrent chaque année à Beirout. C'était dans une petite chapelle du couvent des capucins, où l'on arrive par d'étroits passages et par une porte plus étroite. On dirait une de ces retraites mystérieuses où les chrétiens des anciens temps s'enfermaient pour dérober les pratiques de leur religion aux poursuites du paganisme. Tous les membres de la colonie française établis à Beirout étaient là, et tous les Maronites qui étaient venus chercher un refuge dans cette ville, les femmes voilées et cachées derrière une grille, selon l'usage des églises du Levant, les

hommes agenouillés dévotement dans la nef; ceux-ci avec leur vêtement européen, ceux-là avec leur burnous ou leur manteau en étoffe de soie et d'or qui imite la forme d'une chasuble. Si dans ce moment et dans ce lieu, il avait été permis de se livrer à de profanes distractions, on se serait plu a contempler l'effet singulier et pittoresque de cette réunion composée de tant d'éléments divers et de tant de physionomies nouvelles.

Le consul français, en grand costume, était au haut de la nef, en face de l'autel, avec les officiers de *la Belle-Poule*. Notre consul a, dans ces occasions-là, seul droit, comme représentant de la France, à certains honneurs qui datent des anciens temps. Le prêtre vient le recevoir à la porte de l'église, on l'encense pendant l'office et on lui apporte l'Évangile à baiser. A la fin de la messe, le chœur entonne le *Domine salvum,* que tous les assistants répètent, et c'est pour le roi de France que tout le monde psalmodie cette prière; c'est d'une voix unanime que tous les assistants l'appellent leur roi : *Regem nostrum Ludovicum Philippum.*

C'est une belle et touchante chose à voir, à entendre, que cette messe célébrée en commémoration de tous les saints de la chrétienté sur le sol musulman, dans une humble chapelle de couvent, et le consolant évangile de cette fête, *Beati qui lugent,* récité sous le joug des ennemis de l'Évangile, et ces prêtres espagnols, italiens, et ces hommes des montagnes du Liban, réunis sous une même voûte, par une même croyance, et ne reconnaissant qu'un roi, le roi qui doit défendre leur église, protéger leur culte.

Ah! quelle grande mission la France est chargée de remplir dans cette contrée de Syrie. C'est la vieille terre de Phénicie qui nous a légué, disent les poëtes et les historiens, l'art de l'écriture et l'art de la navigation [1]. C'est la terre d'Aaron habitée, disent les Hébreux, par le petit-fils de Noé; c'est le champ de bataille de tous les anciens peuples : Juifs, Assyriens, Macédoniens, Romains, Sarrasins, Turcs, Égyptiens. C'est le berceau de toutes les religions : païenne, israélite, mahométane, chrétienne. Maintenant le catholicisme est là, entouré d'ennemis, opprimé, persécuté comme au temps où l'Europe envoyait, pour le défendre, ses rois, ses princes, ses plus nobles chevaliers. Il est là, dans son anxiété, invoquant le secours de la France. Non, la France ne peut pas manquer à un tel appel. C'est un magnanime devoir qui lui est imposé par la place qu'elle s'est faite dans le monde dès les siècles passés, par celle qu'elle occupe encore aujourd'hui dans l'ordre des idées généreuses, libérales et civilisatrices.

[1] Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.
LUCAIN, PHARSALE.

Les Phéniciens introduisirent en Grèce plusieurs connaissances et entre autres des lettres qui étaient, à mon avis, inconnues auparavant dans ce pays. Hérodote, liv. V, § 58, trad. de Larcher.

CHAPITRE VI.

SIDON. — Préparatifs de départ. — Précautions contre les voleurs. — Les diplomates russes. — Environs de Beirout. — Les arbres de Syrie. — Les khans. — Une ville d'Orient le soir. — Hospitalité de M. Conti. — Histoire ancienne de Sidon. — Le consul et les négociants français. — État actuel de décadence et de misère.

A MADAME LA MARQUISE DE DOLOMIEU.

Beirout est pour les voyageurs qui de Chypre se dirigent vers la Palestine, un point de halte à peu près obligé. Si on n'était tenté de séjourner dans cette ville par l'intérêt historique qu'elle présente, par la beauté de ses environs, il faudrait au moins s'y arrêter assez de temps pour faire des préparatifs de voyage indispensables. Il faut acheter des provisions, louer des chevaux, des mulets, se pourvoir, en un mot, de tout ce dont on a matériellement besoin pour vivre sur une route où l'on ne trouve plus que de loin en loin quelques villes et peu de ressources. Les bazars de Beirout sont les meilleurs qui existent sur la côte, et plusieurs marchands français, italiens se sont fait une spécialité de commerce de ce qui est nécessaire

aux pèlerins. La plupart de ces approvisionnements leur viennent de France, et quelques-uns en ont établi un entrepôt à Jérusalem. C'est du vin décoré du nom de vin de Bordeaux et façonné à Marseille, du biscuit de mer fabriqué dans la même ville; des saucissons d'Arles, des ustensiles de cuisine, et des convertures de coton provenant des ateliers du Languedoc, de la quincaillerie de Paris ou d'Angleterre. L'industrie en Syrie n'existe pas. On n'y voit pas même manipuler les produits agricoles dont on tirerait ailleurs un si grand parti. Pour moudre le blé, on n'emploie encore que la meule antique à la main.

Pour faire le vin, on use de si mauvais procédés que les raisins succulents des pentes du Liban ne donnent qu'une boisson amère et souvent impotable. L'olive même, le premier fruit du pays, est si mal préparée que les marchands ont toujours soin de faire venir, pour les Européens, des bocaux d'olives de Provence. Ce pauvre peuple de Syrie ne se doute point des secours que l'art donne à l'agriculture. Il lui faut peu pour vivre, et le peu qu'il possède il ne cherche pas à l'améliorer; que, s'il se laisse séduire par nos produits industriels, c'est pour commettre une absurde erreur. Ainsi, les paysans de Syrie portaient autrefois de bonnes et solides étoffes que l'on tissait dans la contrée, surtout à Jaffa. Maintenant ils n'usent pour la plupart que de mauvais vêtements de coton. Les femmes portent des robes de la même espèce et se voilent le visage avec des mouchoirs de coton tout noirs, ou tachetés de petites fleurs rouges, ce qui leur donne un aspect hideux. Ces étoffes viennent de l'Angleterre qui les expédie par quintaux et à très-bon

marché. On ne fabrique dans la contrée que quelques grossières étoffes de laine, de poil de chameau, et ces tissus d'or et de soie dont on fait des bourses, des ceintures, des bonnets, des tapis de table, objets de luxe qui vont orner les bazars du Caire, de Smyrne et de Constantinople.

Après les emplettes de voyage, il est une autre précaution encore à prendre à Beirout, précaution de sécurité. La côte de Syrie n'est plus, comme du temps de la domination égyptienne, protégée par un pouvoir régulier. Les Arabes Bédouins, que la sévérité d'Ibrahim effrayait, sont rentrés, après son éloignement, dans leurs habitudes de vagabondage et de spoliation [1]. Il est certaines routes qu'ils honorent de leur préférence, et certains passages où il est peu prudent de s'aventurer. Dans les moments de troubles, leur audace s'accroît encore, car l'autorité turque, toujours si indolente, si faible, a dans ces moments-là trop de choses à faire pour pouvoir s'occuper d'une troupe d'Arabes à qui il plaît de maltraiter une caravane de marchands ou de dévaliser une troupe de pèlerins. Comme l'inerte et stupide gouvernement turc semble ne pas oser se mesurer avec ces races de voleurs, et que jusqu'à présent pas un habitant du pays n'a eu la hardiesse de leur résister, ils excitent une grande crainte, et leurs actes de brigandage, amplifiés, colorés par l'imagination orientale, deviennent le sujet d'une foule de récits dramatiques. Si nous en avions cru les conseils des bonnes gens de Beirout,

[1] Arabi avari
Ladroni in ogni tempo e mercenari.
LE TASSE.

auxquels nous parlions de nos projets de départ, nous nous serions embarqués pour Jaffa, ou nous serions retournés à Constantinople. A les entendre, la route de Damas était impraticable et celle de Jérusalem très-périlleuse. Naguère encore deux pacifiques marchands avaient été dépouillés de tout ce qu'ils possédaient et abandonnés sur cette route dans un complet état de nudité. Quelques jours après, un Anglais, qui voulait résister aux voleurs, avait été égorgé. Puis, à supposer que nous allassions par mer à Jaffa, nous avions encore à redouter, dans le trajet de cette ville à Jérusalem, la bande d'Abou Gosh. Puis enfin le chemin de Nazareth et celui de la mer Morte étaient des repaires de scélérats. Chaque jour nos dîners de table d'hôte étaient égayés par quelques-unes de ces terribles histoires. Ceux qui les disaient avaient pourtant échappé à toutes ces scènes de meurtres, à tous ces dangers. Mais quelle effrayante peinture ils nous faisaient des Bédouins avec leurs longues lances, de leur agilité prodigieuse, de leur cruauté inflexible! Le peuple d'Orient est toujours le peuple conteur par excellence, et si le crédule sultan Chahriar revenait au monde, il pourrait, pendant des milliers de nuits, prêter l'oreille à de nouveaux contes non moins terribles que celui des quarante voleurs si agréablement narré par la charmante Cheherazade.

Ce qu'il y avait de vrai au fond de ces récits parfois très-lamentables, c'est qu'en effet, dans le temps où nous nous trouvions à Beirout, le chemin de Damas était, par suite des derniers désordres de la Syrie, vraiment dangereux à parcourir, et que sur celui de Jérusalem, de Nazareth on était exposé à de fâcheuses

rencontres. Comme nous étions décidés à prendre cette route, M. Poujade nous fit délivrer un firman du gouverneur de Beirout qui nous recommandait en termes pompeux aux cheiks et aux cadis, et enjoignait à tous les fidèles musulmans d'assister au besoin *nos nobles personnes.* M. Basili, consul général de Russie, donna quelques lettres de recommandation à notre compagnon M. Wœhrmann, en nous disant fort gracieusement que ce qu'il faisait pour un compatriote, il serait heureux de le faire pour nous. J'ai toujours été frappé de la politesse empressée des fonctionnaires russes. Il y a en eux deux natures distinctes qui, à de certains moments, se séparent, s'isolent de façon à présenter sous un même nom et à une même place deux hommes très-différents : l'homme officiel, réservé, serré, couvrant d'un voile obscur les projets qu'il médite, cheminant avec une adroite persévérance dans le sentier tortueux de sa diplomatie, et l'homme du monde, spirituel, élégant, hospitalier, recevant avec les apparences d'une joie sincère l'étranger, et étalant devant lui, avec une affectueuse coquetterie, le luxe de sa maison, les ressources de son esprit. C'est notre ennemi, nous le savons, notre ennemi en religion, en politique; mais un ennemi qui cache parfaitement sa griffe de lynx sous un gant glacé. Si, par hasard, ce livre tombait sous les yeux de M. Basili, j'espère qu'il n'en sera point surpris. Je n'ai pu dissimuler l'impression que m'a fait éprouver, il y a quelques années, la conduite de la Russie en Finlande, en Pologne, et celle que j'ai ressentie plus récemment sur les bords du Danube, à Constantinople et en Syrie. Quant à M. Basili, personnellement,

je lui garde un reconnaissant souvenir de son aimable accueil.

Ce n'était pas assez de nos firmans et de nos lettres de recommandation; on voulut nous faire escorter par un des kavas du gouverneur, un grand gaillard de six pieds de haut, portant à la ceinture un demi-quintal de sabres et de pistolets. Malgré sa fière contenance et son arsenal de guerre, il serait, nous dit-on, probablement le premier à fuir à l'aspect des Bédouins; mais sa présence pouvait contribuer à nous faire respecter, et en cas de collision les Arabes pouvaient le craindre comme témoin de leurs méfaits. Ce qui valait mieux que cette escorte salariée, c'était la société de trois officiers de *la Belle-Poule*, MM. de Fontanges, Morand et Lefebvre, qu'une amicale pensée décida à se joindre à nous. Nous chargeâmes chacun une paire de pistolets, et, pour dernière précaution, nous expédiâmes, par un bateau, à Alexandrie ce que nous avions de plus précieux. C'était voler d'avance les voleurs.

Si quelque lecteur à l'âme tendre s'inquiétait, en lisant ces lignes, des événements qui sont avenus, des périls auxquels je vais m'exposer, je dois me hâter de le rassurer. Nous n'avons été ni pillés, ni égorgés. Je suppose que nous avons passé devant une quantité de Bédouins qui auront été arrêtés à distance par notre attitude superbe.

Notre caravane se composait de huit chevaux de selle, quatre mulets portant les tentes et provisions, plus un âne sur lequel chacun de nos moukres [1] mon-

[1] On appelle ainsi les guides chargés de prendre soin des chevaux que le voyageur loue et de les ramener à leur maître.

tait tour à tour, et galopait en riant et criant comme un écolier en vacance. La route de Beirout à Seïda (Sidon) est à peu près déserte; mais son silence donne un caractère plus imposant aux points de vue sévères et majestueux qu'elle présente. A notre droite est la mer, à notre gauche le Liban. Nous passons près d'une vaste forêt de sapin plantée, dit-on, par Facardin, détruite pendant l'invasion de l'armée d'Ibrahim, puis replantée de nouveau. Quoiqu'elle soit située à plus d'une demi-lieue de Beirout, elle est très-fréquentée; c'est le rendez-vous ordinaire de l'aristocratie consulaire, le bois de Boulogne des jeunes gens, et aux jours de fête, la promenade chérie des familles de marchands, d'ouvriers qui y vont faire de champêtres repas. La verdure, la fraîcheur des bois, ont, dans ces régions brûlées par le soleil, une valeur inappréciable. Un filet d'eau qui gazouille sur le sable, une branche d'arbre qui étend son ombre sur le sol, suffisent pour charmer les regards des habitants de ces contrées, et inspirer aux poëtes une quantité de vers enthousiastes. C'est là que l'on aime vraiment la nature, et que l'on jouit pleinement de ses charmes. Pour égayer une de ces familles qui, par un beau jour, s'assemblent sur la pelouse, il n'est pas besoin de faire pétiller à ses yeux le vin de Champagne, ni de mettre en pratique quelque profond axiome de Brillat-Savarin. Des olives noires, des raisins, du café broyé et bouilli sur place, composent le repas. Mais le ciel est si pur et l'eau paraît si suave! Dans chaque goutte d'eau on voit une perle divine, sur chaque vert rameau on entend soupirer l'amoureuse voix de Bulbul, pour chaque heure de repos on a des contes de djinns et

de fées qui ravissent l'esprit, des histoires de combats chevaleresques plus étonnants que ceux des quatre Fils Aymon, et des aventures de voyages près desquelles les merveilleux récits de Marco Polo ne ressembleraient qu'à un pâle itinéraire. Que de fois, en m'arrêtant près d'une de ces familles d'Orient, et en voyant avec quelles délices elle jouit de ces trésors de la nature que souvent nous apprécions si peu, j'ai désiré pouvoir commander aux génies, comme Aladin, non point pour apporter près d'elle un palais d'or et d'émeraudes, mais un ruisseau frais et limpide de la Suisse, et un chêne de nos vallées.

Après cette forêt de pins, dont M. de Lamartine a fait une si admirable description, nous entrons dans une plaine de sables arides, parsemée seulement d'une quantité d'iris sauvages dont les tiges bulbeuses rappelleraient à un Hollandais ses oignons de tulipe, ses chères plantes de Harlem. De là, notre route varie à tout instant d'aspect; tantôt nous cheminons sur une plage unie, où l'écume des vagues vient baigner les pieds de nos chevaux; tantôt nous gravissons, par un étroit sentier hérissé de pointes de rocs, des pentes escarpées. A nos pieds, la mer se déroulait dans la riante splendeur de ses flots d'azur; au-dessus de nous s'élevaient les pics aigus, les crêtes dentelées du Liban. Les sommités de cette montagne ne présentent qu'une surface nue et inculte comme celles des montagnes du Nord. Mais, sur leurs flancs arides et dans les gorges ouvertes, entre leurs différents mamelons, il y a des forêts d'oliviers, de figuiers, de mûriers. Le mûrier est l'une des principales ressources des habitants de la montagne. On les divise en deux espèces : le mûrier

rouge, que l'on cultive pour son fruit exquis, et le mûrier blanc (*morus alba*) dont les feuilles nourrissent les vers à soie. Je dirai ici, en passant, quels sont les autres arbres productifs de la Syrie : c'est le grenadier, le figuier, le sycomore, le palmier, l'amandier, le séné.

Les fruits du grenadier se divisent en trois sortes : la grenade douce, que l'on offre au dessert; la grenade aigre, que l'on emploie dans la cuisine en guise de citron, et une autre grenade qui tient le milieu entre les deux précédentes, et dont on fait des sorbets. C'est le figuier *boccore* et le figuier *kermouse*. Le boccore mûrit au mois de mai; il faut le cueillir dès le matin; lorsqu'il est mûr il tombe de l'arbre, et l'on dit que s'il reste un instant exposé aux rayons du soleil, il engendre la fièvre. Les Orientaux ont eu sous les yeux tous ces emblèmes philosophiques que nous aimons à voir dépeints par nos poëtes :

Cueillons, cueillons la rose au matin de la vie.

Mais la rapide durée de la rose n'est qu'une imparfaite image des rêves de la jeunesse, comparés à celle de ce fruit qui doit tomber avant l'été, qui s'aigrit après l'aurore, qui donne la fièvre s'il est échauffé par le soleil. Pour plus d'analogie avec les vicissitudes du cœur humain, les feuilles de l'arbre qui porte ce fruit éphémère sont couvertes de petites pointes aiguës, et les Hébreux l'appelaient l'arbre de la douleur. Le kermouse ne mûrit qu'au mois de septembre; c'est la figue que l'on importe en Europe.

Le sycomore déploie autour de sa tige de longs rameaux qui forment parfois un dais de trente ou

quarante pas de diamètre. Zachée monta sur un de ces rameaux pour voir passer Notre-Seigneur. Son fruit, qui ressemble à celui du figuier, ne croît point à l'extrémité des branches, il reste attaché au tronc même de l'arbre. Ses bourgeons ne commencent à pousser que sur la fin de mars, et échappent ainsi à la rigueur des gelées. Les anciens le louaient de cette prudente lenteur, et l'appelaient le plus sage des arbres : *arborum sapientissima* [1].

Les palmiers ne sont point, en Syrie, en aussi grand nombre ni d'un jet si imposant qu'en Égypte. Cependant ils sont représentés sur les médailles grecques et romaines comme les emblèmes de la terre sainte, emblèmes trompeurs, hélas! Le palmier est toujours l'une des plus belles, des plus majestueuses plantes qui existent; mais sa tige s'élance sur un sol dévasté, et ses larges rameaux n'ombragent que des ruines; plus on charge ses branches, plus elles deviennent fortes et fécondes. Mais la pauvre Judée a été chargée d'un poids trop lourd; elle succombe sous le fardeau.

L'amandier est, comme le figuier, un remarquable symbole de la brièveté des choses humaines.

> De l'amandier tige fleurie
> Symbole, hélas! de la beauté,
> Comme toi la fleur de la vie
> Fleurit et tombe avant l'été.

Ses fleurs éclosent en Syrie dès le mois de janvier, ses fruits sont mûrs deux mois après. Les Hébreux l'appelaient *shakad*, d'un verbe qui signifie réveiller,

[1] G. Robinson, *Voyage en Palestine*, tome I, p. 378.

parce que c'est le premier arbre qui se réveille, après les froides nuits d'hiver, à l'action d'une température plus douce.

Le séné, dont une épigramme proverbiale a popularisé le nom, est un arbrisseau d'environ deux pieds de hauteur; ses feuilles sont d'un vert pâle et attachées deux à deux sur de petites graines minces. En Orient on en jette assez souvent, pour se purger, quelques-unes dans son potage.

Pour ne pas laisser trop incomplète cette énumération, il faut citer encore le cédrat, dont nous connaissons les sucs mielleux, le limonier, le citronnier, le bananier ou figuier d'Adam; les autres arbres fruitiers sont assez rares ici ou d'une qualité inférieure. Cependant, près de Tripoli, on trouve des pêches, et près de Damas, des prunes et des abricots.

En voyant les arbres indigènes de la Syrie si parfaitement appropriés aux besoins des habitants de cette contrée, les palmiers, avec leurs rameaux arrondis, inclinés sous un soleil brûlant, comme les ailes d'un parasol, les limoniers, les grenadiers, avec leurs fruits acidulés qui tempèrent la soif, les bananiers qui, avec leurs grappes savoureuses et leurs longues feuilles satinées, suffiraient, au besoin, pour nourrir et vêtir l'homme, je me suis souvent rappelé ces belles pages où Bernardin de Saint-Pierre décrit avec tant de charme les harmonies de la nature, les dispositions providentielles des végétaux sous les divers climats du globe.

Trois heures après notre départ de Beirout nous arrivons au khan de *El Khulda*. Ce mot de khan désigne des établissements qui ont tous la même destina-

tion, mais qui, selon les lieux, diffèrent plus l'un de l'autre qu'un des splendides hôtels de Paris ne diffère d'un misérable cabaret de village. Dans les villes, le khan est un vaste édifice qui sert à la fois d'entrepôt aux marchandises et de logement aux marchands. Dans les campagnes, sur les routes traversées par les caravanes, ce n'est qu'une cabane en plâtre ou en treillage, quelquefois un simple toit composé de branches d'arbres, et posé sur quatre piquets. Sous ce toit est un foyer où l'aubergiste du lieu fait bouillir le café, et à quelques pas de là est un cellier où il tient en réserve quelques cruches en grès pleines d'eau, et quelques galettes de pain cuites sous la cendre; il ne faut rien lui demander de plus. Mais, quand on a passé une partie du jour à chevaucher sur les rocs et les sables sans apercevoir une habitation humaine, l'arrivée au khan est un événement, et le moukre l'annonce de loin avec des cris de joie. On descend de cheval, on va voir les plantations qui entourent le rustique caravansérai et la source précieuse qui les arrose. Pendant ce temps, les guides abreuvent leurs bêtes et font préparer le café. Maîtres et valets s'asseyent sur une pierre. Quelquefois, il n'y a dans l'établissement qu'un seul pot à eau, que chacun porte tour à tour à ses lèvres, et deux ou trois tasses qui passent, sans distinction, de main en main. L'exiguïté des ressources établit naturellement la communauté, et je plaindrais celui qui, dans de tels lieux et de telles circonstances, se laisserait aller à un aristocratique dédain. Les Arabes ne s'écartent d'ailleurs jamais de leurs habitudes de respect, et regardent avec reconnaissance le voyageur qui paye pour eux

les quelques paras que coûte chaque tasse de café.

A moitié chemin environ de Seïda, nous traversons la rivière Damur, la même que les anciens appelaient Tamyrus, et près de laquelle Antioche le Grand livra une sanglante bataille aux troupes de Ptolémée. Un pont a été construit à diverses reprises sur les bords de cette rivière, mais les ingénieurs de ce pays ne sont pas forts, et les arches édifiées, réédifiées d'après leur plan n'ont jamais été assez solides pour résister à l'impétuosité du courant. Les caravanes en sont encore réduites à passer la rivière à gué, ce qui en hiver est plus que désagréable, car le Damur, qui descend des montagnes, s'enfle quelquefois tout à coup et se précipite dans la vallée comme un torrent.

Au delà de cette rivière historique, nous retrouvons les mêmes plages de sable qui la précèdent, puis les mêmes sentiers escarpés, et couverts de quartiers de roc qui se détachent des cimes du Liban. Heureusement que nos chevaux sont habitués à ces rudes chemins, et ont le pied sûr, le jarret ferme. Tout autour de nous présente l'aspect du désert et de la désolation. De distance en distance, seulement, on aperçoit une plantation de mûriers, un village étagé en amphithéâtre sur les flancs de la montagne, et plusieurs de ces plantations, de ces villages ont été dévastés dans la dernière lutte des Druses et des Maronites, ou incendiés par les soldats turcs. Non loin de ces villages est la bourgade primitive de *Deïr el Kamar*, résidence de l'émir Beschir, que les circonstances ne nous permettaient pas d'aller visiter, et l'ancien couvent de *Mar Elias*, illustré par la mystique existence de lady Stanhope. La retraite de cette femme extraor-

dinaire est maintenant abandonnée et délabrée, une ruine de plus à ajouter à toutes les ruines de ce pays. La jument, au dos en selle, qui devait porter le Messie, a fini misérablement comme un vieux cheval de fiacre, et la reine de Palmyre est morte sans pouvoir payer ses dettes. C'était une étrange folie que la sienne, et une plus grande encore d'oser entretenir ces rêves d'une ambition surhumaine dans ces lieux qui ont enseveli tant d'ambitions et tant de rêves.

Vers le soir nous arrivons au khan de Neby Yunas. Près de là s'élève au bord de la mer une petite coupole blanche qui désigne l'endroit où, selon la tradition musulmane, le prophète Jonas eut la joie de sortir de sa prison flottante. Dès maintenant nous voilà dans les régions consacrées par la Bible. Nous devons marcher la Bible et l'Évangile à la main. Les prophètes et les apôtres nous parleront à chaque pas.

Il était nuit lorsque nous arrivâmes à Seïda. Les portes de la ville étaient fermées, et le factionnaire refusait de les ouvrir. Après avoir quelques instants parlementé avec lui, nous commencions à craindre d'être obligés de camper jusqu'au jour à la belle étoile quand par bonheur l'idée nous vint d'essayer la valeur de notre firman. Nous le remîmes à notre kavas, en lui enjoignant de le porter au pacha. Mais il n'eut pas besoin d'aller si loin. A la vue de cette pièce orientale, le chef du poste donna l'ordre de nous laisser entrer, et les soldats, rangés sur deux lignes pour nous voir passer, avaient l'air tout prêts à nous rendre les honneurs militaires. Mais nous étions bons princes, et nous nous contentâmes d'en prendre un pour nous conduire au couvent où nous espérions loger, car nos

guides ne pouvaient reconnaître leur direction à travers les quartiers tortueux et les sombres carrefours que nous devions traverser.

Quand on entre le soir dans une ville d'Orient, on dirait une ville morte. Toutes les portes et les fenêtres sont closes. Pas une lampe ne brille dans les rues, et l'on n'y rencontre pas une âme. Nous nous en allions ainsi à la suite de notre soldat, chevauchant au petit pas, et trébuchant tantôt contre un bloc de pierre, tantôt contre un amas d'immondices que nous ne pouvions apercevoir. Enfin, nous entrons dans le khan. Nos chevaux sont attachés à des piquets dans la cour, et nous montons au premier étage pour demander un asile nocturne aux pères franciscains. Mais nous eûmes beau frapper à leur porte, les bons pères, peu habitués à des visites si tardives, et craignant peut-être une fâcheuse surprise, firent la sourde oreille et refusèrent d'ouvrir. Pendant que nous délibérions assez tristement sur la manière dont nous passerions la nuit, un homme s'approcha de nous, et, nous adressant la parole en français, nous demanda d'un air modeste si nous voudrions bien accepter son hospitalité. C'était M. Conti, notre agent consulaire, pour qui nous avions précisément une lettre de recommandation. Nous nous rendîmes, comme on peut le croire, avec empressement à cette invitation bienveillante. Il habitait le même édifice; et dès que nous fûmes entrés dans sa demeure, ses gens se mirent à préparer notre souper. Sa femme, elle-même, les dirigeait, les stimulait, et pendant que l'un d'eux rallumait le feu déjà éteint, qu'un autre égorgeait une couple de poulets, une jeune fille d'une beauté ravissante venait

nous présenter, avec une grâce ingénue, des verres de sorbet. Quelques instants après, la table était couverte d'une nappe blanche, et le souper servi, un souper qui nous parut splendide. M. Conti, qui était prêt à se coucher lorsqu'il avait entendu les piétinements de nos chevaux et le bruit que nous faisions à la porte du couvent, voulut bien s'asseoir à côté de nous et nous encourager à partager ce qu'il appelait humblement son frugal repas.

Nulle vertu n'a été plus célébrée par les anciens, plus chantée par les poëtes de l'Orient et du Nord que l'hospitalité, et, quand on a voyagé dans ces deux contrées, il semble que les poëtes ne l'aient pas encore assez louée. C'est la communion première des hommes asservis aux mêmes besoins, et souffrant des mêmes privations. C'est le noble sentiment qui établit, entre les peuples les plus étrangers l'un à l'autre, par leur origine et par leur culte, un lien de confraternité. C'est le fruit savoureux qui fait oublier aux pèlerins les fatigues d'une longue route. Ce que nous appelons hospitalité, dans nos pays civilisés, n'est souvent qu'une banale politesse. Dans les contrées où l'homme se trouve seul, sans refuge, exposé à toutes les intempéries du climat, l'hospitalité du pauvre aussi bien que celle du riche est un secours céleste : la tente du patriarche, la manne du désert, le verre d'eau de l'Évangile.

Je n'oublierai jamais l'émotion que m'a fait éprouver la douce et affectueuse hospitalité des habitants du Nord, dans les pauvres cabanes de l'Islande, dans les îles de la mer Glaciale et sur les sombres rives du golfe de Bothnie; mais je ne connaissais pas encore

celle de l'Orient, et il y avait un charme extrême et d'une poésie toute nouvelle pour moi dans celle de M. Conti, dans l'aspect de sa demeure et celui de cette jeune fille qui, de ses pieds nus, effleurant à peine le tapis, passait devant nous comme une ombre; puis, un instant après, reparaissait avec ses beaux cheveux noirs nattés, son corset de satin, ses bracelets d'argent, et venait, en abaissant ses longs cils soyeux sur ses prunelles étincelantes, nous apporter une assiette de fruits ou une tasse de café.

Notre coucher inquiétait notre digne hôte; il n'avait qu'un lit à nous offrir, et nous étions six; mais quelques manteaux étendus sur le parquet, quelques coussins de divan nous suffisaient, et le bon M. Conti, après nous avoir vu installés, se retira enchanté de notre intelligence de voyageur.

Le lendemain, nous sortîmes avec lui pour visiter la ville; c'est cette antique ville que la Bible nomme Sidon la Grande : *Sidonem magnam* [1]; cette ville célèbre par son industrie, d'où sortaient les voiles de pourpre éblouissants, que la vénérable Hécube conservait, dit Homère, dans un secret réduit, et la coupe d'or que, dans les jeux des Grecs, Achille offrait pour prix au vainqueur de la course, et le cratère d'argent que Ménélas alla chercher dans son trésor pour le donner à Télémaque [2].

Elle est située au bord de la mer, sur le penchant d'une colline. Une ceinture de murailles l'environne du côté de la terre, faible muraille de deux à trois

[1] Livre de Josué, chap. XIX, v. 28.
[2] *Iliade*, chant VI et chant XXIII. *Odyssée*, chant XV.

pieds d'épaisseur, sans tours ni fossés. A l'une de ses extrémités, au sud, on aperçoit seulement une citadelle délabrée dont on attribue la construction à saint Louis; son port qui, autrefois, était accessible aux plus gros navires, a été comblé par l'émir Facardin, qui craignait de le voir envahi par les Turcs. Les bâtiments mouillent à présent près d'un rocher de quelques toises de hauteur, qui les met à l'abri des vents du sud-ouest, mais ne les garantit pas de ceux du nord.

Sidon est l'une des plus anciennes cités de la Phénicie. Josué la donna à Aser, mais les Israélites ne purent s'en rendre maîtres. En l'année 720 avant Jésus-Christ, Salmanassar, roi d'Assyrie, s'en empara; trois siècles après elle essaya de secouer le joug de ses maîtres. Artaxercès Ochus y entra de vive force et la détruisit; bientôt cependant elle se releva de ses ruines et se soumit à Alexandre le Grand. Après la mort d'Alexandre, elle fut tantôt au pouvoir des maîtres de la Syrie, tantôt des maîtres de l'Égypte, puis tomba sous la domination des Romains, avec son opulence vantée par les historiens [1]. A peu près à cette même époque, son nom se trouve inscrit dans une des belles pages de l'Évangile : Jésus-Christ étant entré dans le pays de Tyr et de Sidon, une femme chananéenne, dont la fille était possédée par le méchant esprit, vient se jeter aux pieds du Sauveur et invoquer son secours : « O femme, lui dit le Christ, ta foi

[1] « Adhuc opulenta Sidon; antequam a Persis capta, maritimarum urbium maxima. » Pomponius Mela; citat. de Robinson.

est grande, qu'il soit fait selon tes vœux! » Et à l'heure même sa fille fut guérie [1].

Le premier évêque de Sidon que mentionne l'histoire ecclésiastique, est Théodose qui, en l'année 325, assistait au concile de Nicée. Dans le même siècle, Eusèbe et saint Jérôme signalent encore l'importance de cette ville; mais depuis cette époque jusqu'aux croisades, il n'en est plus guère question.

Les premiers croisés qui arrivèrent en Syrie passèrent devant Beirout, Sidon, Tyr, Acre, sans s'arrêter; ils voulaient avant tout entrer à Jérusalem. En l'année 1101, ils revinrent vers Sidon, dans le but de s'en emparer. Les habitants de la ville, soumise alors aux califes d'Égypte, obtinrent à prix d'or une trêve qu'ils ne surent pas observer. Baudoin Ier l'assiégea, mais inutilement, en 1108; il la cerna de nouveau en 1111, et cette fois la subjugua et la donna en fief à Eustache Grenier; elle resta au pouvoir des chrétiens jusqu'à l'année 1187. Les croisés y rentrèrent en 1197 et la trouvèrent à demi dévastée; elle fut rebâtie par leurs soins, reprise par les Sarrasins, pendant que saint Louis assiégeait Damiette, puis reprise quatre ans après par les chrétiens.

En 1260, les templiers l'achetèrent de son seigneur Julien, et en restèrent les maîtres jusqu'à la conquête d'Acre par le sultan El-Ashraf qui expulsa les Francs de la Syrie; les musulmans rentrèrent alors à Sidon et rasèrent ses murailles. L'antique ville phénicienne perdit jusqu'aux derniers vestiges de sa primitive grandeur. Le commerce seul de Damas l'alimentait en-

[1] Saint Matthieu, chap. XV, vers. 21 et suivants.

core, et les pèlerins qui l'ont visitée aux xve et xvie siècles, la dépeignent comme une triste bourgade, où l'on ne trouvait qu'un petit nombre d'habitants et un seul khan [1].

Facardin, tout en faisant, par une fatale précaution d'intérêt personnel, combler son port, lui donna une nouvelle vie; il avait le goût des arts, l'amour des grandes choses; il orna Sidon de plusieurs édifices considérables, et contribua puissamment à agrandir ses relations commerciales. Plein de bonnes dispositions envers les Francs, et cherchant lui-même à soutenir l'interprétation étymologique qui lui attribuait une origine française [2], il favorisa les chrétiens, et accorda plusieurs priviléges aux couvents latins, et ouvrit, dans ses États, aux négociants d'Europe et surtout aux Français, une nouvelle voie de spéculations industrielles.

« Au xviie siècle, dit le chevalier d'Arvieux dans ses curieux Mémoires, le commerce des Francs, à Seïde, était si considérable, qu'il faisait entrer tous les ans plus de deux cent mille écus dans les coffres du Grand Seigneur [3]. » Les principaux négociants occupaient un vaste khan construit par Facardin et qui appartient

[1] Ed. Robinson, *Palæstina und die südlich angrenzenden Lænder*, tome III, p. 705.

[2] Il était Druse, et lorsqu'il se rendit en Italie, les savants démontrèrent que ce mot de druse ne pouvait venir que de Dreux. L'émir Facardin fut accueilli à la cour des Médicis comme un descendant en ligne directe des comtes de Dreux Voy. Volney, tome II, chap. III.

[3] *Mémoires du chevalier d'Arvieux*, envoyé extraordinaire du roi à la Porte, consul d'Alep, d'Alger, de Tripoli, etc., t. Ier, p. 311.

encore à la France; ils avaient là un consul que l'on recevait à son arrivée comme un ambassadeur[1] et qui jouissait d'une imposante autorité. « Seïde, dit encore le même écrivain, est comme le magasin et l'entrepôt où se rendent toutes les marchandises de la côte; c'est pour les recueillir que les marchands établis à Seïde ont des commis à Rama, à Acre, à Baruth (Beirout) et à Tripoli de Syrie; ils demeurent toute l'année dans ces lieux, y font les achats et les envoient à Seïde par les bateaux du pays, qui leur portent l'argent ou les marchandises dont ils ont besoin pour les faire; c'est aussi à Seïde qu'on les emballe et qu'on les charge sur les vaisseaux qui y abordent, pour les transporter en Europe. »

Malgré la protection consulaire et les services qu'ils rendaient au pays, les négociants européens n'étaient pas là, plus qu'ailleurs, à l'abri des iniquités turques. Ils avaient souvent de rudes luttes à soutenir contre l'avide et cruel despotisme des pachas. D'Arvieux en

[1] « Les marchands de la nation allaient au-devant de lui à plusieurs lieues de la ville avec une escorte d'officiers turcs que le pacha envoyait à sa rencontre. On le conduisait solennellement à la chapelle du khan, où les religieux entonnaient le *Te Deum*. Il entrait ensuite dans son salon, suivi de marchands qui s'engageaient alors à le reconnaître pour leur magistrat et à lui obéir. La journée se terminait par un banquet somptueux. Le lendemain, il se rendait en grande pompe chez le pacha qui se levait à son approche et le faisait asseoir près de lui. La maison d'un consul de Seïde se composait d'un chancelier, de deux secrétaires, de deux drogmans. Il avait pour son service domestique un valet de chambre, un cuisinier, un pourvoyeur, deux aides de cuisine, deux laquais, deux palefreniers. » (D'ARVIEUX, loc. cit., p. 354.)

cite plusieurs exemples, un entre autres qui mérite d'être rapporté. Je conserve dans toute sa simplicité le récit de d'Arvieux; c'est un trait caractéristique de l'ancienne administration turque, et je crois qu'il ne serait pas difficile d'en trouver de semblables dans la nouvelle, quoiqu'elle proclame si haut ses prétendues réformes. « Hassan Aga, gouverneur de Seïde et des environs, qui sont à peu près ce qu'on nommait la Siro-Phénicie, eut envie d'une belle cavale arabe qui avait coûté cinq cents piastres au sieur François Caulet, marchand des plus riches et des plus accrédités de notre nation. Il demanda à l'acheter et envoya cinq cents piastres au consul, par un de ses domestiques. Caulet, qui était riche et qui aimait cette cavale, répondit qu'il ne la voulait pas vendre; et comme il avait du crédit dans la nation, il fut résolu qu'on le soutiendrait dans son refus. Hassan Aga s'obstina à l'avoir, et le consul, qui prévoyait les suites de ce refus, fit tout son possible pour obliger Caulet à la céder et n'en put venir à bout. Caulet crut qu'il la devait éloigner, espérant que le gouverneur cesserait d'en avoir envie; il l'envoya donc chez un de ses amis et le pria de la lui garder.

« Hassan Aga, piqué, fit paraître un homme qui la demanda comme lui ayant été volée. Il n'en fallut pas davantage à ce gouverneur pour faire une affaire criminelle à Caulet et à toute la nation. Il envoya dire au consul qu'il prétendait qu'on payât cinq cents piastres à celui à qui on l'avait volée, et cela sur le-champ, si on n'aimait mieux en payer mille si on attendait jusqu'au lendemain matin. La nation, s'étant assemblée pour cela dans la maison consulaire, résolut de sou-

tenir Caulet, et de pousser cette affaire jusqu'où elle pourrait aller.

« Le lendemain matin, le truchement de la nation alla trouver le gouverneur, et lui représenta que Caulet avait acheté cette cavale et l'avait payée à son véritable maître. Il lui dit que le consul le priait de se donner un peu de patience et qu'on tâcherait de vaincre l'opiniâtreté de Caulet. Toute la réponse du gouverneur fut de lui demander s'il avait apporté les cinq cents piastres, et comme on ne l'avait pas chargé de lui donner cette somme, il lui dit que s'il ne lui en apportait pas mille le soir, il en faudrait deux mille le lendemain matin.

« La nation s'assembla encore sur ce rapport, et confirma la première résolution qu'elle avait prise.

« Hassan Aga s'opiniâtra à doubler tous les jours la somme qu'il envoyait demander, de sorte qu'en peu de jours elle monta à soixante-quatre mille piastres[1], qu'il voulut absolument avoir, menaçant, en cas d'un plus long refus, de faire piller le khan où demeurent les Français, et de les faire empaler comme voleurs publics.

« Cette menace fit que les marchands ne sortirent plus du khan; les marchés cessèrent de se tenir, le commerce fut abandonné, et le truchement n'osa plus se présenter au gouverneur, qui, enragé de cela, fit venir une compagnie de soldats armés pour enfoncer les portes et prendre les marchands.

[1] La piastre qui, par suite des continuelles altérations qu'elle a subies, ne vaut plus aujourd'hui que vingt centimes, valait alors trois francs.

« Alors la nation, craignant que l'aga ne poussât à bout sa vengeance, s'assembla dans la maison consulaire, et résolut de traiter d'accommodement et d'acheter la paix au meilleur marché qui se pourrait.

« Le truchement et les députés allèrent chez lui, et, après beaucoup de contestations de part et d'autre, il fallut lui accorder vingt-deux mille piastres au lieu de cinq cents qu'il demandait d'abord. »

L'histoire ne finit pas là ; les Francs, pour plus de sûreté se retirèrent à Acre, et n'en revinrent qu'après avoir vainement sollicité, pendant trois ans, la justice du Grand Seigneur, et perdu deux de leurs compatriotes qu'ils envoyaient en députation à Constantinople, et que Hassan Aga, qui les épiait, fit égorger.

En dépit de ces spoliations et de ces mauvais traitements, notre commerce se maintint encore dans un état prospère pendant plus d'un siècle. Lorsqu'en 1787, Volney visita Seïda, les importations de cette ville s'élevaient encore à deux millions. Marseille lui expédiait annuellement huit à neuf cents ballots de draps, et les Français y étaient sans concurrents. Mais, en 1791, Djezzar Pacha, Djezzar *le boucher* (car telle est la signification de son nom), chassa les Français des domaines soumis à son sanguinaire pouvoir. La ville de Seïde tomba dans un état de langueur dont elle ne s'est pas relevée. Sa population ne s'élève pas à plus de six à sept mille habitants, dont les deux tiers sont musulmans, un huitième juifs, et le reste Grecs catholiques et maronites. Son commerce est nul ou à peu près. Quelques bateaux seulement y amènent les diverses denrées dont elle a besoin, et y

chargent du coton, de la soie, des noix de galle. Beirout absorbe presque en entier le mouvement de Damas et les transports des caravanes.

Quand nous sommes entrés dans cette fière cité des anciens temps, elle présentait, par suite des derniers événements du Liban, un aspect plus triste encore que de coutume. Une quantité de Maronites forcés de fuir leurs demeures envahies par les Turcs, et leurs champs ravagés, erraient dans les rues, portant sur leurs figures l'empreinte d'une misère profonde et d'une cruelle souffrance. M. Conti en avait recueilli un grand nombre, et les pauvres gens étaient là couchés dans les galeries du khan, admirant encore la France qui leur donnait un asile dans leur abandon, un secours charitable dans leur dénûment. Mais le khan était trop petit pour tant de malheureux et les dons de la France trop restreints. J'ai vu un de ces infortunés conduire de quartier en quartier une femme voilée, un enfant pâle et chétif qu'il offrait à l'enchère. Il s'arrêtait de porte en porte, annonçant trois fois, comme un huissier priseur, sa désolante marchandise, le prix qu'on en offrait, puis s'en allait plus loin chercher un prix meilleur. Quand je le rencontrai, il en était à treize cent soixante et dix piastres. Ah! qu'il y a des heures d'attendrissement où l'on regrette de ne pas avoir à sa disposition les trésors des riches. Le cœur saigne en songeant qu'il y a de par le monde de telles douleurs qu'on ne peut consoler et dont on n'est que l'inutile témoin.

De tout ce qui parait jadis l'enceinte de Seïde, il ne reste aujourd'hui que trois petites chapelles catholiques, dont l'une appartient aux franciscains, l'autre

aux Grecs unis, la troisième aux Maronites, et six khans qui par leur construction ressemblent parfaitement à ces édifices que M. Lane appelle *wekalehs*, et qu'il a décrits dans son livre sur l'Égypte [1]. Le plus grand est celui que Facardin avait fait construire pour les Français et qui est encore à nous. Une centaine de chevaux et de mulets peuvent camper dans sa large cour, et une centaine de voyageurs peuvent loger avec leurs bagages dans son vaste circuit. Mais on n'y voit plus tant de chevaux ni tant d'étrangers, et il n'est aujourd'hui qu'un des derniers monuments d'une prospérité évanouie.

Ce qui est encore beau à voir à Seïde, c'est cette fraîche et forte nature d'Orient qui résiste par sa séve vivace à la désastreuse action d'un aveugle gouvernement qui, dans sa barbare imprévoyance, rase le sol, écorche son troupeau et ne songe point au lendemain. Ce qui est toujours beau et toujours riant, quand on détourne ses regards des misérables maisons où une misérable population végète sous le joug de fer du despotisme, ce sont ces collines parsemées d'arbres à fruits, ces jardins ombragés par les verts rameaux du tamarin, embaumés par les fleurs d'oranger. Nous nous en allions avec M. Conti d'enclos en enclos, et en

[1] Le wekaleh est un édifice qui entoure une cour carrée ou oblongue Son rez-de-chaussée se compose de magasins voûtés ouverts sur cette cour et quelquefois disposés en forme de boutiques. Plus haut sont des galeries qui s'étendent sur les quatre ailes du bâtiment et servent de logements ou souvent encore de magasins. En général, le wekaleh n'a qu'une entrée dont la porte est fermée le soir et dont un concierge garde la clef. (*Modern Egyptians*, vol. II, p. 8.)

voyant toutes ces plantes si fécondes, tous ces fruits dorés par le soleil, je me surprenais à répéter la chanson de Goëthe :

Kennst du das Land wo die Citronen blühen.

C'est bien la terre où les citrons fleurissent, où le myrte s'épanouit dans un ciel d'azur; mais ceux qui l'habitent s'affaissent et s'étiolent comme la pauvre Mignon.

CHAPITRE VII.

Tyr. — Les bords de la mer. — Sarepta. — Le khan de Khudi.— Antique grandeur de Tyr.—Les prophéties réalisées.—Ruines et désolation. — La maison avare de l'archevêque grec. — Ras-el-Ain. — Le cap Blanc.— Saint-Jean d'Acre.— Le cloître catholique. — Plaintes des religieux. — Les couvents de terre sainte. — Le siége de la ville. — Djezzar le bourreau.

A MON AMI MOURIER.

Longtemps encore, en suivant la route de Tyr, nos regards s'arrêtent sur ces forêts d'oliviers, de mûriers, qui, sous leur couronne d'émeraudes, cachent les ruines de Seïde, comme des guirlandes de fleurs cachent parfois les rides d'un front fatigué par l'âge. Dans la vallée s'étendent des plantations de coton, de tabac, entrecoupées de champs de blé; plus haut, le ver à soie file le fin tissu dont il s'enveloppe; l'olivier courbe, sur le sentier du pâtre, ses rameaux chargés de fruits, et, derrière les haies de nopals parsemés de fleurs et de bourgeons, brillent les pommes d'or des Hespérides. Que de ressources si ce pays était mieux cultivé, s'il appartenait à un gouvernement sage et intelligent!

Mais tout à coup cette dernière magie de la nature disparaît comme par un coup de baguette, et nous ne

voyons plus, autour de nous, que les plaines de sable aride; çà et là, sur le chemin, quelques restes de mosaïque qui attestent l'ancienne splendeur de ces lieux; quelques ponts solidement bâtis sur les deux rives des ruisseaux, des torrents, mais négligés et à demi rompus; çà et là, encore, quelques ruines d'anciens châteaux construits avec des colonnes antiques et des chapiteaux enlevés à d'autres ruines. A en croire le chevalier d'Arvieux, ces châteaux dont on retrouve les vestiges sur tous les caps et toutes les montagnes des côtes d'Asie, d'Anatolie, de Caramanie, de Syrie, formaient jadis une ligne continue, au moyen de laquelle, par des signaux particuliers, une nouvelle se transmettait rapidement de Jérusalem à Constantinople; il prétend que ce fut sainte Hélène qui les fit élever lorsqu'elle alla chercher la croix du Sauveur, pour annoncer plus vite le résultat de ses pieuses investigations [1]. Je ne sais où l'intéressant voyageur a puisé ce fait; s'il est vrai, la mère de Constantin a devancé M. Chappe dans l'invention des télégraphes. *Nihil sub sole novum.*

A quelque distance de Seïde est une colonne romaine servant de borne milliaire et portant le nom de Septime Sévère; plus loin, nous traversons le torrent de Zaherany, sur un de ces mauvais ponts crevassés, où il est prudent de bien tenir la bride de son cheval. Un de nos compagnons de voyage, M. Lefebvre, montait une jument arabe, capricieuse, fougueuse, qui avait eu l'honneur de porter Ibrahim Pacha, et qui gambadait comme si elle eût voulu courir encore à la bataille

[1] *Mémoires*, t. I, p. 258.

de Homs. Chaque fois que nous arrivions à un de ces passages difficiles, l'orgueilleux animal, auquel les moukres avaient conservé le nom de son noble maître Ibrahim, s'arrêtait comme pour se demander à lui-même s'il lui convenait d'entrer dans cette voie, puis, irrité des coups d'éperons qui le troublaient fort incivilement dans ses réflexions, se cabrait et s'élançait impétueusement à l'endroit le plus dangereux; quelquefois ses sauts vagabonds nous faisaient rire, mais quelquefois ils nous inspiraient des craintes sérieuses qui, heureusement, ne se sont pas réalisées.

Vers midi, nous arrivâmes près d'une mosquée construite sur un terrain sablonneux, monument d'une tradition charmante, vénérée des Juifs et des musulmans comme des chrétiens. C'est l'ancien emplacement de Sarepta; c'est là, dit-on, que le prophète Élie rencontra, dans un temps de sécheresse et de famine, la pauvre veuve qui allait ramasser du bois pour préparer son dernier repas et mourir avec son fils [1]; il lui demanda à boire, et elle alla lui chercher de l'eau; il lui demanda à manger, et, dans l'ardeur de sa charité, oubliant ses propres besoins, elle alla prendre le peu qui lui restait de farine pour lui cuire un pain sous la cendre. Deux miracles récompensèrent cette généreuse action. Tant que la sécheresse dura, le pot de farine, la cruche d'huile de la pauvre veuve ne désemplissaient pas, et son fils unique étant mort,

[1] « En colligo duo ligna, ut ingrediar et faciam ignem mihi et filio meo, ut comedamus et moriamur. » Les Rois, livre III, chap. XVII, v. 12.

le prophète reconnaissant invoqua la grâce du ciel et le ressuscita.

A une demi-lieue de là, nous nous arrêtâmes pour déjeuner au khan de Khudr (traduction arabe du nom de saint Georges). Je compte au nombre de nos heureux moments de voyage ces haltes que nous faisions en plein air, vers le milieu du jour. Le khan ne nous offrait que bien peu de ressources, et nous n'avions d'autres provisions que des galettes de biscuit de mer, des œufs durs, des poulets étiques, rôtis de la veille ou de l'avant-veille et balottés de telle sorte, dans le trajet, qu'il fallait parfois les pêcher par lambeaux au fond de nos coffres; mais nous mettions une sorte de volupté à nous choisir un agréable lieu de campement, près d'un ruisseau où nous faisions rafraîchir, comme des Sybarites, notre flacon de vin, près d'un arbre dont les rameaux nous protégeaient contre les rayons du soleil; puis notre domestique étalait sur l'herbe nos provisions que nous nous partagions amicalement, en causant de ce que nous avions vu, de ce que nous allions voir, en déployant une carte, ou en cherchant dans quelque livre la description des lieux où nous nous trouvions; puis venait la tasse de café préparée par le maître du khan; puis il faut le dire, au risque de nous faire tous passer pour des gens de mauvais goût, après le café, nous allumions un cigare et nous remontions à cheval comme des conquérants. M. Blanqui a, dans son récit de voyage en Orient, lancé de cruelles épigrammes contre l'usage du tabac qui le poursuit sur toute sa route; les hommes les plus instruits ont aussi leurs erreurs : *Errare humanum est.* Si le spirituel écrivain avait essayé de cet usage qui le révolte,

à la place de ses satires, il eût peut-être écrit une page enthousiaste sur cette plante qui charme le repos du marin et console le pauvre de sa misère, sur le bonheur d'aspirer, dans une heure de loisir, la fumée d'un cigare de choix, et sur les philosophiques réflexions que l'on peut faire sans être très-philosophe, en voyant cette fumée tourner en spirale et s'envoler dans l'air comme un rêve, tandis qu'à vos pieds tombe la cendre blanche d'où elle s'échappe, image si parfaite du néant des joies humaines, qu'elle devrait être décrite dans tous les livres de rhétorique et citée doctoralement dans toutes les écoles.

Du khan de Khudr, nous continuâmes notre marche à travers une plaine aride, tantôt au bord de la mer, tantôt au pied d'une rangée de collines arrondies. Le sol de cette plaine est bon et facile à cultiver; mais il est abandonné et, à le voir dans son état actuel, il serait difficile de reconnaître cette terre dont Guillaume de Tyr vante l'abondance[1]. Traversons, sur un pont pareil à l'arc d'une voûte, le torrent desséché d'Aswad, puis la profonde rivière de Kasimiyeh, que l'on croit être le Léontes des anciens géographes. Nous voyons à notre gauche les restes des superbes aqueducs qui jadis conduisaient l'eau à Tyr, et bientôt nous entrons dans une ville; une ville! non, c'est

[1] « Cette plaine n'est pas considérable, comparée du moins avec le territoire des autres villes; mais son peu d'étendue est amplement compensée par sa fertilité, et l'abondance de ses produits représente un nombre d'arpents beaucoup plus considérable. » (Guillaume de Tyr, éd. de M. Guizot, liv. XIII, p. 254.)

trop dire, une des plus tristes bourgades que nous ayons jamais vues.

C'est tout ce qui reste de cette reine des mers, de cette fière cité que Josué appelle la cité forte, et dont Ézéchiel a dépeint en termes si solennels la richesse et la magnificence [1]. Fille de Sidon, elle surpassa la grandeur de sa mère. L'histoire et la Fable se réunissent pour glorifier son nom. Elle fut, disent les traditions anciennes, fondée par Tyros, septième fils de Japhet. De là sont sortis les enfants d'Agénor : Cadmus qui éleva les murs de Thèbes; Phénix qui a donné son nom à la vaste terre de Phénicie; Europe qui donna le sien à notre belle contrée. De là sont sorties les colonies industrieuses qui fondèrent Carthage, rivale de Rome; Utique, autre métropole commerciale; Cadix, d'où les Espagnols s'en allaient à la découverte d'un nouveau monde.

Tyr étendait ses relations jusqu'aux limites du monde connu. D'une part, ses navires allaient jusqu'au delà de l'Angleterre, de l'autre jusqu'aux Canaries. Ses marchands établissaient un entrepôt de commerce dans le golfe Persique, un autre sur la mer Rouge, et fréquentaient les passages de l'Inde et de l'Arabie [2]. « Ville superbe, s'écrie le prophète Ézéchiel [3], Tyr qui dis : Mon empire s'étend au sein de l'Océan, écoute l'oracle prononcé contre toi : Tu portes ton commerce dans des îles (lointaines), chez

[1] « Civitatem munitissimam Tyrum. » (Josué, chap. XIX, v. 29; Ézéchiel, chap. XVII.)

[2] Volney, *État politique de la Syrie,* chap. XVIII.

[3] Je reproduis la traduction de Volney, un peu libre, il est vrai, mais d'une beauté de style remarquable.

les habitants des côtes (inconnues); sous ta main les sapins de Sanir deviennent des vaisseaux; les cèdres du Liban des mâts; les peupliers de Bisan des rames. Tes matelots s'asseyent sur le buis de Chypre, orné d'une marqueterie d'ivoire. Tes voiles et tes pavillons sont tissus du beau lin de l'Égypte; tes vêtements sont teints de l'hyacinthe et de la pourpre de l'Hellas (l'Archipel); Sidon et Arouad t'envoient leurs rameurs; Djabal (Djabilé) ses habiles constructeurs; tes géomètres et tes sages guident eux-mêmes tes proues. Tous les vaisseaux de la mer sont employés à ton commerce. Tu tiens à ta solde le Perse, le Lydien, l'Égyptien; tes murailles sont parées de leurs boucliers et de leurs cuirasses. Les enfants d'Arouad bordent tes parapets, et tes tours, gardées par les Djimédiens (peuple phénicien), brillent de l'éclat de leurs carquois. Tous les pays s'empressent de négocier avec toi. Tarse envoie à tes marchés de l'argent, du fer, de l'étain, du plomb. L'Ionie, le pays des Mosques et de Teblis (Tiflis) t'approvisionnent d'esclaves et de vases d'airain. L'Arménie t'envoie des mules, des chevaux, des cavaliers. L'Arabe de Dedan (entre Alep et Damas) voiture tes marchandises. Des îles nombreuses échangent avec toi l'ivoire et l'ébène. L'Araméen (le Syrien) t'apporte le rubis, la pourpre, les étoffes piquées, le lin, le corail et le jaspe. Les enfants d'Israël et de Juda te vendent le froment, le baume, la myrrhe, le raisiné, la résine, l'huile, et Damas le vin de Halbonn et des laines fines. Les Arabes d'Oman offrent à tes marchands le fer poli, la cannelle, le roseau aromatique, et l'Arabe de Dedan des tapis pour t'asseoir. Les habitants du désert et

les Kedar payent de leurs chevreaux et de leurs agneaux les riches marchandises. Les Arabes de Saba et de Ramé (dans l'Yémen) t'enrichissent par le commerce des aromates, des pierres précieuses et de l'or. Les habitants de Haran, de Kalané (en Mésopotamie) et d'Adana (près de Tarse), facteurs de l'Arabe de Cheda (près de Dedan), de l'Assyrien et du Chaldéen commercent aussi avec toi et vendent des châles, des manteaux artistement brodés, de l'argent, des mâtures, des cordages, des cèdres, enfin les vaisseaux de Tarse sont à tes gages. »

Nabuchodonosor assiégea cette ville pendant treize ans [1], et l'on ne sait s'il s'en empara. Alexandre passa sept mois sous ses murs et ne parvint à y entrer qu'après avoir comblé l'intervalle qui séparait de la terre ferme la ville bâtie vers une île, et y avoir fait manœuvrer ses tours et ses machines. Tyr tomba ensuite sous la domination des Séleucides, puis des Romains, et se maintint dans un état prospère.

Dès les premiers temps du christianisme, elle devint le siége d'un archevêché. Au XIIe siècle, les voyageurs admiraient encore son éclat et l'étendue de son commerce. « C'est, dit Benjamin de Tudelle, une ville d'une grande beauté, ayant au dedans un port fort commode où les navires abordent entre deux tours construites de chaque côté, de sorte que les publi-

[1] « Ecce ego adducam ad Tyrum Nabuchodonosor regem Babylonis ab aquilone, regem regum, cum equis, et curribus, et equitibus, et cœtu, populoque magno. Filias tuas quæ sunt in agro gladio interficiet et circumdabit te munitionibus et comportabit aggerem in gyro et elevabit contra te clypeum. » (Ézéchiel, chap. XXVI, v. 7, etc.)

cains qui ont soin du port étendent toutes les nuits une chaîne d'airain d'une de ces tours à l'autre, qui empêche la sortie aussi bien que l'entrée des navires, et que personne n'y apporte rien. Je ne crois pas que dans tout le monde on puisse trouver un semblable port. Il y a dans cette belle ville approchant cinq cents Juifs dont quelques-uns sont très-entendus dans les constitutions judaïques. Plusieurs ont des navires qu'ils envoient en mer pour faire fortune. D'autres y font le beau verre de Tyr, le plus curieux et le plus estimé du monde. On y trouve aussi de très-bon sucre dont on fait beaucoup de cas [1].

A l'époque des croisades, Tyr était une des plus fortes places des musulmans. « Le prince d'Égypte, dit le vénérable historien qui occupa dans cette ville le siége d'archevêque, la considérait comme la force et le siége même de son empire. Aussi l'avait-il approvisionnée avec le plus grand soin en vivres, en armes et en hommes valeureux, pensant que tout le reste du corps se maintiendrait et serait en parfaite sûreté, tant qu'il pourrait préserver de toute atteinte une tête si précieuse [2]. »

Les croisés, qui en 1111 avaient inutilement assiégé cette citadelle, s'en emparèrent vingt-cinq ans après avoir pris possession de Jérusalem et la gardèrent pendant un siècle et demi. Melek el Ashraf y entra en 1291, et en fit raser les murailles. Dès ce jour de fatale mémoire, adieu l'orgueil de Tyr, la richesse de son port, le luxe de ses marchands. Les oracles des

[1] *Voyage de Benjamin de Tudelle*, p. 51.
[2] Guillaume de Tyr, liv. XIII, p. 256.

prophètes se sont réalisés. « Parce que cette ville de Tyr, dit Zacharie, a élevé ses remparts, qu'elle a amassé l'argent comme de la terre, et l'or comme la boue des rues, le Seigneur la dépouillera et la frappera dans l'empire que lui donne la mer, et le feu la dévorera [1]. » « O Tyr, dit Ézéchiel, les flots de la mer s'élèveront contre toi et la tempête te précipitera au fond des eaux. Alors s'engloutiront avec toi tes richesses; avec toi périront en un jour ton commerce, tes négociants, tes correspondants, tes matelots, tes pilotes, tes artistes, tes soldats et le peuple immense qui remplit tes murailles. Tes rameurs déserteront tes vaisseaux; tes pilotes s'assiéront sur le rivage l'œil morne contre terre. Ils pousseront des cris de douleur, couvriront leur tête de poussière et leur corps de cendre. Ils s'arracheront les cheveux, et pleureront sur toi dans l'amère désolation de leur âme [2]. » « Je te rendrai, est-il dit encore dans les versets du même prophète, comme un rocher luisant qui sert à sécher les filets [3]. » Et la première chose qui frappe les regards, lorsqu'on arrive à Tyr, c'est cette dernière industrie de l'antique reine des mers, ce sont ces filets de pêcheurs étendus sur les rocs qui abritent leurs barques. Le port, comblé presque en entier, n'est plus qu'un réseau de ruelles sales et misérables. Nous l'avons parcouru en tous sens, et partout nous n'avons vu que des cabanes en terre, dont je ne puis donner une plus juste idée qu'en les comparant à ces

[1] Prophetia Zachariæ, chap. IX, v. 2.
[2] Ézéchiel, chap. XXVII.
[3] Ézéchiel, chap. XXVI, v. 14.

grossières boîtes en carton que les enfants fabriquent d'une main inhabile. Sept à huit pieds carrés, voilà leur dimension; point de fenêtre, et une seule chambre qui sert aux besoins de toute une famille, voilà leur aspect, au moins pour la plupart. Quelques colonnes de granit rouge et gris, couchées sur le rivage, attestent seules l'antique opulence de Tyr; et de ses édifices construits au moyen âge, il ne lui reste que les ruines d'une église qui a dû être très-grande et très-belle [1]. Mais le temps a brisé ses nefs; le tremblement de terre de 1837 a renversé un de ses derniers arceaux, et le peu qui subsiste encore de cet imposant édifice est presque entièrement caché par de hideuses cabanes attachées à ces murailles comme des nids d'hirondelle.

Nous allâmes loger chez l'archevêque grec, qui, en nous ouvrant les portes d'une salle où il n'y avait pour tout meuble qu'un divan, nous prévint que nous ferions bien de chercher à nous procurer nous-mêmes notre souper. Un de nos gens courut toute la ville pour trouver quelques œufs; un autre découvrit, pour les besoins du jour et ceux du lendemain, deux paires de poulets qui avaient l'air d'avoir payé trois ou quatre impôts turcs, et reçu la bastonnade, tant ils étaient maigres et chétifs. L'archevêque voulut bien nous

[1] M. Robinson dit qu'elle ne devait pas avoir moins de deux cent cinquante pieds de longueur et de cent cinquante pieds de largeur. Dans la cour d'une des huttes qui l'entourent on voit encore deux colonnes en granit rose qui jadis ornaient sans doute une des nefs. Djezzar Pacha voulait les faire transporter dans sa mosquée d'Acre, mais ses ingénieurs ne furent pas en état d'exécuter cette entreprise. (*Palæstina*, t. III, p. 675.)

envoyer quelques assiettes et nous faire préparer des galettes de pain. Puis, lorsque tous nos préparatifs furent achevés, il vint s'asseoir sur le divan pour assister à notre dîner. Les jambes croisées, la pipe à la bouche, il nous regardait d'un air étonné, et nous adressait, de temps à autre, des questions qui indiquaient un esprit singulièrement étroit et une étonnante ignorance des usages européens.

Le lendemain, après avoir remis une large gratification à ses domestiques, nous nous rendîmes dans sa chambre pour prendre congé de lui. Il nous dit adieu d'un air si froid que nous en fûmes tous frappés, et nous cherchions l'un et l'autre si, sans le savoir, nous ne l'aurions pas offensé, lorsqu'un jeune élève des lazaristes d'Antoura, qui avait eu la bonté de venir la veille nous offrir ses services, s'approcha de nous et nous demanda si nous lui avions fait un présent. — Quel présent? — Un présent d'argent. Personne d'entre nous n'aurait osé s'arrêter à une telle idée, car nous attachions à ce titre d'archevêque le sentiment de dignité qu'il implique en France. Nous étions déjà dans la rue, et prêts à monter à cheval, lorsque l'étudiant d'Antoura nous fit cette confidence. De peur de laisser au prélat un fâcheux souvenir des Français, et de l'empêcher peut-être d'ouvrir sa maison à d'autres voyageurs, nous retournâmes aussitôt près de lui. Il ne s'était point levé quand nous lui avions exprimé verbalement notre gratitude; mais dès que M. Mas Latrie lui eut remis notre offrande, à l'instant même il se leva d'un air riant, nous tendit la main, descendit avec nous dans la cour, et ne nous quitta qu'après nous avoir adressé à diverses reprises un geste ami-

cal. Hélas! disions-nous en nous éloignant, un archevêque! Quelle chute! Puis, avec une juste fierté catholique, nous ajoutions : c'est un archevêque grec, un de ces hommes dont la Russie a la première profané la dignité et soudoyé les services.

L'aspect des monticules de sable sous lesquels est ensevelie la vieille ville de Tyr, des restes d'anciennes fortifications qui bordent encore une partie des rivages, et qui, à une certaine distance, produisent un effet imposant, l'aspect de la plaine qui se déroulait à nos regards, du cap Blanc qui s'élevait devant nous, détournèrent bientôt notre pensée de ce misérable incident. Le temps était beau, l'air frais, la mer calme et limpide. Nos chevaux reposés trottaient légèrement sur la grève, et les vagues qui venaient mourir à nos pieds semblaient, avec leur mélancolique murmure, gémir comme le prophète sur les ruines de cette antique cité, fille de Sidon et mère de Carthage.

Après une heure de marche, nous arrivons aux sources de Ras-el-Ain, désignées au moyen âge sous le nom des *sources de Salomon*, et les mêmes peut-être que celles dont parle le grand roi dans le *Cantique des Cantiques :* « Fontaine des jardins, puits d'eau vivante qui coule du Liban [1]. » Ces eaux, amassées dans trois réservoirs, sont très-belles et très-abondantes. Un aqueduc les conduisait à la vieille Tyr avant l'établissement de l'aqueduc romain dont on voit les vestiges de l'autre côté de la ville. L'historien Josèphe dit que lorsque Salmanassar abandonna le siége de Tyr, il

[1] « Fons hortorum, puteus aquarum viventium, quæ fluunt impetu de Libano. »

intercepta le cours des aqueducs de telle sorte que les habitants de la cité en furent, pendant cinq ans, réduits à se servir de l'eau des citernes qu'ils creusaient eux-mêmes. Maintenant l'onde du réservoir tombe sur le sol, va se jeter dans la mer et sert seulement à arroser quelques jardins, et à faire tourner les roues de deux moulins. Mais ces jardins, épanouis au milieu d'une plaine aride, enchantent les regards, et ces moulins, et ces flots tombant en légère cascade le long d'une colline, étaient pour nous une apparition si inattendue qu'elle nous a charmés. En pleine Syrie, c'était presque une image de l'industrie agreste et des frais ruisseaux de nos montagnes de Franche-Comté.

De là nous atteignons en quelques instants la première pente du Ras-el-Beyad, le *Promontorium album* des anciens, le cap Blanc, l'un des points les plus remarquables de la côte. De loin on aperçoit sa cime échancrée et ses larges flancs, murailles de craie, qui descendent perpendiculairement dans les flots. Une route a été taillée le long de ce promontoire et coupée dans le roc même, à une assez grande élévation au-dessus de la mer. Je ne crois pas qu'elle ait jamais été très-commode, car on n'a point ménagé son escarpement; cependant, comme elle remonte à une époque fort ancienne, c'était, pour le temps où elle fut entreprise, un travail très-remarquable. Aujourd'hui elle est non-seulement difficile, mais dangereuse. Le pavé dont elle était revêtue est brisé de toutes parts, et ne présente plus que des amas de pierres, des saillies aiguës où les chevaux ont beaucoup de peine à poser le pied. Le parapet qui la bordait du côté de la mer est également rompu. A tout moment on se trouve

au bord de l'abîme profond, terrible : on marche sur la crête d'un roc au bas duquel la mer mugissante, couverte d'écume, est voilée de temps à autre par des nuées de pigeons sauvages qui nichent dans les cavités du promontoire. Nous avions abandonné nos chevaux aux moukres, et nous nous en allions pas à pas sur ce chemin sauvage, autant par mesure de prudence que pour jouir plus librement du spectacle grandiose qui se déroulait à nos yeux. Ici, l'immense espace des vagues qui de leurs lèvres d'argent baisent les rives de l'Afrique et les rives de la Provence; là, les murailles de Tyr et en face de nous la pointe de la côte où s'élèvent les remparts de Saint-Jean d'Acre, lieux augustes, consacrés par tant de noms et tant de faits glorieux; royaume antique des peuples qui ne sont plus; arène sanglante du moyen âge et des temps modernes, lieux à jamais mémorables, dont l'esprit peut à peine embrasser tous les souvenirs.

Je vois des gens positifs rire de cette curiosité qui nous porte à nous en aller dans les contrées étrangères chercher l'endroit, souvent fort problématique, où quelque grand événement s'est passé, les dernières lettres mutilées d'une inscription, le chemin suivi par une armée dont les vestiges sont effacés depuis plusieurs centaines d'années. Mais cette curiosité tient aux plus nobles instincts de la nature humaine; elle tient à cette vertu d'admiration si éloquemment décrite par M. Molé. Sans réfléchir à l'entraînement que l'on éprouve, et sans vouloir le discuter, on se laisse attirer par un nom célèbre comme le voyageur par la lumière qui, le soir, brille de loin à ses yeux. On veut voir les plages abandonnées, les cités en

ruines où les générations qui nous ont précédés ont accompli une des phases de leur destinée, et quand il ne resterait plus une seule pierre de leurs monuments, quand on ne verrait au lieu des temples, des portiques chantés par les poëtes, qu'une terre nue et désolée, le désert de Palmyre, la place où fut Troie, n'importe, leur aspect élève la pensée. Une leçon salutaire reste attachée à un sol illustré par le génie de l'homme, dévasté par ses passions et, à travers les siècles, un rayon de son ancienne gloire arrive jusqu'à nous.

De la première crête du cap Blanc, on monte sur une autre crête plus escarpée et plus périlleuse; puis on descend par une pente rapide dans la plaine de Saint-Jean d'Acre, cette magnifique plaine destinée à être sans cesse le théâtre d'une nouvelle guerre, le champ de bataille d'un nouveau peuple. Sa vaste étendue me rappelait celle de la plaine de Tarbes; mais elle n'est point comme celle-ci peuplée de riants villages et cultivée par des mains habiles. De distance en distance seulement, lorsqu'on la traverse dans toute sa longueur, on aperçoit une maison, un enclos, quelques plantations de cannes à sucre, quelques champs de maïs ombragés par des rameaux de figuiers, d'orangers, de sycomores, et tout le reste de ce superbe espace est inculte et inhabité.

A une lieue environ de Saint-Jean d'Acre s'élève un aqueduc d'une construction imposante qui conduit un courant d'eau jusqu'aux portes de la ville. Près de là nous nous arrêtâmes pour visiter un village divisé d'une façon singulière; d'un côté les habitations des paysans, de l'autre leurs cuisines, leurs fours, creusés

dans le sol et surmontés d'un toit en terre. Les hommes étaient indolemment assis à la porte de leur demeure, les femmes noyées dans l'épaisse fumée de leurs cuisines. A les voir les bras nus et la gorge à moitié nue, la tête couverte d'un haillon, accroupies sur le sol près de leur sombre foyer, on eût dit des sorcières préparant, dans une noire vapeur, quelque maléfice. L'une d'elles, à qui nous demandâmes de l'eau, en appuyant notre demande de quelques paras, prit une cruche et nous conduisit sous un dôme en pierre qui cache un escalier au pied duquel est une source limpide qu'on appelle encore la *source de Marie*. Admirable effet de la tradition religieuse qui, au milieu de cette population païenne, dans ce village barbare, conserve ce doux nom chrétien!

Nous entrâmes à Saint-Jean d'Acre par une haute et large porte qui ne déparerait point une de nos villes de France. Nos guides nous menèrent tout droit au khan français, construit, dit-on, comme celui de Sidon par Facardin, et envahi par les Turcs. Un bataillon de soldats turcs est caserné dans une de ses galeries et en garde l'entrée. Au fond est le cloître des franciscains, occupé par deux religieux et un frère lai, et assez vaste pour loger une centaine de personnes.

Un des religieux vint à notre rencontre dès qu'il nous aperçut, nous donna à chacun une petite chambre simplement meublée, mais commode, puis vint d'un air timide nous demander si nous voudrions bien nous contenter du frugal souper de la communauté, ou s'il faudrait nous faire servir, hors du réfectoire, un repas plus substantiel. C'était un vendredi, et le

bon religieux, pour qui le premier devoir est d'accueillir les étrangers, aussi bien les Grecs schismatiques et les protestants que les Grecs catholiques, ne voulait point, sans notre consentement, nous astreindre à suivre ses règles d'abstinence. Nous lui répondîmes que nous étions catholiques et que nous voulions obéir comme lui aux commandements de l'Église. « Ah! *vi sono frati,* » s'écria-t-il avec joie en nous tendant la main. Nous descendîmes dans la salle à manger où le frère lai apporta un plat de poissons bouillis et un plat de légumes. Le supérieur fit la prière à haute voix, et nous nous plaçâmes de chaque côté de lui, si heureux de sa cordiale réception que nous n'eussions pas voulu l'échanger contre l'accueil le plus brillant dans le château le plus splendide. Après le souper, il nous conduisit dans une grande chambre qui servait de salon, s'assit près de nous avec le révérend frère, et engagea, sur différents sujets, un intéressant entretien. Tous deux étaient des hommes d'une aménité de caractère charmante, et d'une instruction sérieuse. Ils avaient dans leurs cellules une bibliothèque composée de bons ouvrages, et employaient une partie de leur journée à étudier les langues de l'Orient. L'un d'eux savait déjà l'hébreu, le grec, l'arabe, et apprenait le chaldéen. L'un et l'autre étaient très-vivement préoccupés des dernières agitations de la Syrie. Ils avaient peur que les chrétiens du Liban ne fussent livrés sans défense à la barbarie des Turcs, et quand nous leur dîmes que la Porte avait enfin cédé aux vives réclamations de notre ambassade, que Chekib Effendi allait être rappelé : « Que le ciel soit loué! s'écrièrent-ils, et puisse-t-il soutenir

la France dans ses généreux efforts. C'est elle que nous appelons à notre secours, c'est en elle que nous avons confiance. *Primo Dio,* ajouta le supérieur, *e poi la Francia.* » Tout en parlant des espérances qu'ils voulaient concevoir pour l'avenir, ils regrettaient vivement la domination d'Ibrahim Pacha. « De son temps, disaient-ils, les chrétiens avaient été affranchis de toutes les humiliations que leur faisait souffrir le gouvernement turc. Le prince les avait pris sous sa protection, et pas un pacha, et pas un cadi n'eussent osé commettre envers eux un acte arbitraire. Les prêtres circulaient librement, pas un musulman n'eût osé les insulter. Les routes étaient sûres. On pouvait s'en aller d'une ville à l'autre sans escorte et sans crainte d'être pillé ou égorgé. Pour vaincre les préjugés des Turcs à l'égard des chrétiens, pour réprimer le vagabondage et les spoliations des Arabes, pour établir l'ordre dans les villes et la sécurité dans les campagnes, Ibrahim avait été forcé d'agir avec une rigueur qui souvent ressemblait à la cruauté. Sa justice était expéditive. Quiconque enfreignait une de ses ordonnances subissait une punition exemplaire, et tout individu convaincu de vol était immédiatement condamné et pendu. Mais avec une population comme celle que le fils de Méhémet-Ali entreprenait de subjuguer, ces mesures de rigueur étaient nécessaires. Maintenant, ajoutaient les religieux, nous sommes retombés sous la domination des Turcs qui ne savent que piller, opprimer leurs sujets, surtout les chrétiens. Avec eux recommence le règne du brigandage et de la vénalité. Les soldats turcs occupent, comme vous l'avez vu, une partie de cet édifice qui, jadis,

appartenait tout entier à la France. Ils ouvrent et ferment eux-mêmes la porte de notre maison. Nous ne pouvons sortir de nos cellules sans passer devant eux, secourir un étranger sans les avoir pour témoins, et faire un pas hors de notre demeure sans crainte d'être insultés par eux. A tout instant, nous avons à souffrir quelque nouvelle insulte, et l'intervention de nos consuls n'est souvent pas assez efficace pour faire valoir nos réclamations. »

Ces plaintes des religieux de Saint-Jean d'Acre, nous les avons entendu répéter sur toute notre route, et malheureusement elles ne sont que trop fondées. La position des franciscains de terre sainte est vraiment très-pénible et le devient de jour en jour davantage. Établis en Palestine dès le xve siècle, et investis, par les papes, de plusieurs priviléges spéciaux [1], ils ont eu pendant longtemps, pour remplir leur mission de charité, des secours considérables. La France, la Sardaigne, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie leur envoyaient chaque année une pieuse contribution. Une quantité de pèlerins leur faisaient d'abondantes aumônes; mais le zèle des États chrétiens et la piété des pèlerins se sont refroidis. Les couvents de terre sainte ne reçoivent plus annuellement qu'un modique secours de la France [2] et de l'Allemagne; l'Espagne seule, la Sardaigne et quelquefois Naples,

[1] C'est à eux qu'est confiée, comme autrefois aux chevaliers de Saint-Jean et aux templiers, la garde des saints lieux. Alexandre VI accorda, en 1496, à leur supérieur, le titre de vicaire perpétuel du saint-siége. Il a le droit de créer parmi les pèlerins des chevaliers du Saint-Sépulcre.

[2] Environ quinze mille francs, produit de quelques collectes.

leur témoignent encore une généreuse sympathie. Les différents dons sont recueillis dans le couvent de Jérusalem, qui les distribue, selon les besoins du moment, aux autres maisons de l'ordre, à Bethléem, Nazareth, Ramla, Jaffa, Saint-Jean d'Acre. Avec ces ressources aujourd'hui fort exiguës, les pères franciscains n'en sont pas moins obligés de subvenir à l'entretien de leurs établissements, à tous les frais que leur imposent l'avidité des pachas et la réception des voyageurs. Le gouvernement turc ne les considère que comme les locataires des bâtiments qu'ils occupent; il tolère l'existence de ces bâtiments, mais il semble en attendre la ruine; les religieux ne peuvent y faire la moindre réparation, sans une autorisation particulière qui entraîne toujours une *avanie*, c'est-à-dire une taxe arbitraire qui entre dans les coffres du gouvernement. S'il s'agit de relever un mur ou d'agrandir une chambre, c'est une affaire qui exige de longues négociations et ne se résout qu'à prix d'argent. Il en a coûté quatre mille piastres, aux pères de Jérusalem, pour obtenir la permission d'établir, dans l'intérieur de leur cloître, une petite salle d'école.

Il n'y a point d'auberges en Syrie; ce sont les couvents, on peut le dire, qui en tiennent lieu. Quiconque y arrive est le bienvenu, chacun le sait, et chacun s'y présente avec joie et confiance [1]. Lorsqu'on a marché tout le jour, par des chemins déserts, sous un soleil ardent, c'est une douce chose de trouver, le soir, une table, un lit, et une chose non moins douce, d'être accueilli sous ce toit étranger, par des hommes qui

[1] Les Juifs seuls ne sont pas reçus dans les couvents de terre sainte.

vous tendent une main amicale et vous donnent le nom de frères. Tous ces religieux sont Espagnols ou Italiens, nous n'en avons pas vu un seul d'origine française, mais ils savent qu'ils sont sous la protection de la France, et ils parlent de la France avec un vif sentiment de sympathie et de respect. Il est faux, d'ailleurs, qu'ils spéculent sur le passage des pèlerins, et qu'on s'expose, comme l'ont prétendu des voyageurs mal renseignés ou trompés par leurs préjugés, à quelque désagrément, en ne se montrant pas assez généreux envers eux ; ils offrent libéralement ce qu'ils ont et n'exigent rien ; l'usage est de leur faire une offrande en les quittant, mais elle est entièrement facultative. Plus d'une fois, les religieux qui nous avaient reçus dans leurs demeures, non contents de nous servir tout ce qu'ils avaient de meilleur, pendant que nous restions avec eux, nous préparaient encore des provisions pour notre départ, et, lorsque nous leur remettions notre modeste tribut, ils le recevaient avec une vive expression de reconnaissance, sans en regarder la valeur. Dans chaque ville, nous nous sommes rencontrés avec des pèlerins trop pauvres pour pouvoir rien donner, et auxquels le couvent devait luimême faire l'aumône, et ils n'en étaient pas moins bien reçus et bien traités.

C'est encore là une de ces institutions de cœur qui n'appartiennent qu'au christianisme, ou, pour mieux dire, au catholicisme. Les Turcs, pour obéir aux prescriptions du Coran, qui leur recommande si instamment la charité, établissent des khans, des caravansérais, des bains, où un homme salarié par les revenus de la dotation reçoit gratuitement le pauvre;

leur charité ne va pas au delà de ce besoin physique, de cette satisfaction matérielle du moment. Mais, sur le même sol, dans les mêmes villages, les religieux chrétiens accueillent avec empressement celui qui vient à eux, le font asseoir à leur table, s'inquiètent de ses fatigues, de ses périls, l'éclairent par d'utiles conseils, le réjouissent par des paroles d'affection, et, lorsqu'il s'éloigne, essayent encore de le préserver des privations qu'il pourrait éprouver en chemin. Pour accomplir de tels devoirs, ces hommes ont quitté le foyer de la famille, le sol de la patrie; ils sont venus dans une contrée étrangère, pour y tendre une main secourable à l'étranger; ils ont fait le sacrifice de toutes les joies mondaines, et leur solitude est sans cesse ouverte aux images du monde. Je me suis souvent demandé quelle impression ils éprouvaient à la vue d'une jeune et bruyante cavalcade, entrant dans l'enceinte de leur retraite; si celui qui vient des riantes plaines de l'Espagne, des plages embaumées de leur Italie, n'éveille pas dans leur âme un douloureux regret, s'ils ne sentent pas quelquefois passer par leur esprit, comme un souffle brûlant, le souvenir des champs paternels; mais leur visage m'a toujours paru serein et leur cœur calme, calme comme l'onde que les remparts du port abritent contre les vents, à côté de la mer libre qui s'agite et gémit.

Les catholiques, surtout, se distinguent par cette expression de sérénité et par leur prévoyante sollicitude envers les voyageurs. Aussi leurs couvents sont-ils généralement préférés à ceux des Grecs, quoique ceux-ci soient plus riches, grâce aux politiques libéralités de la Russie.

A leur mission de charité, les pères de terre sainte joignent une autre tâche non moins respectable. Ils ont des écoles où ils élèvent gratuitement les enfants de leur religion et quelquefois même ceux des autres communautés. On trouve dans chaque maison de l'ordre des hommes instruits et parfaitement en état d'éclairer, de guider l'esprit de leurs jeunes disciples.

Après avoir rendu ce juste hommage aux franciscains de Syrie, je me fais un devoir d'exprimer à leur égard le reste de ma pensée. Je ne crois pas qu'ils suffisent à tout ce que comporte dans les temps actuels l'œuvre du catholicisme. Leur action est trop restreinte, leur existence trop concentrée dans le cercle immuable des mêmes pratiques; leur situation comme prêtres et comme hommes d'enseignement est trop secondaire. Leur influence ne s'étend point hors des murs de leurs couvents, et par cela même que leur pouvoir est si borné, leur énergie se compromet souvent dans des rivalités et des luttes indignes du nom qu'ils portent et de la noble cause à laquelle ils appartiennent. Je voudrais voir les lazaristes fonder des nouvelles maisons sur la côte de Syrie, et s'établir en Palestine avec cette ardeur du bien qui les caractérise, cette instruction élevée, cette profonde intelligence des choses humaines et cette charité vivace, ingénieuse qui les fait aimer et vénérer des Turcs comme des chrétiens. Plus d'une fois il a été question de leur faire une place à Jérusalem, et jusqu'à présent de déplorables obstacles ont arrêté ce projet. Puisse-t-il un jour enfin se réaliser! Nul ordre n'est plus apte que le leur à soutenir les vrais intérêts de la religion aux lieux où cette religion est née, et où elle est depuis des siècles

condamnée à tant de douleurs et soumise à tant d'humiliations.

Le lendemain de notre arrivée à Saint-Jean d'Acre, un des religieux voulut bien lui-même nous faire voir une partie de la ville, de cette antique Ptolémaïs qui occupe une si grande place dans l'histoire de l'Europe, et surtout dans celle de France. Trois fois cette cité guerrière a décidé du sort de la Syrie. En 1290, Acre était le dernier rempart de la chrétienté. D'innombrables légions de Sarrasins vinrent le cerner. Les templiers et les hospitaliers le défendirent avec une héroïque valeur, mais ils furent vaincus et forcés d'abandonner ces murs arrosés de tant de sang, cette terre sainte conquise par tant d'actes de courage[1]. En 1799, après la glorieuse bataille du Tabor, un funeste accident fit échouer devant ces murs la fortune de Bonaparte[2], et l'obligea à se retirer après

[1] « Les Sarrasins s'emparant de la ville, dit Guillaume de Nangis, la détruisirent de fond en comble; remparts, tours, maisons, églises, tout fut démoli. Le patriarche et le grand maître de l'hôpital, blessés à mort, furent entraînés par les leurs dans un dromon (espèce de navire), et périrent sur mer. Ainsi, en punition de nos péchés, Acre, seul asile de la chrétienté dans ce pays, fut détruite par les ennemis de la foi. » (Collection de Mémoires par M. Guizot, t. XIII, p. 216.)

[2] « J'avais fait embarquer, dit M. le duc de Raguse, quelques pièces de gros calibre sur une flottille qui fut prise par les Anglais. Cette batterie était plus que suffisante pour mener le siége à bien : ayant manqué, il en résulta un grand embarras; on fut réduit à employer seulement les pièces de douze de campagne. Ces pièces firent une brèche. Impatient d'emporter la place, le général ordonna l'assaut avant que la brèche eût été suffisamment rendue praticable, et l'on fut repoussé. Les approvisionnements peu considérables s'épuisèrent bientôt; on en

quelle marche auraient suivie les événements en Europe, mais quoi qu'il fût arrivé, nous y devenions étrangers; un empire français s'élevait en Orient[1]. »

Bonaparte avait en effet porté en Orient de gigantesques espérances. La défense inattendue des Turcs soutenus par les Anglais, la levée du siége de Saint-Jean d'Acre brisèrent l'édifice de ses rêves. « Mais son regret fut tel, dit M. Thiers, que malgré sa destinée inouïe, on lui a souvent entendu répéter en parlant de Sidney Smith : *Cet homme m'a fait manquer ma fortune*[2]. »

Plus heureux que le héros des Pyramides, en 1832 Ibrahim Pacha s'empara de Saint-Jean d'Acre après six mois de siége, et fit de cette forteresse l'un des principaux soutiens de sa domination en Syrie.

Nous parcourions avec un vif intérêt et une ardente pensée de patriotisme cette enceinte illustrée dès le commencement des croisades par le courage de nos chevaliers, et sept siècles après par ce jeune général que les musulmans appelaient le grand sultan (*Sultan Kébir*). Nous aurions voulu retrouver la place où il avait établi sa tente, et celle où il livrait un de ces assauts décrits par un historien turc avec une emphase orientale. « C'était, dit Nakoula, une journée des plus mémorables, et une bataille capable de faire blanchir les cheveux de la jeunesse. Le général poussait des cris comme un lion intrépide qui ne redoute pas la mort. Les bombes et les boulets tirés de la ville et des vaisseaux tombaient sur les Français comme les ondes

[1] *Voyage de M. le duc de Raguse*, loc. cit.
[2] *Histoire de la Révolution française*, t. X, p. 409.

de la mer en furie tombent sur le rivage; les combattants étaient entourés de flammes; la lumière du jour était obscurcie par la fumée des canons, et le bruit des canons ôtait aux oreilles la faculté d'entendre. Dans le fort de l'action, les Français, ayant sauté par-dessus les murailles, pénétrèrent dans une mosquée. On eût dit alors que la fin du monde était arrivée, et que personne ne pourrait éviter la mort dans ce moment de destruction. En effet, les horreurs de ce combat acharné firent blanchir la tête des enfants, et les hommes courageux tremblent encore à son souvenir [1]. »

Mais il serait difficile de reconnaître aujourd'hui les lignes extérieures de Saint-Jean d'Acre telles qu'elles étaient au temps de Bonaparte. Les remparts brisés par les Français furent relevés après leur départ. Renversés par Ibrahim, ils ont de nouveau été reconstruits, et je ne suis pas en état de juger la valeur de cette construction. Quant à l'intérieur de la ville, il ne présente encore, comme il y a dix ans, lorsque M. le duc de Raguse la visita, que l'aspect de la dévastation : un sol jonché de colonnes et de chapiteaux, des places couvertes de décombres, des rues parsemées d'édifices en ruines. On ne voit plus que quelques débris des anciennes églises chrétiennes, les voûtes de l'arsenal des galères construit par les croisés, et quelques vestiges de l'hospice des chevaliers, ce magnifique édifice construit en pierres de taille si larges qu'on avait, dit le chevalier d'Arvieux, pratiqué dans

[1] *Histoire de l'expédition des Français en Égypte*, par Nakoula-el-Turk, trad. par M. Desgranges, p. 119.

leur épaisseur des fenêtres et un corridor par lequel on passait d'un appartement à un autre [1].

Saint-Jean d'Acre a eu un fléau de plus que les autres villes de Syrie, le fléau de la résidence de Djezzar Pacha, cet infâme bourreau à qui il n'a manqué qu'un plus grand théâtre pour avoir une plus effroyable célébrité que celle de Néron et de Caligula. Djezzar a dépassé toutes les exactions et les cruautés des pachas turcs qui pourtant s'entendent assez bien à piller et à égorger. Pendant la durée de son règne, et longtemps encore après, on ne rencontrait dans les rues d'Acre que des hommes défigurés, mutilés; c'étaient les malheureux auxquels, pour extorquer une somme d'argent, et quelquefois pour se distraire agréablement, le vassal du Grand Seigneur faisait arracher le nez ou les oreilles. Ce qu'on raconte de ses ruses infernales et de ses froides atrocités est au delà de tout ce qu'on peut imaginer. J'en citerai seulement deux exemples. Chaque matin il s'asseyait sur un divan d'où il pouvait voir tous les invididus qui traversaient la rue. S'il s'en trouvait un qui lui déplût, soit par ses vêtements, soit par sa physionomie ou sa démarche, il l'envoyait aussitôt chercher par ses gardes qui le lui amenaient de gré ou de force. « Ton visage me déplait, » lui disait Djezzar, ou bien, « tu as un mauvais œil, » et il ordonnait à un de ses gens de lui sabrer la figure, ou de lui arracher l'œil qu'il désignait. Un jour il fait monter un Turc qui avait eu ainsi le malheur de lui paraître désagréable, et ordonne à son barbier de lui arracher un œil. Le barbier tremble et hésite. « Oh!

[1] *Mémoires*, t. I, p. 274.

oh! s'écrie Djezzar, tu as peut-être besoin d'une leçon; eh bien! regarde, je vais te la donner. » Le barbier s'avance, le pacha lui enfonce l'index de la main droite dans l'orbite, en fait sortir le globe, l'enlève et le lui jette à la figure.

Un autre jour, il imagine de placer des sentinelles à l'entrée des principales rues d'Acre avec ordre d'arrêter tous les hommes qu'ils rencontreraient, et de les renfermer dans la salle basse du sérail. Quelques instants après on vient lui dire que la salle est pleine, et lui demander où il faudra mettre ceux qu'on arrêtera encore. « Il y en a assez, répond-il, amenez-moi ceux que l'on a réunis. » Les malheureux entrent dans le salon où le pacha était assis sur son divan; à mesure qu'ils se présentent, il les fait placer à sa droite, à sa gauche. Lorsqu'ils furent ainsi au hasard rangés sur deux lignes, il les toise en silence, promène tour à tour ses regards d'un côté et de l'autre; puis enfin, comme s'il était fatigué de cette observation, s'étend sur son divan et s'écrie : « Qu'on donne à déjeuner aux hommes de la droite, et qu'on pende ceux de la gauche. » Et l'ordre fut exécuté.

Qui le croirait? cet être épouvantable, qui s'était enfui pauvre et sans secours de son pays pour échapper aux poursuites d'un viol qu'il avait essayé de commettre sur sa belle-sœur, qui, forcé par la misère de se vendre lui-même comme esclave, s'affranchit de tout lien, monta de grade en grade en trahissant et en égorgeant ses maîtres et ses bienfaiteurs; ce monstre qui avait plongé sa vie dans les débauches les plus honteuses et les crimes les plus abominables, mourut paisiblement dans son lit, à l'âge de quatre-vingt-huit

ans. La Sublime Porte l'avait laissé, pendant un demi-siècle, massacrer, dépouiller ses sujets; le divan lui avait donné le titre d'émir-hadji, titre imposant auquel est attachée la mission d'escorter les caravanes de la Mecque, et onze années avant sa mort, l'impudique aventurier de la Bosnie, l'indigent esclave d'Ali bey, le bourreau de la Syrie, avait été l'ami, l'allié des Anglais. C'était à lui que Sidney Smith amenait un renfort de troupes, c'était pour lui que la flotte britannique combattait contre l'armée de Bonaparte. Les plus désespérants romans de l'école moderne ne sont que de pâles histoires, comparés à une telle existence couronnée par une telle fin.

Avec un monstre comme Djezzar, maître absolu du pays, ne reconnaissant d'autre loi que celle de son bon plaisir, les habitants de Saint-Jean d'Acre devaient à toute heure trembler, et, dans un tel état d'anxiété, il n'y a point de progrès possible. Malheur à ceux qui, dans ce temps de calamité, eussent osé faire quelque entreprise hardie, défricher des terrains, construire richement une maison. L'impitoyable pacha n'entendait pas qu'un autre que lui fût riche, et pour le devenir de plus en plus, tout moyen lui était bon. Tantôt c'était l'émir Beschir qu'il pressurait en lui vendant sa redoutable protection; tantôt un petit édit par lequel il se réservait le monopole de toutes les denrées du pays; tantôt un nouvel impôt, établi de concert avec son ministre des finances, Mulhem Habeïn, riche et honnête juif, auquel il fit couper le nez, une oreille et arracher un œil, sans doute pour lui inspirer une crainte salutaire, et qu'il enfermait le soir dans un cachot, pour être plus sûr de l'avoir le

lendemain matin à sa disposition. Djezzar avait deux passions, la passion de l'or qu'il entassait dans des caveaux, et la passion des femmes qui contre-balançait son avarice et l'entraînait parfois à des dépenses ruineuses. Pendant un des voyages qu'il était obligé de faire en sa qualité d'émir-hadji, pour escorter les pèlerins de la Mecque, une troupe de mameluks qu'il avait laissés à Acre forcèrent les portes de son harem, et, après cette belle équipée, s'enfuirent en Égypte. A son retour, Djezzar, s'élançant comme un tigre au milieu de ses malheureuses femmes, en éventra de sa main une demi-douzaine, en fit jeter vingt à l'eau dans des sacs de cuir, et envoya les autres à Constantinople pour être vendues au marché des esclaves. Il fallut ensuite recomposer ce harem, et ce fut le pauvre peuple qui en paya les frais.

Une fois pourtant Djezzar eut l'idée de puiser dans ses trésors pour élever deux édifices publics : une fontaine et une mosquée; vaste et superbe mosquée, en vérité, dont la construction n'a pas coûté moins de trois millions. Mais ce n'était, comme l'a dit Volney, qu'une œuvre de vanité, et cette œuvre s'écroule déjà de toutes parts. Le pavé en marbre blanc qui revêt la cour intérieure est brisé, les incrustations des murailles tombent en morceaux; un des gouverneurs de la ville a fait enlever le plomb qui recouvrait le dôme, et l'élégant minaret, qui s'élançait si légèrement au-dessus des galeries du temple, est dans un tel état de ruine qu'on ne peut y monter.

Djezzar avait aussi fait bâtir des bazars couverts, et ces bazars sont abandonnés. Il semble que la terreur qu'il inspirait de son vivant s'attache à ses édi-

fices, et que tout ce qui était destiné à perpétuer son nom soit frappé de malédiction. Au lieu de bâtir ces bazars, il eût mieux valu chercher à encourager l'agriculture, à développer le commerce, et c'est à quoi ni Djezzar, ni ses successeurs n'ont songé. L'agriculture des vastes plaines d'Acre existe si peu qu'à peine ose-t-on en parler; le port de la ville n'est accessible qu'aux navires d'un faible tonnage; le commerce ne s'étend pas au delà de l'échange des denrées nécessaires aux premiers besoins de la vie, et quelques milliers d'êtres subsistent péniblement dans cette ville, située au bord d'une des plus belles mers du monde, sous un ciel si propice, sur une terre si facile à cultiver.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

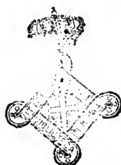


TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

